This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

232 c 5

232 Wc 8

LES AVANTURES DE *JOSEPH ANDREWS*, ET DU MINISTRE *ABRAHAM ADAMS*,

PUBLIÉES EN ANGLOIS, en 1742.

Par M... Feilding, Auteur de l'Enfant Trouvé;

TRADUITES EN FRANÇOIS,

Par l'Abbé des Fontaines, sur la troisiéme Edition.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Chez Meyer.

M. DCC. L.

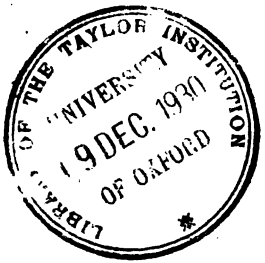
LES AVANTURES
DE
JOSEPH
ET
DU MIXTE
ABRAHAM
PUBLIÉES
Par M...

CE

R.

...nois bien
...Romains
... qui eſt
...mes,
... cho-
... & qui
...an de
...ire ici
... gente
...é tenté

... que le
...en deux
...le Tragi-
... le pere
...s modéles
... achevés


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 DEC. 1930
OF OXFORD

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

UN Lecteur Anglois pourroit bien s'être formé une idée des Romans en général, très-différente de ce qui eſt contenu dans ces deux petits Volumes, & en conſéquence s'attendre à des choſes qui ne s'y trouvent point, & qui ne ſont jamais entrées dans le plan de l'Auteur. Ainſi je crois devoir faire ici une eſpéce de diſſertation ſur ce genre d'écrire : ce qui n'a pas encore été tenté en notre langue.

Le Poëme Epique, auſſi bien que le Poëme Dramatique, eſt diviſé en deux eſpéces différentes ; ſçavoir, le Tragique & le Comique. Homere, le pere de l'Epopée, nous a laiſſé des modéles

achevés de l'une & de l'autre eſpéce, dans l'Iliade & l'Odyſſée. L'une a pour objet les grandes actions, les exploits militaires, les vertus des Héros & leurs combats ; l'autre, les actions ordinaires de la vie civile, les voyages, les rencontres, les avantures, la peinture des paſſions ordinaires & des diverſes ſituations de l'homme ſur la terre.

Pour la Poëſie Epique, ſoit Tragique, ſoit Comique, elle eſt arbitraire dans ſa forme, & l'Auteur d'un Poëme de ce genre peut écrire en Proſe ou en Vers. Cependant, ſelon les Critiques, s'il prend le parti d'écrire en Proſe, il lui manque une partie eſſentiellement néceſſaire à la conſtruction d'un Poëme épique, ſçavoir, la verſification. A cela près, ſon ouvrage aura néanmoins tout ce qui conſtitue l'Epopée, ornée de tous ſes autres agrémens : fictions, caractéres, ſentimens, actions & diction, il aura tout, à l'exception du Metre : ce qui me porte à le ranger dans la claſſe du genre Epique.

Le *Telemaque* de Monſieur de Fenelon me paroît autant mériter le titre de Poëme Epique, que l'Odyſſée d'Homere :

d'Homere : * du moins il me paroît plus convenable de le ranger dans une classe, dont il ne différe que par rapport à la liberté du langage, que de le reléguer parmi un cahos d'écrits, dont il différe en tout ; de ces ouvrages immenses qu'on nomme vulgairement Romans, tels que Clelie, Cleopatre, Cassandre, le grand Cyrus, & une infinité d'autres, qui ne contien-

* M l'Abbé Desfontaines est d'un sentiment différent dans quelque endroit de ses *Observations*, que je ne me rappelle pas, & M. de Voltaire pense comme lui, dans son Essay sur la Poësie Epique. Mais je crois que l'un & l'autre se trompent. Le Telemaque est un vrai Poëme, malgré ses détails, & ses longs discours moraux ; mais un Poëme d'un genre particulier, & tellement construit, qu'il a dû nécessairement être écrit en prose. Il seroit insupportable en Vers. C'est rabaisser ce bel Ouvrage, & abuser des termes, que de l'appeller Roman. Tout Anglois que je suis, je ne crains point de dire que la France a dans le Telemaque un Poëme bien au-dessus de celui de notre Milton, qui n'est qu'un monstre. Malgré les louanges de M. Addison & du Docteur Attebury, Evêque de Rochester, ses Vers sans rime lui font un mérite médiocrement supérieur à celui du langage de M. de Fenelon.

232 c 8

232 W. 8

LES AVANTURES DE *JOSEPH ANDREWS*, ET DU MINISTRE *ABRAHAM ADAMS*,

PUBLIÉES EN ANGLOIS, en 1742.

Par M... Feilding, Auteur de l'Enfant Trouvé ;

TRADUITES EN FRANÇOIS,

Par l'Abbé des Fontaines, sur la troisième Edition.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Chez Meyer.

M. DCC. L.

vrai qu'il a dit que le ridicule eſt le propre de la Comédie ; & par conſéquent, que les crimes ne ſont point de ſon reſſort : ſans cependant marquer ce qui en eſt, non plus que l'Abbé de Bellegarde, qui, quoiqu'il ait écrit un Traité, dans lequel il le conſidére dans toutes ſes faces, il néglige de remonter juſqu'à ſon principe.

Selon les remarques que j'ai pû faire à ce ſujet, j'ai conclu que la ſource du ridicule n'eſt autre choſe que l'affectation ; & que de-là elle ſe partage dans un nombre infini de branches, ſoit grandes, ſoit petites, les unes reconnues par des dénominations particulieres, & les autres auſquelles on a peine à donner des noms fixes, & qui paſſent dans la foule des je ne ſçai quoi.

Il y a deux ſortes d'affectations, dont l'une tire ſon origine de la vanité, & l'autre de l'hypocriſie. La premiere nous engage à uſurper des caractéres qui ne nous ſont point naturels, afin d'acquérir l'eſtime de ceux avec qui nous vivons ; & la ſeconde nous porte à cacher nos vices ſous le maſque des

vertus qui leur ſont oppoſées. Ces deux cauſes ſont difficiles à diſtinguer, quoique très-différentes, & dans leurs motifs, & dans leurs effets. L'affectation, qui eſt la fille de la vanité, approche plus de la vérité, que celle qui eſt née de l'hypocriſie : ayant bien moins de chemin à faire pour devenir réelle, que la derniere qui combat continuellement contre la nature. Toute affectation n'annonce point une entiere privation des vertus affectées. L'hypocriſie eſt ſœur de la fourberie, la vanité a la même conſanguinité avec l'oſtentation. L'affectation de libéralité, dans un homme naturellement vain, eſt bien différente de cette même affectation dans un avare, parce que l'homme vain, quoiqu'il ne poſſéde point la vertu qu'il affecte, dans le dégré de perfection qu'il veut qu'on croie, en fait au moins ſemblant de meilleure grace, qu'un avare qui s'efforce de paroître le conſtrate de lui-même.

Or la découverte de l'affectation fait naître le ridicule, qui frappe, étonne, & amuſe bien plus le Lecteur, quand

quand l'hypocriſie en fait le fond, que quand ce n'eſt que la vanité. Demaſquer un homme, qui a paru le revers de lui-même, ſurprend davantage & paroît infiniment plus ridicule, que de ne le trouver qu'un peu différent de ce qu'il a paru juſqu'alors, c'eſt-à-dire, moins orné des belles qualités qu'il a prétendu qu'on lui attribuât. Je dois remarquer que notre fameux Poëte Ben Johnſon, qui de tous les Anglois a mieux manié le ridicule, a toujours choiſi celui qui tiroit ſa ſource d'une affectation hypocrite.

Les malheurs & les calamités de la vie, non plus que les imperfections des hommes, ne deviennent ridicules que par l'affectation. La laideur, l'infirmité, la pauvreté n'ont jamais paru ridicules en elles-mêmes aux yeux d'aucun homme raiſonnable. Qu'on rencontre un malôtru dans une charette qui ſe promene dans la ville, on n'en rit point. Mais ſi l'on voyoit ce même malôtru deſcendre d'un caroſſe doré, lui-même couvert de broderie & le chapeau ſous le bras, l'homme le plus grave pourroit-il s'empêcher rire ?

rire ? A moins que d'être tout à fait barbare & dénaturé, on ne peut se réjouir à la vûe d'une famille miſérable, réduite dans une miſérable chaumiere, où tout lui manque, où le froid, la faim & la ſoif, ſemblent habiter avec elle. Mais ſi dans cette même chaumiere, nous trouvions des vaſes de Porcelaine, des Peintures curieuſes, ou quelqu'autre affectation de luxe, nous ſerions bien excuſables ſi nous nous mocquions d'une choſe ſi bizarre. Les imperfections de la nature ſont dans le même cas, & deviennent les objets de notre critique, dès que ceux qui en ſont affligés veulent affecter le contraire, comme quand l'homme laid ſe pique de beauté, & l'imbecille d'eſprit : ce qui étoit auparavant un objet de compaſſion, n'eſt plus qu'un objet de riſée. Un de nos Poëtes dit : *Perſonne n'eſt coupable, pour être ce qu'il eſt : mais on le devient en voulant paroître autre que ce que la nature nous a fait.* * Si le

* Non are, for being what shey are, in fault
But for not being what shey would be thought.

vers

vers Anglois avoit ſouffert le mot de *ridicule*, au lieu de celui de *coupable*, la penſée paroîtroit bien plus juſte. Les grands défauts doivent être les objets de notre averſion, les moindres de notre compaſſion. Ainſi l'affectation ſeule me paroît digne du ridicule.

On m'objectera peut-être, que contraire à moi-même, j'ai introduit des vices, & des vices énormes dans le corps de mon ouvrage. A quoi je réponds 1°. Qu'il eſt très-difficile de ſuivre les actions des hommes pendant quelque-tems, ſans rencontrer le vice en face, de maniere qu'on ne peut les éviter; 2°. Les vices qu'on trouve dans mon Livre, ſont plûtôt des accidens auſquels la fragilité de la nature donne naiſſance, que des habitudes contractées, & produites par la corruption du cœur. 3°. Ils ſont expoſés dans un jour à les faire déteſter, & non point donnés ſur le pied de ridicules.

M. Deſpreaux dit auſſi bien que le Poëte Anglois,

Chacun pris dans ſon air eſt agréable en ſoi,
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

4°. Ils ne ſont point placés de façon qu'ils occupent la ſcene ; 5°. Enfin on ne les fait point triompher.

Ayant de la ſorte diſtingué mon Joſeph Andrews d'avec les productions ordinaires à nos Ecrivains romanciers, auſſi bien que des écrits burleſques, & donné quelques lumieres ſur ce genre d'écrire, (ce que perſonne, comme j'ai déja dit, n'avoit entrepris dans notre langue avant moi) je laiſſe au Lecteur indulgent le ſoin de faire l'application de mes obſervations à mon ouvrage : & je ne l'importunerai plus que de quelques mots, touchant les caractéres de mes Acteurs.

Je proteſte hautement que je n'ai aucun deſſein contre la réputation & l'honneur de qui que ce ſoit ; car quoique tout l'Ouvrage ſoit deſſiné d'après la nature, & que preſque tous les caractéres & toutes les actions ayent été puiſées dans le vrai, & recueillies par mes propres obſervations, j'ai pris néanmoins le ſoin de voiler les faits par tant de circonſtances, tant de traveſtiſſemens, & tant de couleurs, qu'il eſt impoſſible de deviner les originaux : à

moins

moins que ce ne ſoit dans des cas, où la choſe eſt ſi peu de conſéquence, que la perſonne intéreſſée pourroit en ſe reconnoiſſant rire avec les autres.

Le caractére d'Adams, qui eſt le plus vif & le plus travaillé, eſt, à ce que je crois, unique. Du moins je n'ai jamais rien lû qui lui reſſemble. Il eſt un compoſé de philoſophie & de piété, de ſçavoir & d'ignorance, d'eſprit & de ſimplicité, de bon ſens & d'extravagance. Comme la bonté de ſon cœur intéreſſera tous les hommes bienfaiſants, j'eſpere que ſes autres vertus m'excuſeront envers ſes confreres, que j'honore infiniment (c'eſt-à-dire, ceux d'entr'eux qui ſont dignes de l'ordre ſacré) de ce que j'ai pris la liberté de le faire Eccléſiaſtique, puiſque tout autre caractére auroit obſcurci les vertus qui lui ſont naturelles.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
Du ſecond Tome.

LIVRE TROISIÉME.

CHAPITRE I. *Eloge ſérieux des Romans.* pag. 1.
CHAP. II. *Scene nocturne, & différentes avantures de Monſieur Adams & de ſes compagnons de voyage.* 11.
CHAP. III. *Les confeſſions de Monſieur Wilſon.* 31.
CHAP. IV. *Maniere de vivre de Monſieur Wilſon, avec la tragique avanture du chien, & pluſieurs autres matieres importantes.* 81.
CHAP. V. *Diſpute entre Adams & Joſeph, au ſujet des Écoles : découverte agréable qu'ils font.* 90.
CHAP. VI. *Réflexions morales de Joſeph ſur la charité. Avanture de la chaſſe.* 99.

CHAP. VII. *Mauvaiſes plaiſanteries d'un Mylord & de ſa compagnie.* 116.
CHAP. VIII. *Entretien de M. Adams avec un Prêtre Romain, ſur la vanité des richeſſes.* 132.
CHAP. IX. *Qui contient des avantures ſanglantes.* 141.
CHAP. X. *Dialogue entre un Poëte & un Comédien.* 149.
CHAP. XI. *M. Adams exhorte Joſeph à ſupporter patiemment ſon affliction.* 158.
CHAP. XII. *Autres avantures qui ſurprendront le Lecteur.* 166.
CHAP. XIII. *Dialogue entre M. Abraham Adams & M. Pierre Ponce.* 175.

LIVRE QUATRIÉME.

CHAPITRE I. *Arrivée de Lady Booby au Château de Booby, & celle des autres Voyageurs au village du même nom.* 182.
CHAP. II. *Entretien de Lady Booby & de M. Adams.* 191.
CHAP. III. *Entretien de Lady Booby avec le Procureur la Mouche.* 197.

CHAP. IV. *Arrivée de Monſieur Booby & de Pamela ſon Épouſe.* 202.
CHAP. V. *Cauſe & effets de la ſortie de M. Booby.* 206.
CHAP. VI. Joſeph Andrews *couche au château. Dialogue entre Lady* Booby & Slipſlop *ſa ſuivante.* 219.
CHAP. VII. *Réfléxions judicieuſes, qu'on défie de trouver dans les Romans François. Conſeils ſalutaires que* Monſieur Booby *donne à ſon beau-frere. Avanture de* Fanny *avec un petit-maître.* 232.
CHAP. VIII. *Dialogue entre Monſieur & Madame Adams, Joſeph & Fanny.* 246.
CHAP. IX. *Viſite rendue par Lady Booby & ſa compagnie à Monſieur Adams.* 259.
CHAP. X. *Hiſtoire de deux amis, pour ſervir de leçon à ceux qui entreprennent de mettre la paix dans le ménage d'autrui.* 266.
CHAP. XI. *Galanterie de Mylord Fanfreluche. Jalouſie & courage de Joſeph.* 277.
CHAP. XII. *Découverte, qui commence à éclaircir cette Hiſtoire.* 248.

CHAP.

TABLE DES CHAPITRES.
CHAP. XIII. *Combat entre l'amour & l'orgueil. Suite de la découverte.* 288.
CHAP. XIV. *Avantures nocturnes. Dangers que court M. Adams.* 298.
CHAP. XV. *Arrivée du vieux Andrews avec sa femme, & d'une autre personne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'histoire du Porte-balle.* 307.
CHAP. XVI. *Conclusion de toute cette Histoire.* 315.

Fin de la Table des Chapitres du second & dernier Volume.

LES AVANTURES DE JOSEPH ANDREWS, ET DU MINISTRE ABRAHAM ADAMS.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Eloge ſérieux des Romans.

MAlgré les égards & le reſpect que l'on a fort communément pour l'autorité de ces grands Ecrivains, qui intitulent leurs Ouvrages, Hiſtoire d'Angleterre, Hiſtoire de France, Hiſtoire d'Eſpagne &c, il eſt certain que l'on trouve médiocrement la vérité dans leurs écrits, où le génie fabuleux préſide pour le moins

autant que le génie hiſtorique. Telles ſont à mon gré les Hiſtoires de Mylord Clarendon, de Whitlock, d'Echard, de Rapin de Thoiras, * & à plus forte raiſon encore, celles de Mainbourg & de Varillas. Dans ces Livres les faits étant préſentés dans des jours différents, le Lecteur n'en croit que ce qu'il veut; & s'il eſt judicieux & dégagé de prévention, il regardera toutes ces Hiſtoires comme des eſpéces de Romans, dont les Auteurs ont une heureuſe & féconde imagination. Ils différent les uns des autres de la façon la plus étrange. Ceux-ci attribuent la victoire à un parti, & ceux-là à un autre. Quelques-uns repréſentent un perſonnage, comme un malhonnête homme, ou comme un eſprit médiocre, tandis que d'autres lui donnent le plus vertueux caractére & le plus rare eſprit. Les uns & les autres ajuſtent les caractéres & tout ce qu'ils racontent, au lieu de la Scéne où ſe ſont paſſés les prétendus événemens, & où a vécu celui qui eſt tout enſemble un ſcélérat & un honnête homme, un ſot & un grand génie.

* Ces deux derniers ont publié des Hiſtoires d'Angleterre.

Le

Le cas de ces véridiques Ecrivains, qu'on appelle Romanciers, est bien différent. On peut se reposer sur eux, à l'égard de la substance essentielle des faits. Ils ne peuvent tout au plus se tromper, que par rapport aux circonstances, & au lieu dans lequel les faits sont arrivés. Par exemple, c'est un point digne de l'examen des Critiques, de sçavoir si le Berger Chrysostôme, dont parle Michel Cervantes, * & qui mourut pour l'amour de la belle Marcelle qui le haïssoit, passa toute sa vie en Espagne : mais au moins personne ne doutera jamais que ce personnage n'ait existé. Est-il dans le monde des Septiques assez opiniâtres pour révoquer en doute les folies de Cardenio, la perfidie de Ferdinand, l'impertinente curiosité d'Anselme, la lâcheté de Camille, l'amitié irrésolue de Lothaire ? non sans doute. Cependant l'Historien, qui nous a transmis ces faits curieux & certains, a malheureusement oublié de marquer le tems & le lieu où ils sont arrivés : ce qui est une omission déplorable.

Nous trouvons un exemple de ce que

* Dans son Histoire de D. Quichotte.

je dis, encore plus marqué dans la fidelle Hiſtoire de Gil-Blas, où le très-imitable Romancier a fait une bévûe, par rapport à la patrie du Docteur Sangrado, qui ſe conformant à l'uſage des Cabaretiers par rapport à leurs tonneaux, tiroit le ſang de ſes malades, & les rempliſſoit d'eau. Pour peu qu'on ſoit verſé dans l'Hiſtoire de la Médecine, on ſçait que ce Docteur demeuroit ailleurs qu'en Eſpagne. * Ce même Ecrivain s'eſt trompé pareillement, par rapport au pays de ſon Archevêque, & à la patrie de certains grands perſonnages, dont l'intelligence & le goût étoient trop ſublimes, pour goûter autre choſe que des Tragédies. Je pourrois lui reprocher pluſieurs autres mépriſes de cette eſpèce. On trouve les mêmes erreurs dans les Nuits Arabes, dans les Hiſtoires de Mariane & du Païſan Parvenu, & dans quelques-autres de ce genre admirable, que je n'ai jamais lûs, ou dont j'ai perdu la mémoire.

Du reſte, je ne mets pas au nombre de ces Ecrivains fautifs des hommes d'un génie ſurprenant; tels que les Au-

* Médecins aquatiques d'Angleterre, de France & autres Pays.

teurs

teurs de l'Homme de Qualité, de Kleveland, du Doyen de Killerine, &c. qui sans rien emprunter de la nature, ni de l'Histoire, font mention de personnages qui n'ont jamais existé, & n'existeront point, & de faits qu'il est impossible qu'on ait vus ou qu'on voye jamais arriver. Ils sont les créateurs de tous leurs Héros, & leur abondante cervelle est le cahos d'où ils ont tiré tous les êtres & tous les ressorts qu'ils font agir. Ce n'est pas que ces Ecrivains ne méritent d'être honorés : peut-être même qu'ils sont dignes de la plus haute estime. Car qu'y a-t'il de plus grand, que d'être un exemple de l'étendue admirable & de la prodigieuse fertilité de l'esprit humain ? On peut bien leur appliquer ce que Balzac dit d'Arioste, & les appeller une seconde nature. Ces Messieurs en effet n'ont aucune communication avec la premiere. Au contraire, les Auteurs d'un rang inférieur ne peuvent se soutenir seuls ; il leur faut des potences ; si j'ose m'expliquer ainsi. Souvent ils employent ces échasses, dont parle le fameux Voltaire dans ses Lettres, & dont lui-même fait quelquefois un brillant

uſage ; échaſſes avec leſquelles ils forment de grands pas, qui font trébucher leur génie, ſans qu'il y ait de leur faute.

Mais pour revenir aux Auteurs de la premiere claſſe, qui ſe contentent de copier la nature, au lieu de former leurs perſonnages de la matiere confuſe de leurs cerveaux, il n'eſt point de livre qui mérite plus le nom d'Hiſtoire que celui des Avantures du célébre Dom Quichotte, ſans excepter même les Mémoires de Mariane, dont le verbeux Auteur m'eſt inconnu. Celui-ci s'eſt borné à un certain eſpace de tems, & à une Nation particuliere. L'autre au contraire eſt l'Hiſtoire du monde en général, au moins de cette partie de la Terre, qui eſt cultivée par les Loix, les Arts & les Sciences ; & cela depuis le tems qu'elle a commencé à être civiliſée juſqu'à nos jours, & même juſqu'à ce qu'elle ceſſe de l'être.

Je vais maintenant appliquer ces réflexions au Livre que vous liſez. Je les ai placées ici principalement pour prévenir certaines applications, que ne manquera pas de faire le bon naturel de l'eſpèce humaine, dont chaque particulier

ticulier eſt toujours ravi de voir la peinture de ſon ſemblable. Pour prévenir de malignes interprétations, je déclare une fois pour toutes, que je ne peins point les hommes, mais les mœurs, que je décris les eſpèces, & non les individus. On me dira peut-être que mes caractéres ne ſont point pris de la vie commune. Je réponds, & je puis l'avouer, que j'ai un peu plus écrit que je n'ai vu. L'homme de Loi n'eſt pas ſeulement vivant, mais il vit depuis 4000. ans, & s'il plaît au Seigneur, il en vivra encore autant. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas borné à une Religion, ni à un pays. Dès le moment que l'homme ne voulut ni ſe donner de la peine, ni courir de dangers, ni faire des avances pour la défenſe de ſes ſemblables, alors naquit mon homme de Loi; & tant qu'il exiſtera quelqu'un qui lui reſſemble ſur la terre, je prétends que mon homme exiſtera. C'eſt donc lui faire peu d'honneur, que de ſuppoſer qu'il repréſente quelque perſonnage obſcur, parce qu'il lui arrive de lui reſſembler dans ſa profeſſion & dans ſes manieres. La création de l'homme de Loi & ſon

apparition dans le monde, a eu un but bien plus général & plus noble. Ce n'a pas été pour expoſer un pauvre particulier à la cenſure de ceux qui le peuvent connoître, mais pour ſervir de miroir à une infinité de perſonnes dans leur cabinet; afin qu'ils puiſſent y voir leurs défauts, qu'ils tâchent de les corriger, & en ſouffrant une petite mortification ſecrette, qu'ils puiſſent ſe garantir de la riſée publique. C'eſt ce qui diſtingue le ſatyrique univerſel, du faiſeur de libelles. Le premier corrige les fautes, comme font les parens. Le ſecond au contraire, Cenſeur impitoyable, expoſe cruellement la perſonne à la vûe publique, pour ſervir d'exemple aux autres. Le premier eſt un pere, le ſecond eſt un boureau.

Il y a encore quelques petites circonſtances qu'il faut conſidérer, comme on obſerve la draperie dans un portrait, où quoique la mode varie en différens tems, la reſſemblance & l'air ne varient point. Ainſi je crois, & j'oſe dire que Madame Houſpille eſt contemporaine de notre homme de Loi; & quoique peut-être, durant les changemens

mens qu'une ſi longue exiſtence a dû cauſer, elle puiſſe à ſon tour avoir été au comptoir d'un cabaret ; je ne fais point de ſcrupule d'aſſurer, que dans la révolution des ſiécles, elle a été aſſiſe ſur le Trône. En un mot, dès que la chaleur extrême du tempérament, l'avarice, l'inſenſibilité pour les miſéres humaines, avec un dégré d'hypocriſie, furent unies enſemble pour en compoſer une femme, ce fut alors que Madame Houſpille naquit : & auſſi-tôt que le bon naturel, éclipſé par la pauvreté d'eſprit & d'intelligence, parut dans un homme, cet homme fut le mari rampant de Madame Houſpille.

J'ai encore un avis à donner au Lecteur, & à lui offrir une réflexion d'une eſpèce oppoſée. C'eſt que comme dans la plûpart de mes caractéres particuliers, je n'ai pas eu en vûe le moindre des individus, mais ſeulement toute l'eſpèce en général, de même dans mes deſcriptions générales, je n'ai point eu en vûe tous les hommes ſans exception. Par exemple, dans la peinture que j'ai faite des Grands, je n'ai pas prétendu comprendre ces Seigneurs modeſtes, affables,

affables, polis, judicieux, qui honorent leur rang, & ne le font point ſentir à ceux que la fortune a placés au-deſſous d'eux. Ainſi je n'ai voulu repréſenter que ces grands Seigneurs, que j'appelle haut-peuple, eſpèce mépriſable, qui deshonorant leurs Ancêtres, qui leur ont tranſmis leurs honneurs & leurs richeſſes, regardent avec mépris ceux qui auroient pu aller de pair avec les premiers auteurs de leur fortune & de leur élévation. Il me ſemble qu'il eſt impoſſible d'imaginer un ſpectacle plus capable de nous indigner, que celui d'un homme qui non-ſeulement eſt une tache dans l'écuſſon d'une illuſtre famille, mais encore le ſcandale de toute l'eſpèce humaine, dédaignant & traitant avec hauteur ceux qui ne tiennent rien de la fortune, & qui doivent tout à la nature.

Après cette petite digreſſion morale, que j'ai jugée néceſſaire, je vais reprendre la ſuite fidelle de la véritable Hiſtoire que j'ai entrepris d'écrire.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Scene nocturne ; & différentes Avantures de M. Adams & de ses compagnons de Voyages.

NOs Voyageurs étoient à peine sortis de leur Auberge, & ils n'avoient encore fait que quelques milles, lorsque la nuit les surprit. Ce fut alors que Fanny dit tout bas à Joseph, qu'elle le prioit de vouloir bien consentir qu'elle se reposât un peu, parce qu'elle étoit si fatiguée qu'elle ne pouvoit plus marcher. Joseph le dit aussitôt au Ministre Adams, qui marchoit légérement & étoit éveillé comme une abeille. On s'assit, & alors le Ministre se mit à déplorer la perte de son Eschyle ; cependant il se consola un peu, en faisant réflexion, que s'il eût eu ce Livre, il n'auroit pu alors en faire usage : car le ciel étoit si couvert & si obscur, qu'on ne voyoit pas une étoile ; c'étoit selon l'expression de Milton, des ténébres visibles. La circonstance étoit favorable

table pour Joseph. Car Fanny, ne craignant point d'être vûë par le Ministre, se laissa aller un peu plus à sa passion, qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Reposant sa tête sur la poitrine de Joseph, elle lui mit amoureusement un bras sur l'épaule, & elle souffrit qu'il mît sa joue contre la sienne. Ce qui fit tant de plaisir à Joseph, qu'il n'eût pas voulu changer le gazon sur lequel il étoit assis pour le plus beau Canapé du plus riche Palais de l'Europe, pas même pour le Sopha de l'Arétin François.

Le Ministre étoit assis à quelques pas de nos deux Amans, & ne voulant pas les troubler, il s'occupoit de méditations sur la Morale ou sur la Litterature. Mais bientôt il vit à quelque distance une lumiere, qui sembloit venir vers eux. Ce qui parut surprenant, ce fut que cette lumiere s'arrêta un moment, & puis disparut. Il appella aussitôt Joseph, & lui demanda, s'il n'avoit pas vû une lumiere. Joseph lui répondit qu'il en avoit vû une. » Avez-vous re-» marqué, répliqua le Ministre, com-» ment elle s'est évanouie ? Je n'ai pas » peur des Revenans, ajouta-t-il; mais

» je

» je ne puis pas croire absolument qu'il » n'y en ait point. « Alors s'étant mis à méditer sur ces êtres spirituels, il fut bientôt interrompu par différentes voix qu'il crut près de ses oreilles, & qui dans le fond en étoient peu éloignées. Il entendit distinctement, qu'on parloit d'un meurtre qui venoit de se commettre, & quelque tems après une de ces voix disoit, qu'il en avoit tué une douzaine pour sa part depuis la fin du jour.

Le pauvre Adams se mit alors à genoux, & se recommanda à la Providence; & la timide Fanny, qui avoit aussi entendu ces horribles paroles, commença à embrasser son cher Joseph d'une telle maniere, que quoique les oreilles de celui-ci fussent bien ouvertes, il n'auroit rien craint, s'il n'eût pas pensé que le danger le menaçoit lui seul, pour lui faire payer les doux embrassemens de sa maîtresse. Joseph tira son couteau de sa poche: le Ministre ayant fini sa priere, empoigna son bâton qui étoit sa seule arme; & s'approchant de Joseph il voulut qu'il se séparât de Fanny & qu'elle se mît à l'arriere-garde. Mais son avis fut inutile:

Elle

Elle continua de ſerrer étroitement ſon cher Joſeph, ſans ſe mettre en peine de la préſence de M. Adams. On lui entendit dire tendrement, qu'elle vouloit mourir entre ſes bras. Joſeph lui diſoit auſſi tout bas en l'embraſſant, qu'il aimeroit mieux mourir auprès d'elle que de vivre loin d'un ſi charmant objet. Le Miniſtre branlant alors ſon bâton, dit que perſonne ne craignoit moins la mort que lui, & déclama ces deux vers de Virgile.

Eſt hic, eſt animus lucis contemptor, & illum
Qui vita bene credat emi, quò tendis, honorem,

Cependant les voix ceſſerent pour un moment, & enſuite une d'elles ſe mit à crier qui eſt là? Le Miniſtre fut aſſez prudent pour ne rien répondre. Alors, il vit tout à coup paroître une demie douzaine de lumieres, qui ſembloient être ſorties de terre à la fois & qui s'avançoient légérement vers eux. Monſieur Adams conclut auſſitôt que c'étoit une apparition d'eſprits, & que c'étoient leurs voix qu'il avoit entendues. Au nom de Dieu que voulez-vous, dit-il d'une

d'une voix haute ? A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il entendit une de ces voix crier : les voilà ils sont ici. Aussitôt on entendit un grand bruit, comme de gens qui se battoient, & se portoient de rudes coups. Le Ministre s'avançoit vers le lieu du combat, quand Joseph le tirant par les pans de son habit, le supplia de trouver bon qu'ils profitassent des ténébres, pour délivrer Fanny du danger qui la menaçoit. Il y consentit, & alors Joseph la prenant par la main & l'aidant à se lever, ils se mirent tous trois à poursuivre leur chemin sans regarder derriere eux.

Ils firent environ deux milles, la pauvre Fanny se plaignant beaucoup de la fatigue de cette course. Cependant ils apperçurent plusieurs lumieres à une petite distance l'une de l'autre, & en même tems ils se virent au haut d'une montagne escarpée qu'il leur falloit descendre. Malheureusement le pied manqua au Ministre, & à l'instant il disparut ; ce qui causa une grande frayeur à Joseph & à Fanny. A la vérité, si la lumiere leur eût permis de le voir, ils auroient

roient eu de la peine à s'empêcher de rire, à la vûe du bon Vicaire roulant du haut de la montagne dans la vallée; ce qu'il fit très-heureusement sans être blessé. Il se mit donc à crier de toute sa force, qu'ils ne fussent point en peine de lui, qu'il n'avoit aucun mal; ce qui les rassura. Joseph & Fanny s'arrêterent un peu de tems, pour déliberer sur le parti qu'ils prendroient. A la fin ils avancerent de quelques pas, & peu-à-peu la descente leur sembla moins rude. Joseph, prenant sa compagne entre ses bras, descendit d'un pied ferme, sans faire aucun faux pas, & se vit enfin au bas de la montagne, ou M. Adams vint aussi-tôt à eux.

Apprenez de-là beau sexe de mon pays, quelle est votre foiblesse, & en combien d'occasions la force des hommes vous peut être utile. Prenez donc bien garde de vous engager dans des parties avec de jeunes gens lâches & foibles, avec de petits maîtres efféminés, qui loin de pouvoir, comme Joseph Andrews, vous porter entre leurs bras dans les routes dangereuses, & dans les chemins escarpés de cette vie, au-

roient

roient plutôt beſoin de votre ſecours pour ſoutenir leur foibleſſe.

Cependant nos Voyageurs s'avançoient du côté de la lumiere la plus prochaine. Après avoir franchi une Commune, ils ſe trouverent dans une prairie, où il leur ſembla n'être que peu éloignés de la lumiere. Mais par malheur ils ſe virent bientôt ſur le bord d'une riviere, qu'il falloit paſſer. Le Vicaire dit qu'il la traverſeroit bien, & qu'il ſçavoit nager ; mais qu'il étoit embaraſſé de Fanny. Joſeph, garçon ſenſé, lui dit, qu'en ſuivant le rivage, ils trouveroient infailliblement un Pont, & que le grand nombre de lumieres qu'on appercevoit, faiſoit aſſez connoître que la Paroiſſe n'étoit pas loin. » Cela eſt vrai, répliqua Adams, & je » n'y faiſois pas réflexion. » Suivant l'avis de Joſeph, on traverſa deux prés & on arriva près d'un petit verger, qui les conduiſit à une maiſon. Fanny conſeilla à Joſeph de frapper à la porte, proteſtant qu'elle étoit ſi laſſe, qu'elle ne pouvoit plus ſe tenir ſur ſes pieds. Mais M. Adams avoit déja frappé, & bientôt un homme vint ouvrir.

Le Miniſtre lui dit qu'ils étoient deux voyageurs, qui avoient avec eux une jeune fille ſi fatiguée, qu'ils lui ſeroient ſenſiblement obligés, s'il vouloit bien permettre que cette fille entrât pour ſe repoſer. Cet homme, qui à la lumiere de la chandelle qu'il portoit, avoit enviſagé Fanny, & remarqué ſon air honnête & modeſte, prévenu d'ailleurs favorablement par les manieres humbles & civiles de M. Adams, répondit que la jeune Demoiſelle étoit là bien venue, ainſi que ſa compagnie. Alors il les introduiſit dans une ſalle fort propre, où ſa femme étoit à table. Elle ſe leva auſſitôt, fit approcher des chaiſes, & les pria de s'aſſeoir. Le Maître du logis, qui étoit le même qui leur avoit ouvert la porte, leur demanda s'ils ne vouloient pas ſe rafraîchir. Le Miniſtre le remercia, & lui dit qu'il leur feroit plaiſir de leur faire donner un coup de biere; ce que Joſeph & Fanny accepterent. Tandis qu'on cherchoit un grand vaſe pour le remplir de cette liqueur, la Dame du logis dit à Fanny, qu'elle paroiſſoit bien fatiguée, & qu'il ſeroit à propos qu'elle prît quelque choſe de

plus

plus confortatif, que de la biere. Fanny la remercia, en lui disant qu'elle étoit véritablement très-fatiguée ; mais qu'elle espéroit qu'un peu de repos la rétabliroit.

Dès que toute la compagnie fut assise, M. Adams, qui avoit bu plusieurs coups de biere, & qui avec la permission de la Dame avoit allumé sa pipe, se tournant vers son mari, lui demanda, s'il n'y avoit pas dans le pays des Revenans ou de malins Esprits. Comme on ne lui répondit rien, il se mit à raconter ce qui venoit de leur arriver sur le chemin, & le meurtre horrible qui venoit de s'y commettre. Mais à peine avoit-il commencé son récit, qu'on entendit fraper rudement à la porte. La compagnie parut un peu surprise : la bonne Dame & Fanny pâlirent. Le Maître de la maison, sans être ému, alla ouvrir la porte. Pendant son absence, qui dura quelque tems, la compagnie demeura dans le silence. Ils se regardoient l'un & l'autre, & prêtoient l'oreille, entendant des gens qui parloient assez haut. Le Ministre, pleinement convaincu que c'étoient des esprits, son-

geoit déja aux exorcismes. Joseph n'étoit pas éloigné d'avoir la même opinion. Fanny étoit la plus effrayée, & la bonne Dame du Logis soupçonnoit intérieurement que c'étoient des fripons, qui étoient peut-être de la cotterie de ceux qu'elle avoit reçus chez elle.

A la fin son mari rentra, & dit en riant à M. Adams, que les Revenans dont il lui avoit parlé, n'étoient autre chose que des voleurs de moutons, & qu'il y avoit eu douze brebis massacrées; que les Bergers avoient sauvé le reste; qu'ils avoient saisi deux de ces voleurs, & qu'ils les conduisoient chez le Juge de paix, pour procéder contr'eux. Ce discours rassura toute la compagnie; ce qui n'empêcha pas M. Adams de dire tout bas, qu'il y avoit quelque autre chose dans cette affaire, & qu'il étoit convaincu que les Esprits s'en étoient mêlés.

Ils s'assirent ensuite tous autour du feu. Le Maître de la maison apperçut un bout de la robe du Ministre qui étoit tombée, & qui paroissoit sous sa redingotte. Il remarqua aussi la livrée de Joseph. Cela ne lui paroissant pas

quadrer

quadrer avec la familiarité qui étoit entr'eux, lui donna quelques soupçons qui ne leur étoient pas avantageux. S'adressant donc à M. Adams, il lui dit qu'il voyoit bien à son habit qu'il étoit homme d'Eglise, & qu'il supposoit que celui qui l'accompagnoit, étoit son domestique. » Monsieur, répondit le » Ministre, je suis Ecclésiastique à vo» tre service; mais à l'égard de ce jeu» ne homme, il n'est plus maintenant » domestique de qui que ce soit: il » ne l'a jamais été que de Lady Boo» by, & il n'est sorti de chez elle, je » vous assure, pour aucune mauvaise » action. « Joseph prenant la parole, ajouta qu'il n'étoit pas surprenant que l'on vît avec quelqu'étonnement un homme du caractere de M. Adams avoir la bonté de vouloir bien se familiariser avec un pauvre garçon tel que lui. » Mon enfant, interrompit le Ministre, » j'aurois honte de porter mon habit » Ecclésiastique, si je croyois indigne » de moi de me familiariser avec un » pauvre homme qui a des mœurs. Je » ne sçais pas comment ceux qui pen» sent autrement, peuvent se dire imi» tateurs

» tateurs & disciples de celui qui n'a
» acception de personne, & qui ne met
» aucune différence entre les riches &
» les pauvres, si ce n'est qu'il préfere
» les pauvres aux riches. « Puis s'adressant au Maître de la Maison : » Monsieur, dit-il, ces deux pauvres jeunes
» gens que vous voyez, sont mes Paroissiens : je les considére & les aime
» comme mes enfans. Il y a quelque
» chose de singulier dans leur histoire ;
» mais ce n'est pas à présent le tems de
» vous la raconter. »

Le Maître du logis, qui étoit un Bon Gentilhomme du Pays, malgré la simplicité qu'il remarquoit dans Monsieur Adams, n'eut pas de peine a croire qu'il étoit véritablement homme d'Eglise. Mais il n'étoit pas tout à fait certain qu'il le fût autrement que par sa robe. Pour l'éprouver, il lui demanda, si M. *Pope* avoit publié depuis peu quelque chose de nouveau. Monsieur Adams lui répondit, qu'il avoit beaucoup oui parler de M. Pope, comme d'un grand Poëte, mais qu'il n'avoit vu aucun de ses ouvrages. » Comment ? lui répliqua le Gentilhomme ;

» vous

» vous n'avez point vû ſon Homere ! M. Adams repartit qu'il n'avoit jamais lû de traductions d'Auteurs Claſſiques. » Il eſt vrai, reprit le Gentilhomme, » qu'il y a une dignité dans la langue » Grecque, dont je crois que les langues modernes ne peuvent approcher. Sçavez-vous le Grec, Monſieur, dit le Miniſtre ? Un peu, répondit le Gentilhomme. Ah, ne ſçavez-vous pas, s'écria Adams, où je pourrois acheter un *Eſchyle ?* J'ai perdu le mien depuis peu «. Il y en avoit un chez le Gentilhomme, mais il n'en ſçavoit rien, & ne connoiſſoit guéres cet ancien Tragique. Il revint donc à Homere, & demanda au Miniſtre ce qu'il eſtimoit le plus dans l'Iliade. » Monſieur, dit le Miniſtre, pour bien » réſoudre cette queſtion, il faudroit » établir d'abord quelles ſortes de beautés ſont eſſentielles à la Poëſie, parce » qu'il eſt aiſé de faire voir qu'il a excellé dans toutes.

Il continua ainſi. » Ce que Ciceron » dit d'un Orateur accompli peut bien » être appliqué à un grand Poëte. Il » faut, dit Ciceron, que l'Orateur ait

» toutes les perfections. Homere les
» a euës dans un degré éminent, & ce
» n'eſt pas ſans raiſon qu'Ariſtote, dans
» le ſecond Chapitre de ſa Poëtique,
» l'appelle par excellence, le Poëte. Il
» eſt le Pere du genre Dramatique, ainſi
» que de l'Epique, & non ſeulement du
» Tragique, mais encore du Comique.
» Son *Margites*, dont la perte eſt déplo-
» rable, étoit, dit Ariſtote, auſſi ana-
» logue à la Comédie, que ſon Odyſſée
» & ſon Iliade le ſont à la Tragédie.
» C'eſt donc à Homere que nous de-
» vons Ariſtophane, ainſi qu'Euripide,
» Sophocle, & mon pauvre Eſchyle.
» Mais renfermons-nous préſentement,
» s'il vous plaît, dans la ſeule Iliade,
» que je regarde comme ſon plus bel
» Ouvrage, quoique ni Ariſtote ni Ho-
» race ne le mettent pas au-deſſus de
» l'Odyſſée. 1°. A l'égard du ſujet, peut-
» on en concevoir un plus ſimple & en
» même tems un plus noble? Il a été
» loué par le premier de ces judicieux
» Critiques, pour n'avoir point com-
» mencé ſon Poëme par le commence-
» ment de la guerre de Troye, & pour
» n'avoir point chanté toute cette guer-
» re,

» re, mais seulement la fin ; parce qu'u-
» ne guerre de dix années auroit été
» un sujet trop vaste. Je me suis donc
» souvent étonné qu'un Auteur aussi
» exact qu'Horace, dans son Epitre à
» Lollius, l'appelle *Trojani belli scrip-*
» *torem.* 2°. Quant à son action,
» qu'Aristote appelle *Pragmaton Syста-*
» *sis*, est-il possible d'en imaginer une, où
» l'imitation soit aussi parfaite, & pleine
» d'autant de grandeur ? J'observe-
» rai ici que je ne me souviens pas que
» personne ait encore remarqué l'har-
» monie de son action avec son sujet.
» La colere est le sujet de son Poëme,
» & l'action est la guerre. De-là nais-
» sent tous les incidens, & c'est à cela
» que se rapportent directement tous
» les épisodes. 3°. Par rapport aux ca-
» racteres, je ne sçais si je dois plus
» admirer la justesse de l'esprit d'Ho-
» mere dans les différences de ces ca-
» racteres, que la fécondité de son ima-
» gination dans la variété des choses.
» A l'égard du premier point, quelle
» différence de la fierté d'Achille, &
» de l'orgueil d'Agamemnon ? Que le
» courage brutal d'Ajax est différent

» de la valeur aimable de Diomede ; &
» que la ſageſſe de Neſtor, fruit de la
» réflexion & de l'expérience, differe
» de la fineſſe d'Ulyſſe, qui n'eſt que
» l'effet de l'art & de la fourberie ! Je
» puis aſſurer qu'il n'eſt preſque point
» de caractere parmi les hommes,
» qu'Homere n'ait traité, du moins en
» partie. Il n'eſt point non plus de paſ-
» ſion qu'il n'ait décrite, comme il n'en
» eſt point qu'il ne réveille dans l'ame
» de ſon Lecteur. Mais s'il eſt ſupérieur
» en quelque choſe, c'eſt principale-
» ment dans le pathétique. Je n'ai ja-
» mais lû, ſans verſer des larmes, les
» deux épiſodes d'Andromaque, gé-
» miſſant d'abord ſur le danger &
» pleurant enſuite la mort d'Hector ſon
» époux. Les images ſont en ces en-
» droits ſi touchantes, que je ſuis con-
» vaincu que le Poëte avoit le cœur
» très-tendre, & le naturel excellent.
» Que Sophocle eſt bien au-deſſous de
» ſon original, dans la ſcene d'Andro-
» maque avec Teimeſſe ! Cependant
» Sophocle eſt le plus grand génie qui
» ait chauſſé le Cothurne, & il n'a
» point eu de ſucceſſeurs qui l'ayent
» rem-

» remplacé ; je veux dire que ni Euripi-
» de, ni Seneque n'approchent point de
» lui. Pour ce qui eſt des ſentimens &
» de la diction de l'Iliade, il eſt inutile
» de s'étendre ſur ce ſujet. Homere eſt
» principalement admirable dans les
» ſentimens, qui ſont toujours propres
» & convenables. A l'égard de ſa dic-
» tion, il faut lire ſur cela Ariſtote,
» que je ne doute pas que vous n'ayez
» lû & relu. Je ne toucherai plus qu'un
» ſeul article, que ce grand Critique
» dans la diviſion de la Tragédie appel-
» le *Opſis*, ou le ſpectacle, & qui con-
» vient à l'Epique comme au Dramati-
» que ; avec cette difference que le pre-
» mier genre concerne le Poëte, & le
» ſecond regarde le Peintre. Mais quel
» Peintre peut imaginer un tableau pa-
» reil à ce qui eſt repréſenté dans le
» treiziéme & quatorziéme Livre de l'I-
» liade ? C'eſt là que le Lecteur voit
» d'un coup d'œil la Ville de Troye,
» avec les armées rangées en bataille ;
» le camp des Grecs & leur flotte. ; Ju-
» piter aſſis ſur le mont Ida, la tête
» nue & le tonnerre à la main, tourné
» vers la Thrace ; Neptune traverſant

» la mer, dont les flots se divisent » pour lui faire passage; le Dieu venant » s'asseoir sur le mont Samos; les cieux » qui s'ouvrent, & toutes les Divinités » assises sur leur trône. Voilà du sublime, voilà de la Poësie. «

Alors M. Adams se mit à réciter une centaine de vers d'Homére, avec une voix, une emphase & un si grand feu, que les femmes mêmes en furent émuës. A l'égard du Gentilhomme, il se sentit alors si éloigné de le soupçonner d'ignorance, qu'il douta si ce n'étoit pas un Evêque. Il donna les plus grands éloges à sa profonde érudition, & accabla de politesses tous ses nouveaux hôtes. Il dit qu'il étoit bien touché de l'état où étoit cette jeune Demoiselle, qui paroissoit pâle, & épuisée: il conçut même une haute idée de sa condition. Il ajouta qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir les accommoder tous, mais que s'ils étoient d'humeur à passer la nuit auprès du feu, il leur tiendroit compagnie, & qu'à l'égard de la Demoiselle, elle pourroit, si elle le vouloit bien, partager le lit de sa femme. Car il n'y avoit que ce lit de Maître dans la

maiſon. M. Adams, à qui ſon ſiége; la biére, le tabac & la compagnie, plaiſoient beaucoup, accepta l'offre, & dit à Fanny de profiter de la bonté qu'on avoit pour elle. Il n'eut pas de peine à le lui perſuader, ayant une grande envie de dormir, & pouvant à peine tenir ſes yeux ouverts. Alors on couvrit la table; & on ſervit à ſouper à nos hôtes, qui furent régalés le mieux qu'il fut poſſible. M. Adams mangea de très-bon appétit; mais les deux jeunes gens mangérent médiocrement. Les Médecins diſent avec raiſon que tout ce qui eſt doux (rien de plus doux que l'amour) ne réveille point l'appétit.

A peine le ſouper fut-il fini, que Fanny parut vouloir ſe coucher; elle ſe retira donc & la bonne Dame avec elle. Les hommes reſterent auprès du feu; M. Adams commença à remplir ſa pipe, & le Gentilhomme fit venir une excellente bouteille de biére, qui étoit la meilleure liqueur qu'il y eût dans ſa maiſon.

La modeſtie de Joſeph & les graces de ſa perſonne, le portrait que M. Adams en avoit fait, & l'amitié qu'il paroiſſoit

roiſſoit avoir pour ce jeune homme, lui conciliérent les bonnes graces du Gentilhomme, & lui firent naître la curioſité de ſçavoir ſon Hiſtoire, M. Adams lui ayant fait entendre, qu'elle étoit ſinguliere. Du conſentement de Joſeph, le Miniſtre, qui vouloit amuſer le Gentilhomme, lui raconta tout ce qu'il ſçavoit de cette Hiſtoire, & lui expoſa l'amour réciproque de Joſeph & de Fanny, ſans lui cacher la médiocrité de leur naiſſance & de leur éducation. Ces dernieres circonſtances ſervirent à lever un doute, qui étoit reſté dans l'eſprit du Gentilhomme. Il s'étoit figuré que Fanny étoit une fille de condition, que Joſeph avoit enlevée, & que le Miniſtre étoit du complot. Il but pluſieurs fois à leurs ſantés, & fit mille remerciemens à M. Adams, qui avoit parlé fort long-tems.

Celui-ci lui dit, qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de lui témoigner toute ſa reconnoiſſance; mais que ſa bonté ſinguliere & ſon goût pour la Littérature, qu'il lui avoit fait connoître, lui donnoient une curioſité extraordinaire de ſçavoir ce qui lui étoit arrivé dans ſa vie.

Le

Le Gentilhomme lui répondit, qu'il alloit volontiers lui en faire le récit, & il commença ainſi.

CHAPITRE III.

Les Confeſſions de M. Wilſon.

JE ſuis d'une bonne famille, & j'ai l'honneur d'être Gentilhomme. On me fit étudier au Collége dans ma premiere jeuneſſe, & j'y fis des progrès dans l'étude du Latin, même du Grec, que je ſçais paſſablement. A l'âge de ſeize ans ayant perdu mon pere, je me vis maître de mes actions. Il m'avoit laiſſé une fortune honnête; mais il avoit réglé que je ne pourrois en jouir qu'à vingt-cinq ans. Cependant ſa volonté n'étant pas clairement exprimée dans ſon teſtament, des Avocats me conſeillerent de plaider contre mes Tuteurs, par rapport à cet article, ſans avoir égard aux intentions d'un pere ſi cher & ſi reſpectable. Je ſuivis leurs conſeils, & mes Tuteurs s'étant mis peu en peine de défendre cette diſpoſition du teſ-

 tament,

tament, j'obtins la jouiſſance de mon bien. » Monſieur, interrompit Adams, » ne pourriez-vous pas me faire la grace » de me dire votre nom ? Je m'appelle Wilſon, répondit le Gentilhomme, qui pourſuivit ainſi.

Je reſtai peu de tems au Collége, après la mort de mon pere ; parce qu'étant déja un peu grand, j'étois très-impatient d'entrer dans le monde, où je m'imaginois que mon eſprit, mes connoiſſances & ma bravoure, me mettroient ſur un bon pied. C'eſt à cette introduction prématurée de ma jeuneſſe dans le monde, ſans aucun guide pour régler mes pas, que j'attribue tous les malheurs qui me ſont arrivés. Il eſt bien difficile d'effacer les premieres impreſſions qu'on prend de nous. Qu'il eſt fâcheux de ſe donner un caractere, avant d'être en état de pouvoir juger s'il eſt bon ou mauvais, & de connoître les conſéquences de certaines actions, dont dépend la réputation pour le reſte de la vie !

Un peu avant que j'euſſe atteint l'âge de dix-ſept ans, j'avois quitté le Collége, & j'étois venu à Londres avec ſix Gui-

Guinées dans ma poche. Comme c'étoit alors une grande ſomme pour moi, je fus ſurpris de la voir ſi promptement diſſipée. Je voulois paſſer pour un jeune Gentilhomme, à qui rien ne manquoit pour être conſidéré. Malgré le peu d'argent que j'avois, je me mis galamment, & je trouvai du crédit. J'eus envie d'apprendre à faire des armes, à danſer, à monter à cheval, & même la muſique; mais comme tout cela m'eût coûté de l'argent & du tems, je me contentai de me fortifier dans la danſe, où j'avois été un peu exercé dès mes premieres années. Je m'imaginai que mon humeur douce me préſerveroit de toute querelle, & que je n'avois pas beſoin par conſéquent d'apprendre à me battre, & à tuer les autres. Quant à l'art de monter à cheval, je le jugeai peu important, & je me crus aſſez ſçavant dans celui de la Muſique, pour me pouvoir paſſer de Maître, & pour avoir la réputation de la ſçavoir. Car je voyois bien des jeunes gens, qui ſans ſçavoir chanter, ni joüer d'aucun inſtrument, ſe mêloient de juger des Opera, & ſe donnoient pour grands connoiſſeurs.

Il s'agissoit principalement d'acquérir des connoissances dans la Ville, & je crus que pour y réussir je devois fréquenter les endroits publics. Je m'y rendis assiduement : J'y appris les belles manieres & le beau langage ; j'y appris aussi quels étoient les hommes à la mode & les jolies femmes, & je vins à bout de les connoître de nom & de visage. Il ne me manquoit plus que quelqu'intrigue, & je résolus de m'en faire au plûtôt : Je voulois principalement passer pour avoir de bonnes fortunes. En peu de tems je fis connoissance avec une demie douzaine des plus jolies femmes de Londres.

Monsieur Adams entendant ces paroles, poussa un profond soupir, & s'écria : » Bon Dieu ! Que la jeunesse est un » mauvais tems ! « Il n'est pas si mauvais que vous le dites, continua le Gentilhomme ; car je vous assure que toutes mes Maîtresses étoient des vestales, bien que je susse le contraire. Quoiqu'il en soit, je ne cherchois que la réputation d'homme à avantures, & je l'obtins. Peut-être qu'en cela je me flattois ; car probablement les personnes à

qui

qui je montrois les billets que je recevois de ces femmes, sçavoient aussi-bien que moi, qu'ils étoient contrefaits, & que je me les écrivois à moi-même.

» S'écrire des Lettres à soi-même ! » dit M. Adams tout étonné. Comment » cela se peut-il ? « Nous avons, répondit M. Wilson, un de ces caracteres dans une de nos Comédies. Vous ne sçauriez croire les peines que je prenois, & l'impudence avec laquelle je parlois des femmes de distinction.

Tel fut le cours de ma vie durant trois années. » Le cours de votre vie ! » dit M. Adams : Il me semble que vous » ne nous en avez rien dit encore. « Vous avez raison, & votre remarque est juste, répondit le Gentilhomme en souriant ; je devois plûtôt dire : durant que je ne vivois point. Je me souviens que quelque tems après je voulus écrire le journal de mes actions jour par jour ; je vais tâcher de me le rappeller.

» Le matin je me suis levé, j'ai pris » ma grande canne. Sortant en redingotte avec mes cheveux en papillotes, j'ai battu le pavé jusqu'à dix heures. J'ai été à une vente publique. De-

» puis

» puis deux heures jusqu'à quatre, je » me suis habillé. Depuis quatre jusqu'à » six, j'ai dîné. Depuis six jusqu'à huit, » j'ai passé le tems au Caffé. Depuis » huit jusqu'à neuf, au spectacle. Depuis » neuf jusqu'à dix, à la promenade. De- » puis dix heures jusqu'à minuit, j'ai ... » Monsieur Adams dit : » Voilà, Mon- » sieur, une vie au-dessous de celle d'un » animal. Comment un homme d'es- » prit, tel que vous êtes, a-t-il pû vi- » vre ainsi ? « C'étoit la vanité, répondit M. Wilson, qui me guidoit. Tout méprisable que j'étois alors, je m'admirois moi-même, je méprisois tous les autres ; & vous me pardonnerez si je vous dis, que j'aurois fait fort peu de cas d'un homme tel que vous, malgré votre littérature, votre profond sçavoir, & toutes les autres qualités que je remarque en vous. M. Adams fit une révérence, & le pria de continuer.

Après avoir ainsi passé deux années, poursuivit le Gentilhomme, un accident m'obligea de changer la scene. Un jour que j'étois au Caffé de S. James, où je médisois d'une certaine femme de condition, un Officier des Gardes me don-

na

na un démenti. Je lui répondis qu'il se pouvoit que je me trompasse, mais que je croyois dire la vérité. Il ne me répliqua point ; mais il se mit à me rire au nez, d'un air insultant. Depuis cette avanture je vis tous mes amis se refroidir à mon égard. Aucun d'eux ne m'abordoit, ni ne me parloit le premier ; & à peine me rendoient-ils le salut. La compagnie avec laquelle j'avois coutume de manger, me tourna le dos, & au bout de huit jours je me trouvai à S. James dans une aussi grande solitude, que dans un désert. A la fin un homme d'un certain âge, qui portoit un grand chapeau & une longue épée, me prit en particulier, & me dit, qu'il avoit compassion de ma jeunesse ; que pour cet effet il me conseilloit de faire connoître au monde que je n'étois pas tel qu'on se l'imaginoit. Je ne compris rien d'abord à son discours. Il fallut qu'il me l'expliquât, & il finit par me dire, que si je voulois envoyer un Cartel à l'Officier, il s'en chargeroit volontiers par charité. (Quelle charité ! s'écria le Ministre.) Je lui demandai jusqu'au lendemain pour lui faire réponse sur cette affaire.

affaire. Je me retirai chez moi fort pensif, & je me mis à réfléchir sur les conséquences de l'affaire. D'un côté je voyois le risque, l'alternative ou de tuer, ou d'être tué. Il s'agissoit de perdre la vie, ou de l'ôter à un homme, à l'égard duquel je n'avois pas le moindre ressentiment. Je conclus enfin que le bien qui me reviendroit de cette démarche, ne méritoit pas que je couruſſe ce hazard. Je pris donc le parti de quitter le quartier, & de me retirer au Temple, où je louai un appartement.

Je fis aisément de nouvelles connoissances, mon avanture étant ignorée dans ce quartier-là. A la vérité je ne les goûtai pas beaucoup, les petits maîtres du Temple n'étant que les singes de ceux que j'avois quittés. C'étoit l'affectation de l'affectation, & leur vanité étoit encore, s'il se peut, plus ridicule que celle des autres. Je rencontrai de jeunes gens, qui soupoient avec des Seigneurs, à qui ils n'avoient jamais parlé, & qui avoient des intrigues avec des femmes qu'il n'avoient jamais vûes. Je bornai alors toute mon ambition au *Covent-Gardin*, où je brillai sur les balcons & dans

dans les maisons de jeu, où je me liai avec des femmes dont l'honneur étoit flambé, & où à la fin je me prostituai à des prostituées. Mais bien-tôt mon Chirurgien m'arrêta dans cette noble carriere, & me convainquit de la nécessité de faire chez moi une retraite d'un mois. Au bout de ce tems-là, ayant eu le loisir de faire des réflexions, je pris la résolution de renoncer à la compagnie de tous les libertins que j'avois fréquentés jusqu'alors, & d'éviter, s'il étoit possible, toute occasion de me plonger dans la même disgrace. » Cette » retraite d'un mois, dit M. Adams, » & ces réflexions que vous fites dans » la solitude, étoient fort propres à vous » guérir de vos mauvaises habitudes. » Mais il me semble que ce conseil de- » voit vous avoir été donné plûtôt par un » Eccléfiastique, que par un Chirurgien.

Monsieur Wilson sourit de la simplicité du Ministre, & sans répondre à l'objection, continua son récit. Je m'apperçus alors que ma passion effrénée pour toutes sortes de femmes m'avoit mis fort mal à mon aise. Je résolus donc de me borner à une seule, & de me faire une Maîtresse. Je fixai mon choix

choix ſur une jeune femme, qui avoit été ci-devant entretenue par deux Galans, & à laquelle je fus recommandé par un homme d'intrigue, aſſez célébre. J'allai me loger dans la même maiſon, & je m'établis pour ſon Amant. Peut-être que j'aurois eu de la peine à la payer ſuivant les conventions: mais elle me délivra de cette inquiétude dès le quatriéme jour, l'ayant trouvée tête à tête avec un jeune homme, qui ſe donnoit les airs d'un Officier, & qui n'étoit qu'un Apprentif de Londres. Cette femme, au lieu de ſe juſtifier, me fit une demie douzaine de ſermens, & me dit à la fin qu'elle étoit maîtreſſe de ſes actions. Sur cela nous nous ſéparâmes, & le même Courtier lui trouva un autre chalant. Cependant au bout de deux jours je m'apperçus que j'avois encore beſoin d'une retraite d'un mois, pour faire pénitence d'une ſemaine.

Enſuite je fis connoiſſance avec une jeune Demoiſelle fort jolie, fille d'un Gentilhomme, qui avoit ſervi quarante ans, & qui dans ſes campagnes ſous le Duc de Marboroug, étoit mort Lieutenant à la demi-paye. Il avoit laiſſé ſa veuve avec cette fille, l'une & l'autre

l'autre dans une fort triste situation. Cette veuve vivoit d'une petite pension du Gouvernement, & de l'aiguille de sa fille, qui étoit fort habile dans ces sortes d'ouvrages. Je commençai à les connoître, dans le tems que cette fille étoit recherchée en mariage par un jeune homme à son aise. C'étoit un Aprentif Drapier, & il avoit assez de fortune pour réussir dans ce commerce. La mere goûtoit beaucoup ce jeune garçon, & elle n'avoit pas tort. Quoiqu'il en soit, je le prévins. Je le peignis sous des couleurs désavantageuses. Je flattai; je promis, je donnai même; ensorte que je gagnai entierement les bonnes graces de la pauvre fille. En un mot je la séduisis, & je l'enlevai.

A ces mots, Monsieur Adams se leva, fit trois tours dans la salle, & alla ensuite se rasseoir. Cette partie de mon Histoire, lui dit Monsieur Wilson, vous touche moins que je n'en suis touché moi-même. Je puis vous assurer qu'elle me cause encore chaque jour bien des remords. Mais si déja vous détestez ma conduite, à quel point porterez-vous votre indignation, quand vous aurez

appris les conſéquences funeſtes de cette action ? Ainſi, Monſieur, ſi vous me le permettez, je me contenterai de ce que je vous ai dit, & je ne pourſuivrai plus mon recit, qui vous ſcandaliſe. » Non, » non, s'il vous plaît, répondit le Mi» niſtre, continuez je vous conjure ; » continuez votre hiſtoire, & faſſe le » Ciel que vous puiſſiez vous repentir » ſincerement tant de ce péché-là, que » de bien d'autres, dont vous m'avez fait » le récit. « J'étois auſſi heureux, pourſuivit le Gentilhomme, que la poſſeſſion d'une très-belle perſonne bien élevée, & ornée de pluſieurs belles qualités, pouvoit me le rendre. Nous vécumes pluſieurs mois dans une mutuelle & parfaite union, nous ſuffiſant conſtamment l'un à l'autre, ſans le ſecours de la diverſité, qu'on dit ſi néceſſaire à l'eſprit de l'homme, & encore plus à ſon cœur. Je commençai peu à peu à ſentir cette impérieuſe néceſſité. Je ſouhaitai de changer de place, & de compagnie. Je m'accoutumai à laiſſer ma Maîtreſſe ſeule dans ſa chambre des journées entieres. Elle s'en plaignit ; Pour la diſſiper, je pris ſoin de lui ménager la ſocié-

té de quelques autres filles de sa sorte, avec lesquelles elle jouoit chez elle, & sortoit pour aller aux spectacles, ou à la promenade. Mais helas! cette funeste societé bientôt la corrompit, si je puis me servir de cette expression. Sa modestie & ses autres bonnes qualités disparurent presqu'aussi-tôt que je lui eus fait faire cette liaison. Je m'en apperçus. Elle ne se plaisoit plus avec moi; au contraire elle ne s'amusoit qu'avec des libertins; elle se donnoit des airs de coquetterie, & n'étoit gaye & amusante que dehors de chez moi, ou quand elle étoit entourée d'une foule de jeunes étourdis dans son appartement. Elle me demandoit souvent de l'argent, sans considération pour mon état; & si j'hésitois à lui en donner, c'étoient des injures ou des évanouissemens.

Les premiers aiguillons de ma tendresse étoient émoussés il y avoit longtems; de sorte que ces manieres éteignirent tout-à-fait ma passion. Je commençois à me dire avec joye: Dieu soit loué, elle n'est pas ma femme; & je puis m'en défaire. Un jour que j'étois piqué, je lui fis sentir que je pourrois à

la fin me laſſer. Elle prit auſſitôt ſon parti. Dès que je fus dehors, elle fit crocheter mon cabinet, & m'emporta tout ce que j'avois, c'eſt-à-dire, la valeur d'environ deux mille écus. Mon premier mouvement fut de la pourſuivre criminellement; mais elle eut aſſez de bonheur pour ſe dérober à mes recherches, & durant ce tems-là je fis des réflexions. Je me reprochai à moi-même tous ſes crimes, puiſque c'étoit moi qui l'avois entrainée au vice; & comme j'appris en même tems la mort de ſa mere, qui n'avoit pû ſurvivre à la perte & au deshonneur de ſa chere fille, je me regardai comme l'aſſaſſin de cette mere. » Et vous aviez bien raiſon, ré» pondit Monſieur Adams, en pouſſant » un profond ſoupir. « Cette réfléxion ſur ma propre conduite, pourſuivit M. Wilſon, me fit accepter avec ſoumiſſion le châtiment que Dieu m'avoit envoyé par ſes mains. Je ceſſai mes pourſuites, & je pris la réſolution d'oublier totalement cette ingratte. Que n'ai-je pû ignorer ſon ſort? Hélas! Elle ſe livra à la proſtitution la plus horrible, & elle a fini ſa carriere infortunée dans une honteuſe priſon.

Ici

Ici le Gentilhomme se mit à pleurer amerement, & Adams l'imita, pleurant & gémissant encore plus que lui. Enfin, après s'être entre-regardés pendant quelques momens, le premier poursuivit son récit. J'avois été fidele, dit-il, à cette fille, tant qu'elle étoit restée chez moi; mais à peine fut-elle partie, que j'eus des preuves convaincantes des mauvais tours qu'elle m'avoit joués, & je me vis obligé à faire une troisiéme retraite chez mon Chirurgien, bien plus longue & bien plus douloureuse que les précédentes.

Je renonçai absolument au sexe, me disant sans cesse que le plaisir n'approchoit point des amertumes qu'il cause. Je déclamois contre les femmes d'une maniere si forte, que près de moi Juvenal, Despreaux & Brantome auroient pû passer pour leur Panégyriste. Je regardois les filles qu'on entretient, comme des maisons agréables au dehors, dont les habitans étoient l'infamie, la douleur & la mort. La plus belle d'entre elles, loin de me tenter, me paroissoit comme une pillule empoisonnée, couverte de feuilles d'or, ou comme un cer-

cueil

cueil orné de pierreries. Mais quoique je m'éforçasse de les décrier, dans le fond je les aimois toujours. Chaque jour mon aversion pour elles diminuoit, & je ne doute point que le tems & les occasions ne m'eussent à la fin r'engagé dans des fers aussi honteux. Je fis connoissance avec la charmante Saphire. Cette femme s'empara entierement de toutes les facultés de mon ame. Elle avoit pour époux un homme des plus à la mode, qui sembloit mériter son cœur. Cependant le Public ne croyoit pas qu'elle le lui eût donné; car elle étoit généralement regardée comme un coquette.

» Je vous prie, Monsieur, interrompit Adams, apprenez-moi l'étymologie de ce mot. Je le trouve souvent » dans mes Auteurs François; mais j'avoue que je ne le comprends point; » je crois pourtant que cela veut dire » une sotte. » Peut-être, reprit le Gentilhomme, que vous ne vous trompez pas tant qu'on pourroit s'imaginer. Mais puisque la coquetterie est une sottise d'une espéce très-singuliere, je tâcherai de vous en donner la définition le mieux qu'il

qu'il me sera possible. Si tous les animaux étoient estimés selon leur utilité, j'en connois très-peu qui ne dussent avoir la préférence sur elles. Les coquettes ne jouissent de rien de plus que d'un certain instinct; car quoique nous leur supposions de la vanité & de l'amour-propre, cependant la plûpart de leurs actions sont encore au-dessous de ces deux passions, toutes mépriſables qu'elles sont en elles-mêmes. Leurs gestes, & leurs grimaces en font foi, étant infiniment plus puériles & plus ridicules que celles d'un singe; & quand elles les mettent en œuvre, il semble qu'elles briguent à la fois & notre haine & notre mépris. Le caractere d'une coquette est l'affectation & le caprice. Aujourd'hui la beauté, l'esprit, la bonté du cœur & toutes les vertus lui servent de masque: demain la laideur, la folie, la dureté, ont leur tour. Sa vie n'est qu'un mensonge perpetuel, & s'il est possible d'en former un jugement, ce n'est qu'en se fondant sur le parfait contraste des apparences. Il n'est pas possible à une coquette d'aimer autre chose qu'elle-même; & si elle étoit capable d'aimer quelqu'un,

il orné de pierreries. M
e je m'éforçasse de les déc
fond je les aimois toujour
our mon averſion pour elles
& je ne doute point que le
occaſions ne m'euſſent à la
dans des fers auſſi honteux.
noiſſance avec la charma
Cette femme s'empara en
toutes les facultés de me
avoit pour époux un hom
la mode, qui ſembloit mér
Cependant le Public ne
qu'elle le lui eût donné
généralement regardée
quette.

» Je vous prie, Mor
» pit Adams, apprenc
» gie de ce mot. Je
» dans mes Auteurs
» voue que je ne le
» je crois pourtant
» une ſotte. » Peut-ê
homme, que vous
ant qu'on pourra
puiſque la ſeigne

de la raiſon hu-
avoit démontré
ité de cet ancien
, adopté par tous
vers, qui nous en-
un Dieu. A ſa pla-
li une certaine regle
'obſervation exacte
oient-ils, à la prati-
ne, & de la plus pu-
réflexions m'attache-
iété, autant qu'elles
ité de l'autre. Je com-
roire d'une eſpece plus
ravant, & j'étois d'au-
anté de cette regle de
n'y découvrois rien qui
au caractere de l'honnête
mépriſois ſouverainement
ui avoient beſoin des ſe-
crainte ou de l'eſperance,
gager à ſuivre les traces de
dont la propre excellence,
, devoit être l'unique bien,
nous tenir à ſa ſuite. J'avois
aute idée de mes nouveaux
de la pureté de leur ſublime
, que je leur aurois confié tout

qu'un, ce caractere n'exiſteroit plus. La coquetterie & l'amour ſont incompatibles. Si une coquette venoit par hazard à aimer quelqu'un (ce qui ne ſe peut) ſa paſſion porteroit le maſque de l'indifférence ou de la haine; de même que leur haine & leur indifférence prennent la figure de la tendreſſe ou de l'amitié. C'eſt-là le cas dans lequel je me trouvois avec Saphire, qui ne m'eut pas plûtôt vû attaché à ſon char, qu'elle me donna ce qu'on appelle de l'eſpérance, en me regardant tendrement, ou quand nos yeux ſe rencontroient, baiſſoit les ſiens avec une apparence d'émotion & de ſurpriſe. Ses artifices eurent tout le ſuccès qu'elle en attendoit. A meſure que je me déclarois, elle s'avançoit; elle me parloit bas, elle ſoupiroit, changeoit de couleur, & faiſoit voir tous les indices d'une paſſion, dont les plus ſages ſont les dupes.

Un plus long détail, continua-t'il, pourroit vous ennuyer. Ainſi je me contenterai de vous dire, qu'après l'avoir ſervie long-tems ſuivant les formes preſcrites, & lui avoir inſpiré, à ce que je croyois, pour le moins autant d'amour

d'amour pour moi, que j'en reſſentois pour elle, je cherchai à en venir aux éclairciſſemens. Elle évita ſoigneuſement toutes les occaſions de ſe trouver ſeule avec moi. Mais à la fin à force d'aſſiduités, je trouvai un moment favorable. Je ne vous dirai point tout ce qui ſe paſſa dans notre entretien. Il commença par une déclaration de ma part, qui fut reçue de la ſienne avec une ſurpriſe affectée, & enſuite avec un tranſport de colere, qui ne fut pas plus réel. Elle me dit qu'elle ignoroit ce que j'avois pû voir en elle, pour que j'oſaſſe lui parler de la ſorte; puis me tournant le dos, elle me dit, que ſi je voulois éviter les effets de ſon juſte reſſentiment, il ne falloit plus la voir, & encore moins lui parler. Je ne me contentai point de cette réponſe, & continuant ma pourſuite, je fus à la fin convaincu que ſon époux jouiſſoit de la poſſeſſion de ſon corps; mais que ni lui, ni qui que ce fût, ne pouvoit ſe vanter d'avoir trouvé le chemin de ſon cœur.

Je fus guéri de ma paſſion pour cette belle, par les avances que la femme d'un riche Négociant s'aviſa de

me faire. Quoiqu'elle ne fût ni jeune ni jolie, mon tempérament ne me permit pas de faire le rétif. Elle fut bien satisfaite, voyant qu'elle n'avoit pas cultivé une terre ingrate ; car elle trouva en moi un Amant sincére & passionné. Si elle fut contente de moi, je le fus d'elle, puisqu'elle me rendit tendresse pour tendresse. Avec elle je n'eus point de caprice à souffrir, comme avec la coquette. Celle-ci avoit trop d'esprit pour sacrifier la noble passion, qu'on nomme amour, à une folle vanité. Nous ne fûmes pas long-tems sur le pied du Roman ; nous voulions que nos sens eussent part dans notre commerce, & nous trouvâmes sans peine les moyens de les satisfaire. Je me croyois fort heureux avec ma conquête. Les caresses de cette femme étoient assez vives, pour dégoûter un Amant ordinaire. Mais pour moi je pensois autrement, & elles eurent tant d'agrément à mes yeux, qu'elles me conduisirent à un dégré de passion, où jusqu'alors la beauté jointe à la jeunesse, s'étoit efforcée vainement de me faire parvenir. Ce bonheur ne fut pas d'une longue

longue durée. Son mari commençoit à s'effaroucher, & sa jalousie nous effraya. Le pauvre homme! que je le plains, s'écria Adams! Il méritoit sans doute d'être plaint, repliqua Wilson; il étoit fort honnête homme & aimoit tendrement sa femme. Pour moi je suis charmé de n'avoir point à me reprocher de l'avoir aliénée de lui; car je n'étois pas son premier Amant. Nos appréhensions ne furent que trop bien fondées; il nous épia si bien, que ses yeux furent témoins de notre tendresse. Il me poursuivit en Justice, & obtint un décret contre moi, par lequel on lui adjugeoit vingt mille écus de dédommagement. Cette amende m'incommoda beaucoup. Pour surcroit d'embarras de ma part, il fit divorce avec sa femme, qui vint se jetter entre mes bras. Je menai avec elle une vie bien triste. Ma passion pour elle étoit usée; & sa jalousie outrée me tenoit à la gêne. A la fin la mort me délivra d'un fardeau, dont je ne pouvois honnêtement me défaire, étant moi-même l'Auteur de son malheur.

Pour le coup, je dis adieu à la tendresse, pour me livrer à des plaisirs

moins dangereux & de moindre dépense. Je m'associai à une troupe de grossiers voluptueux, qui bûvoient la nuit & dormoient le jour, de ces gens qui consument le tems, sans en jouir. Leurs assemblées se faisoient entendre de loin; ce n'étoit que bruit, chansons, yvresse & débauche. L'un dormoit à table, l'autre y bavardoit; celui-ci fumoit, celui-là éclatoit de rire sans sçavoir pourquoi. En un mot c'étoit l'égoût de la crapule. Tous leurs entretiens étoient des contes insipides, ou des disputes impolies, qui se terminoient ou par une gageure, ou par un combat à coup de poing. Je m'ennuiai bien-tôt de ces yvrognes, que je quittai avec mépris, leur compagnie étant indigne d'un homme raisonnable.

Je devins ensuite membre d'une société d'esprits forts. Le Dieu Comus, qui les rassembloit, ne servoit qu'à animer leurs entretiens, dont l'objet ordinaire étoit les systêmes les plus abstraits de la Philosophie. Ces Messieurs s'étoient voués à la recherche de la vérité. Pour y parvenir, ils se dépouilloient de tous les préjugés de l'éducation, afin de suivre

vre l'infaillible sentier de la raison humaine. Ce guide leur avoit démontré l'absurdité ou l'inutilité de cet ancien & très-simple dogme, adopté par tous les peuples de l'Univers, qui nous enseigne l'existence d'un Dieu. A sa place, ils avoient établi une certaine regle de droit, dont l'observation exacte les conduisoit, disoient-ils, à la pratique de la plus saine, & de la plus pure Morale. Mes réflexions m'attacherent à cette société, autant qu'elles m'avoient dégoûté de l'autre. Je commençois à me croire d'une espece plus relevée qu'auparavant, & j'étois d'autant plus enchanté de cette regle de droit, que je n'y découvrois rien qui fût contraire au caractere de l'honnête homme. Je méprisois souverainement tous ceux qui avoient besoin des secours de la crainte ou de l'esperance, pour les engager à suivre les traces de la vertu, dont la propre excellence, selon moi, devoit être l'unique bien, digne de nous tenir à sa suite. J'avois une si haute idée de mes nouveaux amis, & de la pureté de leur sublime Morale, que je leur aurois confié tout

ce que je poſſedois, & tout ce que j'avois de plus cher.

Lorſque j'étois le plus attaché à cette doctrine, deux ou trois événemens qui ſe ſuccéderent en peu de jours, m'en firent connoître l'illuſion. Un de nos Philoſophes, & des plus reſpectés parmi nous, pour ſon exacte obſervation de la régle de droit, enleva la femme d'un de nos Confreres, qui étoit ſon ami intime. Un autre, à qui un généreux ami ſervoit de caution pour une ſomme conſidérable, diſparut ſans prendre congé; & un troiſiéme, qui m'avoit emprunté de l'argent ſans que j'en euſſe exigé de reconnoiſſance, eut aſſez de mauvaiſe foi pour nier ſa dette.

Des actions ſi contraires à notre regle de droit me firent douter de ſon infaillibilité. Je fis confidence de mes ſcrupules à un de nos Maîtres, qui me parla en ces termes : » Il n'y a aucune » choſe qui ſoit bonne ou mauvaiſe en » elle-même. Les actions tirent leur » dénomination, comme bonnes ou mauvaiſes, des circonſtances dans leſ» quelles celui qui les fait ſe trouve au » moment de l'action. Il ſe peut, que

» celui

» celui qui vient d'enlever la femme de » ſon voiſin ſoit innocent, & même » vertueux. Quoique dans le moment » qu'il a fait cette action, ſa paſſion » l'ait emporté ſur ſa probité, il n'eſt » pas moins un membre digne & utile » à la Société. Si la beauté d'une fem- » me excite nos paſſions, les loix de » la nature nous ordonnent de nous » procurer du ſoulagement. » Il ajou- ta bien d'autres maximes de même poids, qui me donnerent tant d'hor- reur pour la ſociété, que je ne voulus plus avoir aucune liaiſon avec ces faux & pernicieux Philoſophes.

Cette retraite, qui me réduiſoit à une ſolitude ennuyeuſe, me fit prendre le parti de fréquenter le Théâtre, que j'aimois beaucoup. Je m'y livrai de ſorte, que je ne manquois preſ- qu'aucune repréſentation; & bientôt je me liai avec pluſieurs Poëtes, & avec quelques-uns des Acteurs, avec qui je m'abaiſſois à boire de tems en tems, quoiqu'il n'y ait rien de ſi hon- teux pour un honnête homme, que de fréquenter de pareilles canailles. Dans ces parties, les Poëtes nous ré-

citoient leurs ouvrages ; & les Acteurs nous déclamoient leurs rôles, pour nous amuſer. Je remarquois que celui qui faiſoit les frais de la converſation, étoit le plus ſatisfait de la compagnie, qui quoiqu'elle le careſſât, & lui fît mille politeſſes, manquoit rarement de le tourner en ridicule, dès qu'il étoit ſorti. Ces incidens me fournirent de la matiére pour bien des remarques, trop longues pour vous être répétées. » N'en paſſez pas une ſeule, je vous » en prie, s'écria le Miniſtre, car j'ai» me bien les remarques. »

Premierement, continua Wilſon, je ſuis convaincu que l'axiome ordinaire, qui dit que les gens d'eſprit ont plus de vanité que les autres, eſt faux. Les hommes ſe glorifient également de leurs richeſſes, de leur puiſſance, des faveurs de la nature, de leurs titres ; mais toutes ces choſes-là ſont par leur nature expoſées à la vuë du Public, au lieu que le bel eſprit ne peut vous rendre ſenſible à ſes perfections, qu'en vous faiſant voir ſes productions nouvelles. C'eſt là-deſſus, je veux dire, ſur l'empreſſement avec lequel il vous étale ſes ouvrages, que

le Public a fondé cette ſuppoſition. Mais ſi nous faiſions réflexion ſur les mœurs de chacun, nous leur découvririons cette même foibleſſe, quoique ſous différens points de vuë. Dans celui qui dépenſe des ſommes immenſes pour meubler ſa maiſon, ou pour orner ſa perſonne, & qui paſſe des journées devant un miroir à s'ajuſter; dans cet autre, qui ſe croit bien payé de mille peines, & de mille baſſeſſes, par un titre ou par une marque d'honneur qu'il achete ſouvent aux dépens de ſa probité; la vanité n'eſt-elle pas le premier mobile de leurs actions, & ſont-ils moins infatués d'eux-mêmes, que ce pauvre Poëte qui vous importune de ſes vers? Ma ſeconde remarque me fait regarder la vanité comme la plus pernicieuſe des paſſions, & comme celle qui corrompt davantage les cœurs. A l'égard de l'amour & de l'ambition, comme les rivaux ne ſont pas ſi nombreux, ces deux paſſions ne vous engagent point dans une miſantropie indigne du Chriſtianiſme. L'avarice même, qui eſt ſans contredit le plus vil & le plus inſatiable de nos deſirs

firs, ne peut cependant nous rendre odieux tous ceux qui ont quelque mérite. Mais l'homme qui s'aime trop, qui s'eſtime à l'excès & s'admire, ne voit rien en autrui de brillant ou de loüable, qui ne lui faſſe ombrage & ne lui déplaiſe, & le mérite quelque part qu'il ſe trouve, eſt l'éternel objet de ſa jalouſie & de ſon averſion.

Ici M. Adams commença à fouiller dans ſes poches. » Hélas! s'écria-t-il, je » ne l'ai point ſur moi ». Le Gentilhomme lui demanda ce qu'il cherchoit: à quoi il répondit que c'étoit un Sermon contre la vanité & l'orgueil: » C'eſt mon Chef-d'œuvre, ajouta-t'il. » Ah! Que j'ai tort de ne point porter » cet excellent Ouvrage partout avec » moi! Je ferois bien cinq milles pour » le chercher, & pour avoir le plaiſir » de vous le lire ». Le Gentilhomme, lui répondit qu'il n'étoit aucunement néceſſaire, ſes réflexions l'ayant déjà guéri de cette paſſion. » C'eſt juſte- » ment pour cela, reprit le Miniſtre, » que je voudrois vous le lire; car je ſuis » ſûr que vous l'admireriez. Je n'ai ja- » mais déteſté aucune paſſion, tant

» que

» que la vanité. Oui, mon Sermon sur » ce point essentiel de la morale, est as- » surément très-beau, & vous jugerez » par là de mon talent. « Le Gentilhom- me qui ne put s'empêcher de sourire du contraste, continua de la sorte.

Ce fut alors que je me liai avec des Joueurs de profession, & avec eux rien de remarquable ne m'arriva, si ce n'est la perte totale du peu de bien qui me restoit : ces Messieurs prirent la peine de m'en débarasser. Voici donc une nouvelle scène, qui jusqu'alors m'étoit inconnuë. La pauvreté la plus affreuse avec son escorte d'Assignations, de Decrets de prise de corps, m'entourerent jour & nuit. Mes habits furent bientôt délabrés, mon crédit fut perdu, & mes amis m'abandonnerent. Dans cette triste situation, mon déseſpoir m'inspira le dessein du monde le plus bizarre, qui fut d'entreprendre de faire rire les autres, tandis que j'étois plongé dans la plus noire tristesse : c'est-à-dire que je me mis dans la tête d'écrire une Comédie. J'avois pour cela du loisir plus qu'il n'en falloit ; car la crainte des Huissiers dans laquelle je vivois, m'imposoit l'o-

bli-

bligation de la retraite. Enfin me ſentant du goût & des diſpoſitions, je me mis à écrire, & dans cinq mois j'achevai une Piéce comique de cinq Actes, qu'on reçut au Théâtre. Je me rappellai qu'autrefois j'avois vû des Auteurs donner des billets pour les premieres repréſentations de leurs Piéces, & en recevoir l'argent d'avance, long-tems avant qu'elles fuſſent jouëes. Bien réſolu de profiter d'une coûtume ſi favorable à mes beſoins, je fis ample proviſion de billets. Ah que les Poëtes ſeroient heureux, ſi ces eſpéces avoient cours dans le commerce ! Mais perſonne n'en veut, & ils ne ſervent que pour demander l'aumône un peu plus honnêtement. Ce fut alors que je fis le triſte apprentiſſage de la dépendance : ſuite funeſte de la pauvreté, ou plutôt le plus cruel des maux qu'elle entraîne après elle. Que d'heures j'ai paſſées ſans feu dans l'antichambre d'un homme de condition ! Combien de fois, tandis que je ſoufflois dans mes doigts pour les empêcher de geler, ai-je vû qu'on admettoit des faquins, parce qu'ils étoient chamarés d'or ou d'argent ? Quelque-

fois

fois, après m'être fait annoncer, on me venoit dire que Mylord etoit en affaire, & ne pouvoit me parler ce jour-là. Je comprenois par ce meſſage, que je ne le verrois point du tout; cependant quelquefois on me faiſoit entrer, apparemment quand on étoit las de mon viſage. Mais je n'y gagnois rien. Mylord ſe trouvoit *lié*. » Lié ! Qu'eſt-ce que cela » veut dire, demanda Adams ? «

Monſieur, répondit le Gentilhomme, autrefois des Seigneurs, qui ſe faiſoient honneur de proteger les Gens de Lettres, voyant que le profit que les Libraires leur donnoient pour leurs Ouvrages, étoit trop léger pour les faire vivre, ſe mirent ſur le pied de contribuer à leur ſubſiſtance par des Souſcriptions volontaires. C'eſt ainſi que Meſſieurs Pope, Row, & Prior, ſe ſont vûs à leur aiſe, par le moyen des récompenſes de leurs travaux, que le Public leur a autrefois accordées. Enfin cette façon d'acquerir de l'argent parut ſi facile, que tous les barbouilleurs de papier ſe mirent ſur le pied de publier leurs ſottiſes de la même maniere. D'autres porterent leur effronterie, juſqu'à recevoir

des Souſcriptions pour des Ouvrages non encore commencés, & qu'ils n'avoient pas même deſſein d'écrire. Par toutes ces voyes, les Souſcriptions devinrent ſi fort à charge au Public, qu'on chercha des moyens pour s'en diſpenſer. Ainſi ceux dont le diſcernement n'étoit pas aſſez juſte pour diſtinguer les mauvais Auteurs d'avec les bons, inventerent un moyen pour s'excuſer envers les uns & les autres; ce fut de prendre, par exemple, une guinée de quelqu'un de leurs amis, à condition de lui en rendre cent, plus ou moins, s'ils ſignoient pour un Auteur quel qu'il pût être. Les uns ont fait réellement ces marchés: D'autres prétendent les avoir faits pour ſe délivrer des importunités. La même choſe ſe pratique à l'égard des billets de Théatre, dont on n'étoit pas moins perſecuté. Voilà ce qu'on appelle *être lié.*

» L'expreſſion eſt juſte, répondit Adams, & même myſtérieuſe. Car un » homme riche, qui ſe *lie* de cette façon, pour s'empêcher de faire du bien » aux gens de mérite, devroit être réellement *lié.* « Pour revenir à notre ſujet, reprit le Gentilhomme, quelques

Sei-

Seigneurs, en très-petit nombre, à qui j'avois fait long-tems ma cour, me donnerent chacun une guinée, mais d'un air si mépriſant, & de si mauvaiſe grace, que le plus effronté Mendiant Anglois auroit rougi en recevant une aumône de la ſorte. Me voilà bien payé, diſois-je, d'un tems, qui employé à labourer la terre, m'auroit autant profité, avec infiniment plus de ſatisfaction.

Deux mois ſe paſſerent de la ſorte, en me répaiſſant de l'eſpérance d'une bonne recette à la repreſentation. Mais un jour que j'allois trouver le ſouffleur, pour lui demander le jour de la premiere répétition, il me rendit ma Piéce, en me diſant que Meſſieurs les Comédiens ne pouvoient la jouer cet hyver-là; mais que ſi je voulois la retoucher, on la repréſenteroit l'année ſuivante avec plaiſir. Je l'arrachai de ſes mains, outré de colere, & j'allai me coucher dans un accès de fureur & de déſeſpoir.

» Vous auriez mieux fait de vous mettre en prieres, dit notre Miniſtre; car » le déſeſpoir eſt un grand péché ». Ma rage étant paſſée, continua Wilſon, je m'appliquai ſérieuſement à chercher le

le parti que je devois prendre dans une ſituation auſſi triſte que la mienne, ſans argent, ſans crédit, ſans amis & ſans réputation. Après bien des projets, auſſi-tôt détruits que formés, je pris la réſolution de me loger près du Temple, & d'écrire au rôle pour les Procureurs & Avocats. Je me mis donc en devoir d'exécuter mon deſſein, & j'allai trouver un Procureur que j'avois employé autrefois, pour lui demander ſa pratique. Au lieu de me l'accorder, il ſe mit à rire. » Du Diable, ſi je m'y » fie, me dit-il ! Vous écririez mes Ac» tes en Vers ; & au lieu d'un Factum, » vous m'envoiriez à l'Audience, avec » mon ſac rempli de Scenes de Théa» tre. « Les autres me répondirent ſur le même ton, & je vis à mon grand regret, que Plutus lui-même avoit moins d'horreur d'un bel eſprit, que ces ſuppôts de la Chicane. Si j'entrois au Caffé, j'entendois dire tout bas : Le voilà ; c'eſt Wilſon. Cela ſe répetoit par tous ceux qui étoient préſens. Je ne ſçais pas ſi vous l'avez remarqué ; mais il y a une malignité dans les cœurs, qui à moins d'être déracinée par l'éducation, les porte à pren-

prendre plaisir à mortifier un homme qu'ils croyent peu satisfait de la figure qu'il fait dans le monde. Cela se fait voir particulierement dans les assemblées publiques de ceux qui tiennent le milieu entre la petite noblesse & la basse bourgeoisie, & qui sont sans contredit les gens du monde qui pensent le plus de travers.

Pendant que je languissois dans mon taudis, sans pouvoir trouver de quoi me nourrir (tant le nom d'Auteur m'étoit nuisible) je fis connoissance avec un Libraire souple & arrogant, bas & fier, entreprenant, actif dans son vaste commerce, ayant l'art de débiter les plus mauvais Livres, & n'estimant les manuscrits qu'au poids & au titre. Il me dit qu'un homme comme moi qui avoit du génie, devoit composer des Ouvrages d'esprit, & enrichir le Public de Livres qui m'enrichiroient moi-même; il ajouta que si je voulois m'engager avec lui, il me fourniroit de quoi vivre à mon aise. Un homme aussi mal dans ses affaires que je l'étois n'avoit point de choix à faire, & le mettois le sçavoir bien. J'acceptai son offre.

sur le pied qu'il le voulut ; par conséquent le marché fut peu avantageux pour moi. Je me mis à traduire ou à compiler de toutes mes forces ; je ne me plaignois plus du manque d'ouvrage. Il m'en donna tant, qu'au bout de six mois je faillis à perdre la vuë ; & de plus, faute d'exercice, je tombai malade, & fus très-long-tems sans pouvoir écrire. Le dernier de mes Ouvrages ne fut pas gouté, & ma maladie interrompit la publication d'un autre ; ce qui fut cause que mon Libraire, qui me fit de mauvaises chicanes sur mes honoraires, & m'en vola plus de la moitié (parce que je m'étois sottement contenté de sa parole) ne voulut plus m'employer. De plus, il me décria parmi ses confreres, comme un paresseux, comme un Auteur intereſſé, & d'un talent médiocre.

Cependant, à force de travailler, j'avois amassé quelques guinées, & j'avois été en état d'acheter un billet de Lotterie, dans l'espérance que la Fortune me dédommageroit des injustices qu'elle m'avoit fait essuyer au jeu. Ce n'étoit cependant encore qu'un jeu de hazard, revêtu d'un autre nom. Cette emplette

vuida ma bourse ; & pour mettre le comble à ma misere, un Huissier, à qui mon coquin de Libraire avoit eu la méchanceté d'indiquer mon adresse, s'introduisit un jour dans ma chambre, & m'arrêta, à la poursuite de mon Tailleur, pour trente-cinq guinées que je lui devois : somme immense pour moi &, dont personne ne voulut répondre pour me tirer de ses mains. Il me mena chez lui, où il m'enferma. Ainsi je me vis malade, aux arrêts, sans argent, sans amis & sans aucune ressource. La vie m'étoit à charge..... » Vous ne restâtes pas » dans cette triste situation, interrompit Adams ? Votre Tailleur sans doute se desista de sa poursuite, dès qu'il » eut senti que vous étiez insolvable. « Il le sçavoit, reprit Vilson, avant que de me faire arrêter, & il me connoissoit trop, pour me sourpçonner d'avoir de l'argent, sans me mettre en devoir de payer mes dettes. Il m'avoit servi plusieurs années, & avoit reçu de moi des sommes très-considérables ; mais j'avois beau lui rappeller tout cela, & même lui promettre, que s'il me permettoit de m'appliquer à mes affaires, je lui

donnerois peu à peu ſon argent, en ne me réſervant préciſément que ce qu'il me falloit pour ſubſiſter. Il me répondit que ſa patience étoit à bout ; que je le remettrois toujours ; enfin qu'il avoit beſoin d'argent que l'affaire étoit entre les mains d'un Procureur, & par conſéquent, que ſi je ne payois ou ne donnois pas une caution valable, il falloit que j'allaſſe en priſon ſans miſéricorde.

» Sans miſéricorde ! s'écria Adams, » en ſe levant avec précipitation. Com- » ment ce miſérable oſoit-il dire l'orai- » ſon dominicale, où le mot d'*offenſes* » eſt mis dans la Traduction à la place de » celui des *dettes*, qui eſt le mot original. » J'ignore la raiſon de ce changement ; » mais je ſçai poſitivement, que ſi nous » ne pardonnons pas à nos débiteurs in- » ſolvables, on ne nous pardonnera ja- » mais nos dettes au jour du Jugement, » &c «

Dès qu'il eut fini, le Gentilhomme reprit la parole : & continua ainſi : Pendant que j'étois dans ce cruel état, une de mes anciennes connoiſſances, qui ſçavoit le numero de mon billet, me vint dire, tout tranſporté de joye, que j'avois

vois gagné 3000 guinées. Vous voilà » donc tiré d'affaire, s'écria Adams. « Point du tout, reprit le Gentilhomme : ceci n'étoit qu'un tour de la Fortune pour m'accabler encore plus. J'avois cédé mon billet deux jours auparavant à un de mes parens, n'ayant pû l'engager à me donner seulement une guinée qu'à cette dure condition. Je fis confidence de mon malheur à celui qui m'en avoit appris la nouvelle. Mais loin de me plaindre, il se mit à me reprocher toutes les fautes que j'avois faites, avec une dureté sans égale. » Vous êtes, me » dit-il, un malheureux, que la Fortu- » ne se plaît en vain à favoriser. Vous » êtes ruiné sans ressource, & sans pouvoir espérer, ni pitié, ni assistance de » vos amis ; car ce seroit une foiblesse » de se mettre en peine d'un homme » qui court en aveugle à sa perte. « Il ajouta à cette barbare déclamation une vive peinture du bonheur dont j'aurois joui, si je n'avois point vendu mon billet. Je lui alléguai ma misere pour toute excuse ; à quoi il ne fit aucune réponse : mais il ne laissa pas de continuer ses reproches, au point que je fus obligé

de

Ma joye fut auſſi grande que mon déſeſpoir l'avoit été un mois auparavant. Et de combien croyez-vous qu'étoit la ſomme qu'elle traitoit de bagatelle ? Pas moins de deux guinées peut-être, dit Adams: Deux cens guinées, répondit le Gentilhomme. Deux cens guinées ! Ah, ciel, s'écria le Miniſtre, quelle ſomme ! Tout autant, répondit l'autre. Mais cet argent, quoique ce fût un tréſor pour moi, ne me fit pas la centiéme partie autant de plaiſir que l'adorable ſource d'où il venoit. Cette généreuſe fille étoit la plus belle perſonne d'Angleterre ; je l'adorois en ſecret depuis long-tems, ſans lui avoir déclaré ma paſſion ; je la reſpectois trop pour m'offrir à elle dans un état ſi pauvre & ſi humiliant. Je baiſai mille fois ſon billet, en verſant des larmes de tendreſſe, de reconnoiſſance & de joye. Je mandai auſſi-tôt mes créanciers ; je les payai, & je ſortis de ce ſéjour d'ennui, de triſteſſe & de douleur, avec cinquante guinées qui me reſtoient. Je me rendis auſſi-tôt chez ma chere libératrice, pour lui rendre graces de ſon bienfait. Elle étoit à la

campagne,

campagne, & j'en fus bien aise, par la réflexion que je fis, que son absence me donnoit le tems de me faire habiller, avant de paroître à ses yeux. Elle revint au bout de trois jours: je volai chez elle, & je lui fis des remercimens proportionnés à ses bontés. Elle m'interrompit, en me priant de perdre jusqu'au souvenir d'une chose qui ne pouvoit se retracer à mon esprit, sans rappeller des idées fâcheuses. » Ce que j'ai fait, me dit-elle, est » peu de chose à mes yeux; peut-être » même beaucoup moins que je ne » dois faire. Ainsi, pour peu que vous » soyez dans le goût de vous appliquer » à quelque négoce, où une somme » plus considérable vous seroit néces» saire, n'épargnez ni ma bourse, ni » mon crédit. »

Cette bonté polie, cette générosité, sa beauté, son amitié noble, sincere, & si désintéressée, me mirent dans une espece d'extase. Si elle eût été la caducité & la laideur même, je ne pouvois que l'adorer. Quels furent donc mes sentimens, à la vûe de tant de vertus & de charmes dans un objet

déjà maître de mon cœur ? L'amour parut à mon ame orné de tout ce que la douceur, la beauté, & la vertu ont de plus enchanteur. Ah ! Monsieur, je m'oubliai dans cet instant, & fermant mes yeux sur la distance que la Fortune mettoit entre nous, sans réfléchir sur la témérité, sur l'ingratitude, sur l'insolence de mon procédé, emporté par les sentimens dont j'étois rempli, ou plûtôt enyvré de joye & d'amour, j'osai lui proposer, à elle qui m'avoit tant donné.... Quoi ?... De se donner elle-même. Je pris sa main & la baisai avec ardeur, avec un transport mêlé de joye, de crainte, de tendresse & de honte. Je levai les yeux sur elle : je la vis rougir. Elle voulut retirer sa main, les forces lui manquerent : un tremblement nous saisit l'un & l'autre. O amour ! c'est à toi de peindre une scène si touchante. Ni le pinceau d'Apelle, ni le crayon de Racine ou de Voltaire ne sont point capables d'un si parfait ouvrage. Ma passion l'emporta sur le respect & l'admiration : je lâchai sa main, & comme un furieux je fis un effort pour la saisir dans mes

bras,

bras. Elle recula brusquement, en me disant d'un air sévére, qu'elle croyoit avoir mérité plus de respect. Je me jettai à ses pieds. » Si je vous ai offen-» sée, Mademoiselle, lui dis-je, ma » vie est à vous. Que j'expie la faute » que j'ai faite, en mourant à vos » pieds, ou de telle autre façon que » vous le souhaiterez ! Vous ne ferez » jamais si prête à punir, que moi à su-» bir ma peine. Je déteste l'insolente » pensée, qui m'a poussé à vous faire » cette insulte : Oui, je suis un ingrat » qui ai conçu le désir de sacrifier votre » bonheur au mien. Croyez, Made-» moiselle, que je m'en repens sincere-» ment ; mais croyez aussi que l'amour » le plus sincere est l'auteur de mon » crime. Depuis long tems, Mademoi-» selle, je vous adore dans le silence » & le désespoir. Vos bontés m'ont ou-» vert la bouche malgré moi ; j'ai vou-» lu exprimer ma reconnoissance, & » l'excès de ma passion m'a trahi. Je » vais vous dire un éternel adieu : vous » ne me reverrez plus. Cependant ac-» cordez-moi, je vous supplie, la » justice de croire que l'intérêt n'a au-

» cune part à ce que j'ai eu la hardieſ-
» ſe de vous dire, & ſoyez perſuadée
» qu'il n'y a point de rang ſi haut, ni
» ſi glorieux, où la fortune puiſſe m'é-
» lever, qui me rende jamais heureux,
» ſi je n'ai pas le bonheur de le partager
» avec vous. Maudite ſoit la Fortune !

» Ne la maudiſſez point, interrompit-
» elle, avec un certain ton de voix, dont
» la douceur me pénétra. Ne vous plai-
» gnez point d'elle, puiſqu'elle m'eſt
» propice. Si votre bonheur dépend
» de moi, je vous ai déja dit que je
» ſuis prête à vous donner tout ce que
» vous pouvez me demander, à con-
» dition que la raiſon & la bienſéance
» s'accorderont avec vos déſirs.

» Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi
» la Fortune fait jamais quelque choſe
» pour moi, ce ne ſera qu'en me met-
» tant en état de contribuer à votre
» félicité : C'eſt ma ſeule ambition.
» Qu'elle vous favoriſe, qu'elle vous
» rende toujours heureuſe; je lui par-
» donne tous mes malheurs, dont
» votre généroſité vient d'arrêter le
» cours.

» Vous avez raiſon de lui pardon-
» ner,

» ner, si elle me rend heureuse, me » dit cette adorable personne en rou- » gissant. Notre bonheur va devenir » commun ; il faut que j'avoue que vo- » tre passion n'est pas faite pour être » cachée. Si ce que ma raison me permet » de vous accorder n'est pas assez, » laissons dormir la raison pour un mo- » ment & n'écoutons que la vertu & » l'amour. »

Ces mots prononcés avec une grace inexprimable me transportèrent hors de moi-même. Mes sens se troublerent, je la saisis entre mes bras, je l'embrassai sans pouvoir prononcer une seule parole. Elle ne résista point : je la tins un instant dans cette extase. A la fin je lui dis, que le don de sa main étoit l'unique bien qui put me satisfaire. Son silence & sa rougeur parlerent pour elle ; car sa bouche ne s'ouvrit que pour m'ordonner de la laisser seule. J'obéis, & je revins bientôt après. Mais le souvenir de ces momens, qui me furent si chers m'emporte ; pardonnez-moi, Monsieur, mon indiscrétion. » Point, point, répondit Adams » en se frottant la bouche, votre récit

» m'a fait tant de plaiſir, que je l'écou-» terois encore une fois très-volon-» tiers. » Hé bien donc, Monſieur, continua Wilſon, au bout de huit jours elle me rendit le plus heureux de tous les hommes.

Quand j'eus le loiſir d'examiner les biens de ma femme (ce qui ne ſe fit pas les premiers jours) je trouvai qu'elle poſſédoit ſix mille guinées tant en argent qu'en effets. Son pere avoit été Marchand de vin en gros, & elle ſouhaita que je continuaſſe le même négoce. Je l'entrepris un peu trop légérement; car n'étant point initié dans ces myſteres de Bacchus, & me piquant d'une exacte probité, au lieu d'augmenter nos fonds, je les vis diminuer & de plus je perdis mes chalans. Les Marchands mes confreres décrierent mes Vins de Bourgogne, de Champagne & de Bordeaux, parce qu'ils n'étoient point aſſaiſonnés comme ceux qu'ils avoient l'art de fabriquer. Je les vendois par conſéquent un peu plus cher que les leurs: cependant je gagnois beaucoup moins. Je perdis donc l'eſpérance de faire fortune par ce négo-

ce,

ce. D'ailleurs les visites familieres de plusieurs connoissances, qui m'avoient abandonné dans mes infortunes, & qui me rechercherent dès qu'ils me virent à mon aise, me déplurent infiniment. L'expérience m'avoit appris que les plaisirs du monde ne sont que des puérilités, & les affaires, pour la plûpart, des friponneries; & que l'un & l'autre n'étoit que vanité. Les hommes de plaisir se damnent pour dépenser, & les hommes d'affaires pour acquérir.

Mon bonheur dépendoit entiérement de ma chere épouse, que j'aimois avec une ardeur inexprimable, & j'étois aimé de même. Je n'étois occupé que du soin de lui plaire, & de pourvoir aux besoins d'une famille croissante; car elle étoit enceinte de son second enfant. Je pris cette occasion pour lui proposer la retraite, qu'elle accepta volontiers, voyant que j'en avois extrêmement envie. Nous mîmes le reste de notre bien, qui étoit réduit à la moitié de ce que nous avions au commencement de notre mariage, en argent comptant, dont une partie fut employée pour acheter cette petite Terre, où nous nous retirâ-

mes après ſes couches, quittant un monde rempli de folie, de haine, d'envie, d'orgueil & d'ingratitude, pour jouir du doux repos de la ſageſſe, de l'amitié & de l'amour. Nous ſommes ici depuis près de vingt ans avec très-peu de ſocieté, le voiſinage nous regardant comme des ſauvages. Le Seigneur de la Paroiſſe me fait paſſer pour un Miſantrope, & le Vicaire pour un Calviniſte; l'un parce que je ne chaſſe point à ſa ſuite, & l'autre parce que je n'ai pas la complaiſance de m'enyvrer avec lui.

» La Fortune, dit Adams, vous a » payé tout ce qu'elle vous devoit. « Monſieur, répondit Wilſon, je rends graces au ſouverain Moteur de l'Univers des enfans aimables que ſa bonté m'a donnés. Cependant je ſens que l'homme n'eſt pas fait pour jouir d'un bonheur ſans mêlange dans cette vie. Trois ans après ma retraite je perdis mon fils aîné. Ici il laiſſa échaper quelques larmes. & Adams lui dit qu'il falloit ſe ſoumettre aux decrets de la Providence, avec d'autant plus de réſignation que la mort eſt inévitable. Il faut ſans doute

s'y,

s'y soumettre répliqua le Gentilhomme ; & s'il étoit mort, je m'en consolerois bien facilement. Mais hélas ! il fut enlevé de chez moi par des Bohémiens, sans que j'en aye eu depuis la moindre nouvelle. Le pauvre enfant ! Il avoit la douceur & tous les agrémens de sa mere. Il versa quelques larmes en achevant ces mots, & le bon Ministre, qui toujours sympatisoit avec ses amis en pareille occasion en fit autant; jusqu'à ce que le Gentilhomme, après s'être remis, lui dit : Mon histoire est finie ; si elle vous a ennuyé, je vous prie de m'excuser. A présent nous boirons une autre bouteille, si vous le jugez à propos. Le Ministre accepta l'offre ; & M. Wilson descendit à sa cave.

CHAPITRE IV.

Maniere de vivre de M. Wilson, avec la tragique Avanture du Chien, & plusieurs autres matieres importantes.

MOnsieur Wilson étant de retour avec la bouteille, lui & M. Adams garderent

garderent un profond ſilence pendant quelques minutes. Puis tout à coup le Miniſtre ſe leva. Non, dit-il, cela ne ſe peut. Wilſon lui demanda ce qu'il vouloit dire. » Je penſois, lui répondit » Adams, que le Roi Theodore pour» roit bien être votre fils : mais je fais » réfléxion que ſon âge ne s'accorde » point avec celui de votre enfant. Ce» pendant, comme le Seigneur fait tout » pour le mieux, il vous le rendra peut» être un jour, dans la perſonne de » quelque Duc, ou d'un Mylord tout » au moins. Je le reconnoîtrois par » tout, repartit le Gentilhomme; car » il eſt marqué au côté gauche d'une » fraiſe, dont ſa mere eut envie étant » enceinte de lui. «

Le Soleil commençoit à ſe lever, quand le Gentilhomme propoſa au Miniſtre d'aller faire un tour dans le Jardin, où Joſeph, qui venoit de ſe frotter les yeux après un profond ſommeil de deux heures, les alla joindre. Ce petit Jardin ſans ſtatues, ſans jets d'eau, ſans boullingrain, ſans parterre, n'étoit orné que d'une allée de noyers, qui conduiſoit à un cabinet de verdure, deſtiné

tiné pour ſervir de retraite à M. Wilſon & à ſa femme, qui s'y retiroient en été pour jouir de l'innocent plaiſir de contempler de là les petits jeux de leurs enfans. La vanité n'avoit point d'autel dans cet enclos. Des fruits ſimples & choiſis ornoient les eſpaliers, tandis qu'à leurs pieds on voyoit croître tout ce qu'on peut deſirer dans un Jardin potager. Adams en admira l'arrangement & la fertilité. » Vous avez appa-
» remment un habile Jardinier, dit-il
» au Gentilhomme ? Mon Jardinier,
» répondit Wilſon, eſt devant vos yeux.
» C'eſt moi qui ai cultivé de mes pro-
» pres mains tout ce que vous voyez.
» Tandis que je m'occupe à me procu-
» rer ce qui eſt néceſſaire pour ma ta-
» ble, afin d'en jouir je fais proviſion
» de ſanté & d'appétit. Dans les ſaiſons
» qui l'exigent je paſſe ordinairement
» dans mon Jardin ſix heures par jour
» à travailler. Par ce moyen j'ai con-
» ſervé ma ſanté depuis vingt ans, ſans
» le ſecours d'aucun remede. Je viens
» ici dès le point du jour, pendant que
» ma femme habille ſes enfans, & nous
» prépare le déjeuné ; après quoi nous
» ne

» ne nous quittons plus de la journée ;
» car s'il fait mauvais tems, je rentre
» au logis ; ou s'il fait beau, elle vient
» me joindre dans le Jardin. Je n'ai
» point honte de m'entretenir avec mon
» épouſe, ni de me mêler dans les jeux
» de mes enfans. L'inconſtance inquiè-
» te des libertins, la ſtupidité des gens
» d'affaires, & l'auſtere gravité des ſça-
» vans leur font imaginer qu'ils ont une
» ſupériorité au-deſſus des femmes, qui
» leur défend de s'abaiſſer juſqu'à elles.
» Pour moi, à dire vrai, je regarde ce
» mépris comme un effet plûtôt de leur
» orgueil que de leur raiſon. Je vous
» avoue que j'ai trouvé fort peu d'hom-
» mes capables de faire des remarques
» plus juſtes, ni de s'exprimer avec
» plus d'agrément, que ma femme. Je
» crois même que perſonne ne peut ſe
» vanter d'avoir un ami plus fidèle ni
» plus conſtant ; d'autant plus que l'a-
» mitié du beau ſexe eſt accompagnée
» d'une tendreſſe délicate, & ſcellée
» par des gages plus chers, que l'amitié
» la plus ſolide entre les hommes ne
» peut l'être. Car quelle union peut
» égaler celle qui eſt cimentée par les
» fruits

» fruits d'une tendreſſe réciproque. » Peut-être, Monſieur, que vous n'avez » jamais été pere, & en ce cas il eſt im- » poſſible que vous puiſſiez concevoir » le plaiſir que je goûte à la vuë de mes » enfans. Vous me mépriſeriez peut- » être, & vous ririez, ſi vous me » voyiez aſſis à terre, jouant avec mes » cheres petites filles. Je vous regarde- » rois avec reſpect dans cette ſituation » repondit Adams. Je ſuis actuellement » pere de ſix enfans; j'en ai eu onze, » & je puis dire que je n'en ai jamais » frappé un ſeul, qu'en qualité de pré- » cepteur. Alors même je reſſentois la » douleur que je leur faiſois, plus qu'eux- » mêmes. Et à l'égard de ce que vous » venez de dire des femmes, je regret- » te bien ſouvent que la mienne n'en- » tende point le Latin & le Grec.

Le Gentilhomme répliqua en ſouriant, qu'il n'avoit pas prétendu inſinuer que la ſienne fût ſçavante, autrement que dans les choſes qui regardent le ménage. » Ma chere Henriette, dit- » il, s'entend à merveille à faire des » confitures & des liqueurs. Il n'y a que » la bierre, dont le ſoin me regarde. Et

» vous

» vous vous en acquittez à merveille ;
» dit le Miniſtre ; je n'en ai jamais bu
» de meilleure. Tout le reſte, continua
» Wilſon, roule ſur elle. Nous avions
» autrefois une ſervante ; mais depuis
» que mes filles ſont en âge d'aider leur
» mere, elle les fait travailler. Je n'ai
» que peu de bien à leur donner, &
» nous ne voulons pas qu'elles mépri-
» ſent des hommes ſimples & laborieux,
» avec qui nous eſpérons les unir. Je
» ſouhaiterois qu'elles euſſent en parta-
» ge chacune un homme de mon hu-
» meur ; parce que je ſçais par expé-
» rience qu'un bonheur tranquille ne
» peut ſubſiſter parmi les embarras du
» monde. «

Il continuoit de parler, quand ſes filles vinrent avec empreſſement lui demander la bénédiction. Elles parurent intimidées à l'aſpect de deux Etrangers ; mais l'aînée ſe raſſura, & dit que ſa chere mere & la jeune Demoiſelle étoient levées, & qu'elles les attendoient pour déjeuner. Ils entrerent dans la ſalle, où ils trouverent la Dame avec Fanny. M. Wilſon fut frappé de la beauté de cette jeune fille, qui lui parut toute autre

autre que la veille, parce qu'elle s'étoit mise très-proprement. Car le coquin, qui l'avoit volée n'avoit pris que sa bourse : son paquet lui étoit resté. Mais s'il fut étonné à la vue de tant de charmes, nos hôtes furent enchantés de voir la tendresse mutuelle qui se faisoit remarquer dans les procédés du mari & de la femme, & l'affection pleine de dignité qu'ils témoignoient à leurs filles, que celles-ci paroissoient reconnoître par chaque mot & par chaque mouvement. Une tendresse respectueuse étoit peinte dans leurs yeux. Le cœur droit & vertueux du Ministre nageoit dans la joie, en contemplant cette aimable famille, qui à leur tour le comblerent de politesses, lui présentant tout ce qu'il y avoit dans la maison, de la meilleure grace du monde. Mais ce qui acheva de l'attendrir, fut de voir la Dame quitter la table, pour donner d'un cordial qu'elle composoit elle-même pour les pauvres, à un de ses voisins, qui en venoit demander pour une malade. Le mari à son tour s'en alla au jardin cueillir quelque plante, dont un autre malade avoit besoin. Car ce couple

ple charitable ne ſçavoit rien refuſer aux néceſſités de leurs freres.

Au milieu de ce déjeuné, où régnoit la gaieté ſans diſſipation, & l'abondance ſans prodigalité, ils entendirent le bruit d'un coup de fuſil, & un moment après un petit épagneuil, favori de l'aînée des Demoiſelles, entra tout ſanglant, & ſe coucha aux pieds de ſa Maîtreſſe. La petite Demoiſelle, qui n'avoit qu'onze ans, ſe mit à pleurer; & en même tems un voiſin entra pour leur dire, que le fils de Mylord venoit de tirer le chien, & qu'il avoit dit qu'il pourſuivroit Wilſon en juſtice, puiſqu'il étoit aſſez hardi pour garder chez lui un chien, après la déclaration qu'il avoit faite de ne point ſouffrir de chiens dans la Paroiſſe. La pauvre bête expira en careſſant ſa Maîtreſſe; ce qui fit pleurer les trois ſœurs & Fanny. Monſieur Wilſon & ſon épouſe eſſayoient de les conſoler; quand Adams ſe ſaiſiſſant de ſa maſſue, voulut à toute force pourſuivre l'aſſaſſin du petit chien. Joſeph l'ayant arrêté, il ſe vangea à coups de langue l'appellant faquin avec emphaſe, & lui ſouhaitant cent coups d'étrivieres

trivieres de ſa propre main. Madame Henriette prit ſa fille, qui tenoit encore ſon chien favori, & l'emporta dans ſes bras hors de la ſalle.

Alors Wilſon leur dit, que c'étoit la ſeconde fois qu'on avoit tiré ſur ce pauvre chien; qu'on l'avoit bleſſé la premiere fois par pure méchanceté, l'animal n'étant pas plus gros que le poing; & que de plus depuis ſix ans que la petite le gardoit, il ne s'étoit jamais éloigné de dix toiſes de la porte. Il ajoûta qu'il n'avoit déſobligé Mylord en aucune façon; mais qu'il falloit toujours ſouffrir quelque choſe des plus riches que ſoi. » Il eſt auſſi abſolu dans cette » petite paroiſſe, dit-il, que le Grand » Turc dans ſes vaſtes Etats. Il a tué » tous les chiens, & fait enlever tous » les fuſils du voiſinage & pour com- » ble d'injuſtice il détruit le pays, en » foulant les grains & les légumes, ſans » aucun égard pour le pauvre labou- » reur. Je voudrois bien le trouver dans » mon jardin, dit Adams, je lui par- » donnerois néanmoins plus aiſément, » s'il avoit paſſé à travers champs » à cheval, que d'avoir fait une ac-

» tion comme celle-ci.

La gayeté de l'aimable compagnie fut donc ainſi interrompue par cet accident, auquel les Etrangers ne pouvoient remédier. La mere étoit occupée à conſoler ſa chere fille, qui ne pouvoit ſitôt oublier le petit animal mort en la careſſant. Joſeph & Fanny ne demandoient qu'à ſe mettre en chemin, pour être plutôt en état de commencer les préliminaires de leurs noces. Adams, quoiqu'à regret, cédant à leurs prieres, prit congé de M. Wilſon, & de ſa famille, en les remerciant de leur généreuſe hoſpitalité. Il partit en déclarant que ſon Hôte étoit un reſte de ces ſages & heureux Mortels, qui vivoient dans l'age d'or.

CHAPITRE V.

Diſpute entre Adams & Joſeph, au ſujet des Ecoles ; découverte agréable qu'ils font.

NOs Voyageurs, bien repoſés & bien rafraichis chez le Gentilhom-

me

me Wilson, se mirent gayement en chemin & voyagerent plusieurs milles, sans aucune avanture digne de remarque. Mais l'intervalle fut rempli par une dispute très-curieuse sur la nature des écoles entre Monsieur Adams, & Joseph.

» Joseph, dit Adams, avez-vous fait » attention au récit que notre bon hôte » a fait de ses avantures ? J'ai écouté » tout le commencement, repondit Jo» seph. Et ne trouvez-vous pas, reprit » l'autre, qu'il a été bien malheureux » dans sa jeunesse ? Oui vraiment, repli» qua Joseph. Hélas mon enfant, con» tinua le Ministre, en composant son » visage, oui je l'ai découverte la funeste » source de tous ses malheurs. Une éco» le publique, Joseph, une école publi» que ! Voilà ce qui l'a plongé dans l'a» bîme du vice, dans la crapule, & » dans l'infortune. Ces écoles publi» ques, ces Colléges, sont les Séminai» res de Satan. Tous les Scélérats que » j'ai connus à l'Université, avoient puî» sé leur libertinage dans cette source » impure. Ah je m'en souviens encore, » les maudits garniments ! On les nom» moit les Ecoliers du Roi. Je n'en sçais

» pas la raiſon à préſent ; mais c'étoient » de grands miſérables. Pour toi, Joſeph, tu es bien heureux de n'avoir » point été à ces Ecoles ; car tu n'aurois » jamais conſervé ta vertu, comme tu » as fait, ſi l'on t'y avoit élevé. Mon » premier ſoin eſt de m'aſſurer du cœur » d'un enfant, en lui inſinuant les prin» cipes de la morale chrétienne. Car je » lui paſſerois plutôt d'être un âne toute » ſa vie qu'un Athée ou un Calviniſte. » A quoi ſert une ſcience periſſable, » ſi on l'achete par la perte d'une ame » immortelle ? L'ame eſt l'eſſentiel. » Mais c'eſt à quoi les Maîtres des Eco» les publiques ne penſent point. J'en » ai vu ſortir de leurs mains à dix-huit » ans, ſans ſçavoir ſeulement leur Cathé» chiſme. Je les foüette plûtôt pour ce» la, que pour aucune autre leçon. » Croyez-moi, mon enfant, M. Wil» ſon doit tous ſes malheurs à ſon édu» cation, qu'il a reçue dans une Ecole » publique. »

» Il ne me convient pas de diſputer » contre vous, répondit Joſeph, par» ticulierement ſur une matiere de cet» te nature ; car vous avez la réputa-

» tion

» tion de bien enseigner vos Ecoliers ;
» & mieux qu'un Maître d'Ecole de la
» la province. Je le crois vraiment re-
» prit Adams, & si l'on disoit, de cel-
» le-ci & des deux voisines, on ne se
» tromperoit guéres. Mais *Gloria non est*
» *meum*. Puisque vous me permettez de
» parler, continua Joseph, vous sça-
» vez que mon defunt Maître le Che-
» valier Booby, avoit été élevé dans une
» de ces grandes Ecoles. Cependant
» c'étoit l'homme le plus accompli de
» notre province, & je lui ai entendu
» dire, que s'il avoit cent garçons, il
» les feroit tous étudier dans la même
» Ecole. Il ajoutoit, pour appuyer ce
» sentiment, qu'un enfant, tiré d'une
» Ecole publique, faisoit plus de pro-
» grès dans le monde en un an, qu'un
» autre ne faisoit dans cinq années Un
» enfant, disoit-il, à qui on donne une
» éducation publique, est initié dans le
» monde (c'étoit son expression, je m'en
» souviens encore) avant même que d'y
» paroître ; car les grandes Ecoles sont
» des espéces de sociétés, où un garçon
» qui a assez d'esprit pour faire des ob-
» servations, voit en racourci ce qu'il
» doit

» doit s'attendre à rencontrer un jour
» dans le commerce du monde. *Hinc*
» *illæ lacrymæ*, répliqua Adams; c'eſt
» juſtement pour cette raiſon que je
» donne la préférence aux petites Eco-
» les. Je ſuis du ſentiment de M. Adiſ-
» ſon, qui fait dire à Juba dans ſa
» belle Tragédie de Caton, l'unique
» piéce Angloiſe que j'aie jamais lue.

» Si le vice hardi naît de l'experience,
» Puiſſe Juba mourir plongé dans l'ignorance.

» Quel homme ſenſé y a-t-il dans l'Uni-
» vers, pourſuivit-il, qui ne préférât
» la conſervation de l'innocence de ſon
» fils à l'érudition la plus étenduë? Au
» reſte il peut s'inſtruire de toutes les
» ſciences dans des Ecoles particulie-
» res. Soit dit ſans vanité; car je déteſte
» l'orgueil: ſçachez que je ne m'eſtime
» inférieur à qui que ce ſoit, *nulli*
» *ſecundum*, dans le grand Art d'enſei-
» gner la jeuneſſe. Ainſi un enfant peut
» acquérir autant de ſcience dans la re-
» traite, que dans l'Ecole la plus fré-
» quentée. Et avec tout le reſpect que
» je vous dois, répartit Joſeph, autant

de

» de vice auſſi ; témoins nos Mylords » & Gentilshommes campagnards, » qu'on a élevés de la façon du monde » la plus retirée, & qui ſont cependant » auſſi vicieux, que s'ils euſſent été pro- » duits dans le grand monde dès leur » enfance. Je me ſouviens du tems que » j'étois poſtillon. Je remarquai alors » que les jeunes chevaux ſe trouvoient » vicieux par nature. J'avois beau les » corriger. Je crois que c'eſt à peu près » de même parmi les hommes, & que » ſi un enfant eſt pervers & ſcélérat par » tempérament, il n'y a point d'Ecole » qui puiſſe le changer. Au contraire, » ſi par nature il eſt vertueux, Londres » même ne pourra le corrompre. D'ail- » leurs le Chevalier mon Maître diſoit, » que la diſcipline eſt meilleure dans » les grandes, que dans les petites. «

» Vous parlez avec trop de ſuffiſan- » ce, interrompit Adams, auſſi bien » que votre ancien Maître. La diſci- » pline, dites-vous ! Quoi parce qu'un » homme a trente ou quarante enfans » par jour à corriger plus que ſon con- » frere, il garde une meilleure diſcipli-

» ne !

» ne ! voilà une belle conſéquence. Je » prétens moi qui vous parle, que ſi » tous les Précepteurs, depuis Chiron » qui a élevé Achille, juſqu'aux Pédago- » gues de notre ſiècle, euſſent laiſſé leur » regle & leur méthode par écrit, moi » à la tête de ſix Ecoliers je garderois » une diſcipline auſſi exacte, que le plus » fameux d'eux tous. Je ne dis rien, » jeune homme, je ne dis rien ; mais » ſi le Chevalier Booby lui-même eût » été élevé plus près de chez lui, ſous la » conduite de quelqu'un, que je ne veux » point nommer, il n'en auroit que » mieux valu. Mais ſon pere voulut l'i- » nitier dans le monde. *Nemo ſapit om-* » *nibus horis.* «

Joſeph le voyant un peu échauffé, lui demanda bien des excuſes, en l'aſſurant qu'il n'avoit eu aucune intention de lui déplaire. » Je le crois, mon enfant, lui » dit le Miniſtre ; je ne ſuis point fâché » contre toi ; mais la diſcipline..... Alors il ſe mit à nommer tous les Péda- gogues, dont les anciens Livres ont con- ſervé la mémoire, ſe mettant au-deſſus d'eux, comme le premier homme du monde pour inſtruire la jeuneſſe. A dire vrai,

le vrai, c'étoit là son foible; il croyoit un Maître d'Ecole le plus grand homme du monde, & il se regardoit lui-même comme le plus habile dans cette profession.

Monsieur Adams continuoit de parler sur ce sujet, lorsqu'ils se trouverent dans un endroit qui charmoit les yeux & tous les sens. C'étoit une espéce d'Amphithéâtre, formé par une gradation d'arbres, aux pieds desquels étoit un beau gazon, terminé par le confluent de trois petites rivieres. La nature y avoit répandu un agrément, que l'Art n'auroit que foiblement imité; elle avoit formé en cet endroit un païsage, capable d'inspirer, sans le secours de l'amour, des idées Romanesques à des personnes plus avancées en âge que n'étoient Joseph & Fanny.

Le Soleil avoit fourni la moitié de sa carriére, quand nos Voyageurs arriverent dans ce vallon enchanté. Joseph proposa à M. Adams de s'y reposer, pour gouter des mets que la liberalité de Madame Wilson leur avoit fournis pour leur halte. Le Ministre y ayant consenti, ils s'assirent sur l'her-

be, & tirerent de leur sac une poule froide & une bouteille de vin, avec quoi ils firent un repas excellent. Je ne dois pas encore omettre une piéce d'or qu'ils trouverent dans leur sac. Le bon Ministre voulut retourner sur ses pas pour la rendre à M. Wilson, s'imaginant qu'on l'avoit mise là par mégarde. Mais Joseph eut le bonheur de lui persuader, que M. Wilson l'avoit mise exprès pour les défrayer dans le reste de la route, ayant appris de lui-même l'embarras où il s'étoit trouvé, dans le tems qu'il rencontra le généreux Irlandois. Adams dit là-dessus qu'il en étoit charmé, pour l'amour de celui qui avoit fait une si bonne action, dont il recueilleroit la récompense dans le Ciel. D'ailleurs, il se consoloit par l'espérance de le rendre bientôt; parceque le Gentilhomme étant dans l'intention de faire un voyage dans la Province de Somerset, il avoit promis au Ministre de lui rendre une visite à son Presbytere. Cette circonstance, qui nous a paru trop frivole pour en faire mention plûtôt, se place naturellement ici, pour flatter ceux

ceux qui aiment le caractére de Wilſon autant que nous, de la douce eſpérance de le revoir encore une fois. Joſeph alors fit un beau diſcours ſur la charité, que le lecteur trouvera dans le Chapitre ſuivant, s'il eſt diſpoſé à le lire.

CHAPITRE VI.

Réflexions Morales de Joſeph ſur la Charité. Avanture de la Chaſſe.

» JE me ſuis ſouvent étonné, dit Joſeph, de voir ſi rarement la charité miſe en pratique parmi les hommes; car ſi la compaſſion, qu'un homme doit naturellement prendre de la miſere de ſon ſemblable, ne les excite point, il me ſemble que leur vanité devroit les y porter. Rien ne peut engager un homme à bâtir une belle maiſon, à faire emplette de Statues & de Peintures, que le déſir de s'attirer le reſpect & l'admiration de ceux parmi leſquels il eſt obligé de vivre. Pourquoi donc ne

» cherche-t'il pas auſſi à ſe diſtinguer
» par ſa charité ? Car après tout, ſi
» quelqu'un relevoit une honnête fa-
» mille tombée en décadence, ou don-
» noit dequoi à un Négociant pour le
» rétablir dans ſes affaires, ou tiroit
» un débiteur inſolvable des priſons,
» ou enfin s'il faiſoit quelque autre acte
» de charité ſemblable, ne ſeroit-il pas
» plus eſtimé & plus révéré, que ce-
» lui qui ne dépenſe que pour ſatiſ-
» faire ſon orgueil ou ſa ſenſualité ?
» Non ſeulement celui qui profiteroit
» du bienfait, mais tous ceux encore
» qui en entendroient parler, reſpecte-
» roient bien plus celui qui auroit fait
» une telle action de généroſité, que
» celui qui poſſéde tant de choſes ma-
» gnifiques. Car ſi nous admirons ces
» choſes, ce ſont elles ſeules qui atti-
» rent nos regards, & nullement la
» perſonne qui a tant employé d'argent
» pour ſe les procurer. Au contraire
» c'eſt l'Architecte & le Peintre, que
» nous louons ſeulement en admirant
» leurs ouvrages. Pour moi, quand
» j'étois derriere la chaiſe de Lady
» Booby, lorſqu'elle étoit à table, j'ad-
» mirois

» mirois les Peintures magnifiques dont
» la salle étoit ornée, sans penser ni
» à son mari ni à elle, qui les avoient
» achetées à un si haut prix. Ainsi pen-
» soient tous les autres; car j'ai remar-
» qué souvent, que quand quelqu'un
» demandoit : *de qui sont ces tableaux ?*
» on ne répondoit jamais par le nom
» de mon Maître, mais par *ceux de*
» *Paul Veronese, de Raphael, du Titien,*
» *du Poussin*, qui étoient, à ce que je
» crois, les noms des Peintres. Mais si
» l'on demandoit, qui est ce qui a tiré
» un tel de prison ? qui est-ce qui a
» rétabli un tel dans son négoce, & ha-
» billé ses enfans ? la réponse seroit
» toute simple. D'ailleurs ces person-
» nages opulens se trompent, s'ils
» croient s'attirer de l'honneur par ce
» moyen. Car je ne me souviens pas
» d'avoir jamais été avec Lady dans au-
» cun endroit, où elle eût loué la mai-
» son & les meubles, qu'elle ne s'en
» mocquât ensuite dès qu'elle se voyoit
» libre chez elle, & qu'elle ne criti-
» quât tout ce qu'elle avoit paru admi-
» rer. J'ai entendu dire à mes confre-
» res, que leurs Maîtres & Maîtresses

» en faiſoient de même. Mais à l'é-
» gard d'une action qui eſt bonne par
» elle-même, je défie qui que ce ſoit
» de la tourner en ridicule. Celui qui
» l'entreprendroit ſe feroit moquer de
» lui. Cependant il y a peu de per-
» ſonnes qui faſſent du bien aux au-
» tres, quoique tous s'accordent à fai-
» re l'éloge de ceux qui en font. Il eſt
» en vérité bien ſingulier, que tout
» le monde ſe mêle de louer la géné-
» roſité & la charité, ſans que per-
» ſonne s'empreſſe d'être généreux &
» charitable. La vertu a mille panégi-
» riſtes & n'a preſque point de ſecta-
» teurs. Tout le monde invective con-
» tre le vice, & tout le monde eſt
» vicieux. J'ignore la raiſon de tout ce
» que je viens de dire, mais la choſe
» eſt ainſi, & tous ceux qui ont fré-
» quenté les Grands, comme j'ai fait
» depuis trois ans, vous diront la même
» choſe. »

» Eſt-ce que les Grands ſont tous
» méchans, demanda Fanny ? Il y a
» quelques-uns d'eux, qui ne le ſont
» point, répondit Joſeph ; car j'ai en-
» tendu quelques-uns des nôtres parler

» de

» de la charité de leurs Maîtres. Mon-
» sieur Pope, le grand Poëte, disoit un
» jour à table chez nous, qu'il y avoit
» un homme qui demeuroit à Ross,
» & un autre à Bath, qui s'appelloit
» M.. M.. j'ai oublié son nom, mais
» il est tout au long dans son gros Li-
» vre de Vers. Ce Gentilhomme a fait
» bâtir un beau Château, que Monsieur
» Pope admire. *On voit*, dit-il, *sa*
» *charité, de plus loin que son Château*,
» quoiqu'il soit bâti sur le haut d'une
» montagne; & elle lui fait bien plus
» d'honneur. Ce fut sa charité, qui le
» fit mettre dans le Livre de M. Pope,
» qui assura qu'il y placeroit tous ceux
» qui le mériteroient. Ainsi comme il
» vit toujours avec les Grands, s'il y
» en a quelques-uns de bons, il les
» connoît, & il les y enrégistrera quel-
» que jour, s'ils le méritent. Mais depuis
» long-tems, il n'y a rien ajoûté. »

Le Lecteur est peut-être surpris du silence de M. Adams, durant ce discours, qui lui fournissoit tant de matiére pour exercer son éloquence. Mais la vérité est qu'il dormoit depuis que Joseph avoit commencé à parler: ce

qui ne doit point nous ſurprendre ; puiſqu'un homme qui auroit veillé autant que lui, ſeroit excuſable de dormir à une oraiſon funebre.

Joſeph, qui étoit demeuré dans la même attitude, ſa tête panchée d'un côté, & ſes yeux fixés à terre, les leva enfin ſur M. Adams, & le voyant profondément endormi, ſe tourna du côté de Fanny. Il la prit par la main, & commença un badinage des plus innocens, qu'elle n'auroit cependant pas ſouffert en préſence d'aucun témoin. Pendant qu'ils s'amuſoient d'une façon ſi charmante & que le Miniſtre ronfloit, ils entendirent aboyer des chiens courans, & un moment après ils virent un Lievre traverſer le ruiſſeau à la nage & venir s'aſſeoir preſqu'à leurs pieds, pour éviter les Chaſſeurs. Fanny fut enchanté du petit animal, qu'elle auroit volontiers pris dans ſes bras, pour le garantir du malheur qui étoit prêt à l'accabler. L'eſpéce la plus raiſonnable de la création a de la peine à diſtinguer ceux qui leur veulent du bien, d'avec leurs plus mortels ennemis. A plus forte raiſon un pauvre Lievre

Lievre eſt-il excuſable d'avoir fui celle qui l'auroit protegé. Dès qu'il la vit, il repaſſa le ruiſſeau. Il étoit cependant ſi épuiſé, qu'il tomba trois ou quatre fois en courant. La tendre Fanny invectiva contre la barbarie des hommes, qui tourmentent de la ſorte une pauvre bête ſans défenſe, ſeulement pour s'amuſer.

Elle n'eut pas le tems de pourſuivre ſes réfléxions, car la meute ſortit du bois, avec une ſuite nombreuſe d'animaux carnaciers à deux jambes, montés ſur d'autres, qui quoiqu'ils en euſſent quatre, ne laiſſoient pas d'être en cette occaſion les plus raiſonnables. Les chiens avoient déja paſſé le ruiſſeau. Cinq hommes de cheval tenterent de les ſuivre. Trois y réuſſirent; mais les deux autres tomberent de cheval dans l'eau, où leurs compagnons, & même leurs propres chevaux les abandonnerent, pour ſuivre la Chaſſe, tandis que ces deux infortunés faiſoient de vains efforts pour ſe tirer de l'eau & de la boue, où ils étoient enfoncés. Joſeph en eut pitié, & quittant ſa chere Fanny il courut à eux;

il

il les aida à ſe relever, & à monter ſur les bords du ruiſſeau ; mais ils n'eurent point le tems de le remercier. Ils ſe mirent auſſi-tôt à courir après la Chaſſe, en criant à leurs Compagnons d'arrêter leurs chevaux. Ce fut inutilement ; les autres avoient autre choſe à faire.

Les chiens avoient preſqu'atteint le Lievre, qui ne pouvant plus courir ſe traînoit parmi les broſſailles, tout près de Fanny. Le pauvre animal tomba ſous la dent cruelle de ſes ennemis, qui le mirent en piéces aux yeux de cette tendre Fille. Elle n'avoit pu gagner ſur Joſeph, qui étoit Chaſſeur d'inclination, de faire aucun effort pour ſauver cette innocente victime, qui périſſoit, lui diſoit-il, ſuivant les Loix de la Chaſſe.

Le Lievre fut pris à peu de diſtance d'Adams, qui ronfloit encore, & les chiens en le déchirant, le traînerent ſi près de lui, qu'en le tirant ça & là, quelqu'un d'eux prit apparemment ſa robe pour la peau du Lievre, & ſe mit à la ſecouer. D'autres en firent autant à ſa perruque, qui étoit attachée avec un mouchoir, de ſorte

qu'en la tirant, ils donnerent des ſecouſſes aſſez violentes au pauvre Miniſtre, qui plus ſenſible au toucher qu'à l'oüie, ſe réveilla à tems. Alors dégageant ſa tête, aux dépens de ſa perruque, qu'il laiſſa à la merci de ces animaux, il ſauta tout droit ſur ſes jambes, les uniques membres qui paroiſſoient en état de le retirer du danger. Un bon tiers de ſa robe reſta au pouvoir de l'ennemi. Pour lui il ſe mit à courir de toutes ſes forces. Mais cette fuite ne doit pas lui être reprochée; le nombre des aſſaillans, le genre du combat, & la ſurpriſe dans laquelle il s'étoit éveillé, le juſtifient. Et ſi parmi mes Lecteurs, il ſe trouve quelqu'un d'une valeur ſi grande, qu'il ne puiſſe excuſer une pareille fuite, je déclare (mais tout bas, & ſans deſſein d'offenſer les braves de ma nation) qu'il eſt un ignorant, qu'il n'a lu ni Homere ni Virgile, & qu'il n'a aucune connoiſſance ni d'Hector ni de Turnus. Il ignore même l'Hiſtoire de pluſieurs Heros de notre ſiécle, qui quoique courageux comme des Lions, & féroces comme des Tigres, ont pris

la

la fuite en certaines occasions. Si ces personnes, dis-je, sont blessées de M. Adams, elles seront au moins contentes de ce que nous allons dire de Joseph. Le Maître de la meute venoit d'arriver : ce Seigneur aimoit le badinage le plus grossier & le plus indécent. Il se mit donc à crier de toute sa force, pour encourager ses chiens à poursuivre le Ministre, jurant par tous les Diables que c'étoit la plus belle bête qu'il eût chassée de longtems. Il s'agitoit comme s'il avoit vu fuir devant lui tous les ennemis de la Nation. En quoi il fut imité par sa digne compagnie.

Muse, qui présidez aux écrits des Biographes de notre siécle, vous qui daignâtes inspirer le célébre *Gulliver*, qui guidâtes avec tant de soin le jugement de votre cher *Mallet* ; qui rendîtes son style si net & si fort : vous, qui avez témoigné un si généreux mépris pour la grande *Histoire Romaine* en François, & pour la grande *Vie de Ciceron* : vous enfin qui sans le secours de la moindre lueur d'érudition, avez forcé *Colley Cibber* de

de parler Anglois dans quelques pages de son Livre ; venez, Muse, aidez-moi dans cet instant critique.

Joseph voyant le danger où étoit M. Adams, arracha soudain au Mylord la Massuë dont son pere l'avoit autrefois armé comme un second Rodrigue, pour venger sa querelle. Cette Massuë étoit le chef-d'œuvre du plus grand Artiste de l'Angleterre en ce genre. C'est lui qui fait les Massuës de tous nos petits-Maîtres Anglois. On dit même qu'il en a fourni la superbe ville de Paris, mais pour des usages bien différens. A Londres elles ne servent que de parure ; ce sont comme des joncs ou des cannes d'écaille tortuë. A Paris elles sont consacrées au meurtre, & on assure que des brigands nocturnes en ont assommé les honnêtes gens ; mais la vigilance des Magistrats en a fait heureusement passer la mode : ce qui ne doit plus effrayer nos Anglois, que le séjour de cette vaste & charmante Capitale attire dans ses murs, pour s'y former à la politesse, & y puiser le bon goût, & la connoissance de tous les beaux Arts qu'on y cultive.

Dès

Dès que Joseph eut empoigné cette arme formidable, il vola comme le vent au service de son ami. Il l'atteignit justement au moment qu'Hector se saisissant de sa robe venoit d'en emporter un des pans. Lecteur, nous aurions bien voulu faire une comparaison; mais nous en sommes empêchés par deux raisons. Premierement, parce que rien ne doit interrompre notre récit qui devroit bien plûtôt se précipiter dans cet endroit : cependant si nous voulions passer par dessus cette considération, nous alléguerions bien des exemples pour nous servir d'excuse. Secondement, nous n'en trouvons point d'assez justes, d'assez expressives, pour l'objet qu'il s'agit de peindre. Où prendrions-nous une comparaison naturelle, pour donner une idée parfaite du jeune courage, de l'ardeur, de la force, de l'agilité de notre Heros ? Que ceux qui veulent peindre des Lions, des Léopards, ou des Guerriers plus redoutables encore que ces animaux, relevent desormais leur Peinture, par la comparaison qu'ils en feront avec Joseph, qui est lui-même

même au dessus de toute comparaison.

Hector tenoit la robe du Ministre, & arrêtoit sa course. Ce que voyant Joseph, il leva sa massuë, & lui déchargea un si terrible coup sur la tête, que le chien tomba tout étourdi à ses pieds. Soliman & Spadille alors se saisirent du surtout & l'auroient mis en piéces, si Joseph n'avoit appliqué un coup sur le dos de Soliman, qui lui fit lâcher prise, & fuir en hurlant à pleine gorge. Spadille, le meilleur chien qui ait jamais battu la plaine, Spadille, qui n'a jamais donné à faux, Spadille les délices de son Maître, & l'exemple de la meute succombe sous le bras de l'invincible Joseph. Miro, Briffo, & Tonnerre, ont le même sort. Alors l'indomptable Diamant s'élance sur Joseph, & le mord à la jambe; il étoit d'une race invincible dressée au combat, & avoit lui-même fait souvent reculer les plus fiers Taureaux. Ici Diamant reconnoît un vainqueur pour la premiere fois; c'étoit fait de lui, si Diane elle-meme, transformée en Piqueur, n'eût sauvé son favori.

Le Ministre à la fin tourna la tête, &

& s'eſcrima heureuſement avec ſon bâton de Pommier ſauvage, dont pluſieurs chiens ſentirent le poids. Mais Ceſar, l'indomptable Ceſar, s'élança ſur lui avec tant de force, qu'il le jetta par terre; mais Joſeph qui ſurvint à l'inſtant attaqua l'ennemi avec tant de vigueur & de courage, que le grand Ceſar prit la fuite.

Le combat s'échauffoit; le ſang couloit, & la terre étoit jonchée de corps, ſinon morts, au moins eſtropiés, quand le Piqueur éleva ſa voix pour rappeller ſes chiens.

Juſqu'ici ma Muſe a ſoutenu la dignité d'un recit, qu'aucun Poëte, Hiſtorien, ou Orateur, juſqu'à moi n'a jamais entrepris, ce genre de combat leur étant inconnu. La Muſe a fait ſon devoir; il eſt tems qu'elle reprenne haleine, & nous notre ſtyle ordinaire, pour pourſuivre notre Hiſtoire.

Le Mylord & ſes compagnons, qui d'abord s'étoient fort divertis de la fuite d'Adams, & de l'intrépidité de Joſeph, & qui y avoient pris plus de plaiſir qu'à aucune autre choſe, ou qu'à aucun combat de cocqs qu'ils euſ-

ſent

sent vus, commencerent enfin à trembler pour les chiens. Il assembla donc ses amis autour de lui, pour lui servir d'escorte, & piqua des deux jusqu'à ce qu'il eût joint les combattans. Alors d'un ton de Maître, il demanda à Joseph, qui l'avoit rendu assez insolent pour maltraiter ses chiens à sa vue ? Joseph lui répondit avec respect, mais d'une voix assûrée, que ses chiens ayant attaqué son ami, il le défendoit au péril de sa vie contre la Meute du plus grand Seigneur du Royaume ; & qu'il périroit plutôt que de le voir maltraité par quel homme ou bête que ce pût être. A ces mots lui & Joseph maniérent leurs armes en signe de défi. Mais Mylord & sa suite jugerent à propos de délibérer entr'eux, avant que de se mettre en devoir de vanger leurs quadrupedes alliés.

Dans l'instant qu'il commençoient leur Conseil de guerre ; Fanny qui mépriſoit son propre péril, à la vuë du danger auquel elle croyoit Joseph exposé, les vint joindre. Mylord & sa suite furent si surpris à la vuë de tant de charmes, qu'ils oublierent tous leurs

projets de vengeance, pour ne ſonger qu'à elle. Tous leurs ſens, à l'exception de celui de la vuë, demeurerent ſuſpendus. Ils étoient comme abymés dans une extaſe d'admiration. Il n'y eut que le Piqueur d'inſenſible à ſes attraits, étant tout occupé à rappeller ſes chiens à la vie; en quoi il réuſſit ſi bien, que deux ſeulement d'un ordre inférieur reſtérent ſur le champ de » bataille. « Nous voilà quittes à bon » marché, s'écria-t'il: pour moi je ne » blâme point ces Meſſieurs; & pour- » quoi, Diable, Mylord, s'aviſe-t'il » de vouloir apprendre à ſes chiens à » chaſſer des Chrétiens; c'eſt le moyen » de les gâter. »

Mylord étant conſolé du mal de ſes chiens, peut-être par l'idée qu'il avoit en tête de s'en venger d'une façon à laquelle on ne s'attendoit pas, s'approcha d'Adams, & lui dit qu'il étoit très-fâché de tout ce qui s'étoit paſſé. Il l'aſſûra qu'il avoit fait tous ſes efforts pour l'empêcher, dès qu'il avoit appris le caractere dont il étoit revêtu. Enſuite il loua beaucoup le Domeſtique, (prenant Joſeph pour le valet

du

du Ministre) de son affection & de sa bravoure ; & il conclut en priant M. Adams de venir dîner chez lui avec la jeune Demoiselle. Adams s'en défendit ; mais Mylord le pressa avec tant de politesse & de vivacité, qu'il fut enfin contraint d'accepter l'invitation. Il remit sa perruque & son chapeau, (ses autres dépouilles ayant été ramassées par Joseph) & suivit la troupe, qui marcha à pas lents jusqu'au Château de Mylord, q uin'étoit pas éloigné.

Durant le chemin ils se mirent à vanter les agrémens de l'aimable Fanny. Le Lecteur m'excusera, si je ne lui rens point compte de tout ce qui se dit là-dessus, ni des badinages qu'Adams essuya en même tems. Quelques-uns dirent que jamais Taureau ne s'étoit mieux présenté au combat ; avec bien d'autres plaisanteries d'une pareille délicatesse, au grand contentement de Mylord, & de ses imbécilles Compagnons.

CHAPITRE VII.

Mauvaiſes plaiſanteries de Mylord & de ſa Compagnie.

ILs arrivérent au Château dans le moment que le Cuiſinier commençoit à s'impatienter. Alors une petite diſpute s'éleva au ſujet de Fanny, que Mylord qui étoit garçon, vouloit faire manger à ſa table; ce qu'elle refuſa abſolument. Le Miniſtre déclara auſſi qu'il ne vouloit pas ſouffrir qu'elle fût ſéparée de Joſeph; de ſorte qu'elle s'en fut à la cuiſine avec lui, où les Domeſtiques eurent ordre de le bien enyvrer, pendant que Mylord ſe propoſoit de faire la même choſe à l'égard du Miniſtre; moyennant quoi il eſpéroit trouver le moyen d'exécuter un deſſein que la vuë de Fanny lui avoit inſpiré.

Il eſt néceſſaire de développer ici le caractère de Mylord & de ſes Courtiſans, avant que de pouſſer plus loin notre narration. Il étoit très-riche, & âgé

âgé d'environ quarante ans : il avoit été élevé chez lui, sous les yeux de sa mere & d'un Précepteur, qui avoit reçu avec l'investiture de sa charge la défense très-absolue de le jamais corriger ; ni de le gêner aucunement sur ses études ; desorte qu'il n'aprit presque rien. Il se livra à la chasse dès sa quinziéme année, sa Mere ayant eu la complaisance de lui fournir tout ce qu'il falloit pour son équipage. Son Précepteur qui se faisoit un devoir de gagner l'amitié de son éleve, dans l'espérance de trouver un établissement par ce moyen, se rendit son émule dans tous ses exercices, & son compagnon dans ses débauches de vin, qu'il commença de fort bonne heure. Sa Mere le voyant parvenu à l'âge de vingt ans, commença à craindre d'avoir manqué à son devoir dans l'éducation de son fils ; elle s'imagina y suppléer en engageant Mylord à prendre un parti, qui, selon elle, devoit réparer tout le tems qu'il avoit perdu. Ce fut ce qu'on appelle vulgairement, voyager. Elle obtint son consentement, à l'aide du Précepteur, qui fut nommé pour lui servir

Miniſtre, de qui nous avons appris ces circonſtances, ne pouvoit ſe rappeller pluſieurs autres tours qu'on lui joua, & dont il fut long-tems la dupe. La bonté de ſon cœur ne lui permit de s'appercevoir de la malice de cette troupe extravagante, qu'à force de répétitions. Ainſi ſans le ſecours d'un des Domeſtiques, qui ſervoit alors chez Mylord, nous ſerions contraints de laiſſer cette narration très-imparfaite. Il ſe paſſa ſans doute bien d'autres événemens dignes de remarque avant la fin du repas; mais ils ne ſont point venus à ma connoiſſance.

Lorſque la nape fut levée le Poëte ſe mit à réciter un impromptu de ſa façon, & à la fin de ſon dernier vers il arracha la perruque du Comédien. Ce qui fut applaudi de tout l'Auditoire. Le Comédien au lieu de lui rendre le change, ſe mit à étaler ſa ſcience, en répétant des morceaux de Comédie qu'il accommodoit au ſujet, quand les traits ne paroiſſoient point aſſez piquans contre le Clergé: car c'étoit ſur cela qu'il vouloit briller, à cauſe du Miniſtre: & il y réuſſit tellement

ment qu'il se vit applaudi ce jour-là pour la premiere fois de sa vie. Le Maître à danser se mit sur les rangs à son tour, & dit au Ministre : *fou l'être un homme pien fait per la dancire ; je fois à fotre matchire que fous havre pris d'un bien grand Maître. C'est fore choli qualité pour un Ministre, de pien dancire.* Il conclut son compliment en le priant de danser un menuet avec lui ajoûtant que sa robe tiendroit lieu de cotillon. Et sans attendre sa réponse, il tira une paire de gands jadis blancs de sa poche, pendant que le Musicien accordoit son violon, & que la Compagnie offroit de parier qu'Adams dansoit mieux que le Maître. Mais sa modestie lui fit refuser la gageure, sous prétexte qu'il se tenoit pour vaincu, n'ayant jamais vû un homme, disoit-il, qui avoit l'air plus à la danse. Il s'avança ensuite pour le prendre par la main. Mais Adams la retira brusquement ; & fermant le poing, il lui conseilla bien sérieusement de ne pas porter la raillerie si loin. A cette vuë le Maître à danser prit le parti de la retraite & recula assez loin, étudiant

les mouvemens du Miniſtre, qui tenoit les yeux fixés ſur lui, pour épier le moment de le ſaiſir au collet ; ce que l'autre ayant aperçu, n'eut garde de l'approcher. Pendant cette ſcène muette, le Capitaine trouva l'occaſion d'attacher à la robe du pauvre Adams une petite fuſée, & d'y mettre le feu ; ce qui le ſurprit étrangement, n'ayant jamais vû de ces ſortes de tours. Il crut qu'il alloit ſauter tout de bon, & fit un bond de ſa chaiſe au milieu de la Salle, où il ſauta ça & là comme un Chevreau : ce qui cauſa un épanoüiſſement de rate à tous les conviés, qui jurerent qu'il danſoit dans la perfection. Dès que la fuſée eut fait ſon effet, Adams ſe raprocha de la table où il ſe tint dans la poſture d'un homme qui ſe préparoit à haranguer. Ils s'écriérent tous : Ecoutons, écoutons. Ayant ainſi obtenu la permiſſion de parler, il commença de la ſorte, en adreſſant ſon diſcours au Maître de la Maiſon.

» Mylord, je ſuis fâché de voir qu'un » homme à qui la Providence a don- » né tant de richeſſes & qu'elle a com- » blé

» blé de tant de faveurs, en fasse un » si mauvais usage ; car quoique je ne » puisse vous accuser de m'avoir insul- » té vous-même, vous avez cependant » pris plaisir aux affronts qu'on m'a faits, » ou pour mieux dire qu'on a faits à » vous-même. Vous m'avez convié, & » par les Loix de l'Hospitalité, votre » protection m'est duë. Un de ces » Messieurs a jugé à propos d'exercer » sa veine poëtique à mes dépens. Tout » ce que j'ai à dire là-dessus, est que » j'aime mieux être le sujet, que l'au- » teur de ces Vers. Il me mépriſe com- » me Ministre : je ne crois pas que mon » Ordre soit mépriſable, ni moi non » plus ; puisque je ne les deshonore » point. Je suis pauvre, il est vrai ; » mais la pauvreté n'est point une ta- » che. La richesse l'est bien plus sou- » vent. Un autre a récité quelques » morceaux comiques où l'Ordre Ec- » clésiastique en général est insulté. Des » piéces de Théatre de cette nature » sont l'opprobre du Gouvernement, » qui les souffre. & la Nation qui les » voit représenter, sera maudite. Pour » les autres, qu'il fasse réfléxion sur

» la façon dont ils ont traité un hom-
» me de mon âge & de mon caracte-
» re ; & je crois qu'ils s'en repentiront.
» Vous m'avez trouvé, Mylord, avec
» deux de mes Paroiſſiens : je ne pré-
» tends point parler de l'attaque de
» vos chiens : ſoit que l'inſolence de
» votre Piqueur y ait donné lieu, ſoit
» que le hazard ſeul y ait eu part,
» je l'ai oublié. La pauvreté apparen-
» te où vous me voyez, vous a fait
» croire ſans doute que votre invita-
» tion étoit une charité que vous me
» faiſiez. Cependant nous avons ſans
» vanité dequoi nous nourrir. (A ces
» mots il tira la demie-guinée qu'il avoit
» trouvée dans le panier. Enſuite il
» continua ſon diſcours.) Vous m'a-
» vez fait aſſeoir à votre table, My-
» lord ; honneur que je n'ai aucune-
» ment ambitionné ; mais quand par
» votre ordre je m'y ſuis placé, j'ai eu
» pour vous tout le reſpect qui vous
» eſt dû, ou ſi j'y ai manqué, ma vo-
» lonté n'a eu aucune part à ma faute.
» Ainſi il eſt impoſible que j'aye pû
» métiter tant d'inſultes. Si on les a
» faites à mon rodre ou à ma pauvre-

» té

» té, (vous voyez pourtant que je ne
» suis point dans la misere, la honte
» ne rejaillit point sur moi ; & je prie
» le Seigneur de détourner de dessus
» votre tête la punition du grand pé-
» ché que vous avez commis. »

Un battement de mains suivit la conclusion de son discours. Quand le bruit fut cessé, Mylord lui dit qu'il étoit très-fâché de tout ce qui s'étoit passé, à quoi il n'avoit eu aucune part. « Les
» Vers, dit-il, comme vous avez très-
» bien remarqué, sont si mauvais, qu'il
» vous est facile d'y répondre. Et pour
» la fusée, c'est une impertinence du
» Maître à danser, qui mériteroit d'ê-
» tre assommé ; & si vous jugez à pro-
» pos de vous battre contre lui, loin
» de me faire aucune peine, je vous
» en sçaurai bon gré. Adams lui ré-
» pondit, que ce n'étoit point à lui à
» le punir. Cependant, ajoûta-t'il,
» celui que vous venez de nommer,
» Mylord, n'est point l'Auteur de cette
» indigne poliçonnerie ; je réponds de
» son innocence ; car j'avois les yeux
» sur lui dans le tems qu'on l'a faite. Je
» pardonne au coupable, & je lui

» souhaite plus de bon sens & d'huma-
» nité.

Le Capitaine en fronçant le sourcil, lui demanda d'un ton brutal : » Est-ce à moi que votre discours s'a-
» dresse ? Dieu me damne, j'ai autant
» d'humanité qu'un autre, & si quel-
» qu'un en doute, je lui couperai la
» gorge, pour en convaincre la Com-
» pagnie. » (Adams, répondit en souriant, qu'il avoit dit vrai par hazard.)
» Si vous n'étiez pas Ministre, je vous
» ferois venir à une explication ; mais
» votre soutane vous protége. Mor-
» bleu ! si un homme, qui porte une
» épée m'en avoit dit autant, je lui au-
» rois déja arraché l'ame. Si vous vous
» avisez de me toucher, repartit
» Adams, ma soutane ne vous servi-
» roit de rien. » Alors fermant son poing, il déclara hautement qu'il avoit mis à la raison bien d'autres gens que lui. Mylord fit tous ses efforts pour les mettre aux mains ; mais il perdit ses peines. Le Capitaine se contenta de dire qu'il étoit bien heureux d'être Ministre ; & buvant ensuite une rasade à la prospérité de l'Eglise, il mit fin à la dispute.

Le

Le Médecin, qui sembloit le plus modéré, étoit le plus méchant d'eux tous. Il commença en ce moment une harangue, où il se mit à louer le discours du Ministre, en blâmant très-fort ceux qui l'avoient insulté ; il fit l'éloge de l'Eglise & de la pauvreté Apostolique, & conclut en recommandant à Adams de pardonner généreusement à tous les coupables. M. Adams répondit que tout étoit déja pardonné, & dans le même instant il se versa un grand verre de bierre, sa liqueur favorite, & but à la santé de la Compagnie. Lui, le Poëte, & le Capitaine, se donnerent mutuellement la main. Ensuite il remercia respectueusement le Médecin des égards qu'il lui avoit témoignés durant toute la scene. Car il n'avoit pas sourcillé, se contentant de rire intérieurement. Le grave Docteur Galenique continua de discourir contre les airs évaporés & les propos inutiles, disant qu'il y avoit des plaisirs proportionnés à tous les âges & à tous les caractéres, depuis le hochet jusqu'à la sphère, depuis les châteaux de carte jusqu'aux dis-

ſections anatomiques, depuis les Marionnettes juſqu'à la Tragédie. « Les » hommes, dit-il, ne ſe font jamais » mieux connoître, que dans le choix de » leurs amuſemens. Quand nous voyons » un enfant mépriſer les toupies, les » ſabots, les volans & autres fadaiſes, dont la plûpart s'occupent avec » tant de plaiſir, pour s'appliquer à la » lecture ou aux exercices des hommes faits, nous en concevons une » haute idée. De même ſi nous voyons » un homme parvenu à un certain âge » s'amuſer aux jeux de l'enfance, nous » ne pouvons que le mépriſer. »

Adams loua beaucoup les réflexions du Médecin, & ajoûta que rien ne le ſurprenoit tant que de voir dans des Auteurs dignes de foi, que Scipion, Lelius, & pluſieurs autres grands hommes, perdoient des heures entieres dans ces amuſemens puérils. » J'ai chez moi, » reprit le Docteur, un manuſcrit Grec » qui parle des divertiſſemens de Socrate. » Que je vous ſerois obligé, » s'écria Adams, ſi vous aviez la bonté de me le prêter ! » Je vous l'envoye» rai, reprit le Médecin; je crois même

» me que je me rapelle un paſſe-tems
» qui étoit de l'invention de ce ſage
» Philoſophe ; & qu'il aimoit plus qu'au-
» cun autre. Il faiſoit élever un trô-
» ne, où étoient un Roi & une Reine
» avec leurs Gardes & leur Cour au-
» tour d'eux. Alors on introduiſoit un
» Ambaſſadeur : c'étoit le rôle de So-
» crate lui-même. Quand on l'avoit
» conduit aux pieds du Roi ; il lui
» faiſoit une harangue, remplie de
» beaux ſentimens de vertu & de mo-
» rale. Dès qu'il avoit fini, on le
» plaçoit ſur le trône entre le Roi &
» la Reine, qui lui faiſoient des pré-
» ſens dignes de la Majeſté Royale.
» Voilà je crois, le principal rôle :
» peut-être ai-je oublié quelques baga-
» telles ; car il y a bien du tems que
» je l'ai lû. » Ce divertiſſement, dit
» Adams, étoit digne de ce célébre
» Philoſophe. Je voudrois que les
» Grands de nos jours euſſent quelque
» choſe de ſemblable, pour leur tenir
» lieu de cartes & de dés, & de cent
» autres puérilités qui conſument leur
» tems. La Morale Chrétienne, ajou-
» ta-t'il, fournit pour ces harangues,

» une

» une matiere bien plus ſublime, qu'au-
» cune de celles dont Socrate eût pu
» faire choix. »

Mylord ſe récria ſur la juſteſſe de cette remarque ; & dit qu'il vouloit ſe donner ce plaiſir, la même ſoirée. Le Docteur lui répréſenta qu'il n'y avoit aucun d'entr'eux, qui fût capable de faire une harangue ſur le champ. » Ainſi » dit-il, on ne peut faire la cérémonie » qu'après que quelqu'un en aura com-» poſé & apris une par cœur ; à moins, » continua-t'il, que Monſieur le Miniſ-» tre n'ait quelque Sermon ſur lui. En » avez-vous Monſieur ? Oui, j'en ai un, » répondit le bon Adams ; je ne voyage » jamais ſans cela, de crainte d'accident. » Le Docteur qui jouoit ſon rôle d'un ſérieux capable de tromper un homme bien plus habile, l'engagea aiſément à faire l'Ambaſſadeur. Adams ne pouvoit rien refuſer à ſon digne ami ; car c'étoit ainſi qu'il nommoit le Docteur. Ainſi Milord ordonna que le Trône fût élevé ; & à la fin de leur ſeconde bouteille on vint lui annonque tout étoit prêt pour la cérémonie.

Le

Le Lecteur ſera peut-être ſurpris de l'habileté des domeſtiques, juſqu'à ce qu'il ſçache que le trône n'étoit autre choſe qu'un grand tapis, étendu ſur deux Tabourets aſſez éloignés l'un de l'autre, pour qu'une grande cuve d'eau fût placée entre deux, ſans qu'on pût s'en appercevoir. Le Roi & la Reine, c'eſt-à-dire, Mylord & le Capitaine, ſe placerent ſur les Tabourets : enſuite le Poëte & le Docteur conduiſirent l'Ambaſſadeur aux pieds de leurs Majeſtés. Dès que ſon Excellence eut lû ſon Sermon juſqu'au bout, on le mena à ſa place, où il ne fut aſſis qu'un inſtant. Car le Roi & la Reine ſe leverent auſſi-tôt, & le tapis n'étant ſoutenu que par leur poids, s'enfonça dès qu'ils furent levés, & plongea M. l'Ambaſſadeur dans l'eau juſqu'au coû. Le Capitaine s'échapa heureuſement. Mais le Mylord ayant deſcendu trop lentement, Adams l'empoigna & le tira dans la cuve ; ce qui réjoüit beaucoup les Spectateurs, ſans qu'ils oſaſſent le témoigner. Quand il eut tourné & retourné Mylord tant qu'il voulut dans l'eau, il ſortit de ſon bain,

bain, dans l'intention d'en faire autant au Docteur. Mais il s'étoit prudemment esquivé.

Adams ne perdit point de tems ; il prit son bâton, & alla trouver ses Compagnons de voyage. Ensuite il déclara qu'il ne demeureroit pas plus long-tems dans une maison comme celle-là & partit, sans prendre congé de Milord, dont il s'étoit vangé au-delà de ses souhaits, parce que ce Seigneur ayant négligé de se faire secher, eut un gros rhume qui pensa lui couter la vie.

CHAPITRE VIII.

Entretien de M. Adams avec un Prêtre Romain, sur la vanité des richesses.

ADAMS & Joseph, outrés de colere de ce qui étoit arrivé dans ce Château, en sortirent la massuë à la main, & enmenerent Fanny avec eux, malgré les menaces & les prieres des Domestiques, qui mirent tout, hors

hors la force, en usage pour les retenir. Nos voyageurs marcherent très-vîte, non dans l'appréhension d'être poursuivis, mais pour réchauffer Mr. Adams, & de peur qu'il ne s'enrhumât. Mylord qui avoit bien instruit ses Laquais sur ce qu'il souhaitoit d'eux à l'égard de Fanny, n'avoit aucune crainte qu'elle pût lui échaper. Ayant donc appris que l'oiseau s'étoit envolé de sa cage, il s'emporta jusqu'à la fureur, & fit prendre différens chemins à ses gens pour la suivre & la ramener, leur déclarant que s'ils ne le faisoient, il leur défendroit de reparoître devant lui. Le Poëte, Le Comédien, & le Capitaine promirent & entreprirent de la retrouver. Le Médecin & le Maître à danser resterent auprès de Mylord.

La nuit étoit extrêmement noire, quand nos voyageurs s'étoient mis en chemin. Cependant ils marcherent si bien, qu'en peu d'heures ils arriverent à une Hôtellerie, éloignée du Château de sept milles, où ils résolurent de passer la nuit. Cette maison qu'on auroit pu appeller un Cabaret borgne, si l'enseigne ne l'avoit annoncé Hôtellerie,

tellerie, ne produiſoit rien que du pain, du fromage & de la bierre; dont ils firent cependant un fort bon repas: car la faim eſt un Cuiſinier François.

Ce repas frugal étoit fini, M. Adams déclara que cette nourriture ſimple lui avoit fait plus de bien, que le ſuperbe dîner du Château de Mylord. Enſuite il fit voir la folie du genre humain, qui ſacrifie juſqu'à l'eſpérance du bonheur éternel à la folle ambition de s'enrichir, tandis que ſi peu de choſe eſt néceſſaire à l'homme pour le ſuſtenter, & le vêtir. » Vous avez raiſon, » Monſieur, répondit un homme qui » étoit auprès du feu, & qui étoit » voyageur auſſi bien qu'Adams. Je » ſuis étonné auſſi bien que vous, de » voir le genre humain ſi attaché à » l'argent; puiſque chaque jour l'ex- » périence nous fait voir, que les ri- » cheſſes ne peuvent nous procurer que » très-peu de ſatisfaction. Que peu- » vent-elles nous donner qui ſoit vrai- » ment déſirable? Peuvent-elles rendre » la difformité aimable, donner de la » force au foible, ou de la ſanté au » malade? Si les richeſſes avoient ce

» pouvoir,

» pouvoir, on ne verroit pas tant de
» visages laids ni tant d'hommes mal
» faits parmi les Grands. On ne ver-
» roit pas tant de cadavres traînés dans
» des équipages superbes. Tout l'or du
» Perou ne peut transformer la laideur,
» jusqu'à lui donner les agrémens de
» cette aimable fille que j'ai devant les
» yeux. (En disant ces mots, il re-
» gardoit Fanny.) Il n'est point de
» fard qui puisse opérer un tel mira-
» cle. Quelle drogue assez efficace pour-
» roit-on acheter pour rendre à la
» caducité la vigueur dont jouit ce
» jeune homme ? Les richesses nous
» accablent de soins, aulieu de nous
» procurer du repos ; elles nous atti-
» rent l'envie, & non la bienveillan-
» ce. Peuvent-elles prolonger la vie de
» celui qui les possede, ou même lui
» assurer la continuation de leur séjour
» dans ses coffres ? De quelle valeur
» sont-elles donc, puisqu'elles ne peu-
» vent ni nous embellir ni nous for-
» tifier le corps, ni adoucir les amer-
» tumes de notre vie ? Pour l'esprit,
» elles lui sont plus nuisibles qu'utiles,
» puisqu'elles nous rendent vains & or-
» gueilleux

» gueilleux, & nous endurciſſent le
» cœur. »

» Donnez-moi la main, Frere, s'é-
» cria Adams : vous êtes ſans doute un
» Eccléſiaſtique. » Non, répondit l'au-
tre, qui étoit un Prêtre de l'Egliſe Ro-
maine. Ceux qui ſçavent nos Loix, ne
s'étonneront point de ce déſaveu.
» Soyez ce qu'il vous plaîra, pourſui-
» vit le Miniſtre ; vous venez d'expri-
» mer les ſentimens de mon cœur. Je
» ſuis aſſûré que j'ai prêché plus de
» vingt fois tout ce que vous venez
» de dire. Car il m'a toujours paru
» plus aiſé pour un cable, de paſſer
» par un trou d'éguille, que pour un
» riche d'entrer dans le Ciel. Je dis
» un *cable* ; parce que c'eſt le mot du
» texte, que nous avons mal rendu par
» celui de *chameau*. Votre propoſition
» vous ſera accordée, répondit le Ro-
» main, par tous les Théologiens, com-
» me une vérité inconteſtable, & en
» même tems bien déplorable. Mais
» comme un bien qu'on n'enviſage que
» de loin, tout infini qu'il eſt, ne nous
» touche que foiblement, le plus grand
» ſervice qu'on pourroit rendre au gen-

» re

» re humain, (& je crois la choſe très-» poſſible) ſeroit de le convaincre que » les biens de ce monde même ne peu-» vent s'acquérir par les richeſſes. Cette » doctrine, ſelon moi, ne peut être » contredite; car elle eſt non-ſeule-» ment métaphyſiquement vraie, mais » encore capable d'être démontrée ma-» thématiquement. J'en ſuis en mon » particulier ſi fortement convaincu, » que je me mépriſe ſouverainement les » biens du monde. » Adams lui répondit par un très-long diſcours, tiſſu de citations de tous les Auteurs qui ont écrit ſur cette matière, & auxquels nous renvoyons le Lecteur curieux.

Quand l'Anglican eut fini, le Romain recommença, & pourſuivit avec zèlé un diſcours, qu'il termina en priant M. Adams de lui prêter 18 ſols, pour payer ſon écot, l'aſſurant que faute de le rembourſer en eſpèces, il le feroit en priéres. Le bon Adams lui dit que 18 ſols étoient trop peu pour le voyage qu'il alloit faire, & qu'il patageroit une demie guinée avec lui. En même tems il ſe mit en devoir de

lui tenir parole ; mais il eut beau chercher dans toutes ſes poches ; il n'y trouva rien : la bonne compagnie avec qui il avoit dîné, pour couronner le badinage, lui avoit dérobé un tréſor qu'il leur avoit imprudemment montré avec une eſpèce d'oſtentation.

« Je ſuis ruiné, dit Adams, je l'ai » perdu aſſurément. Monſieur, com- » me je ſuis Chrétien, j'avois une de- » mie guinée toute entiere dans ma po- » che ce matin ; & à préſent je n'ai » pas un ſoû. Aſſurément le Démon » me l'a dérobée. Il n'eſt pas néceſſai- » re, Monſieur, répondit le Prêtre Ro- » main, de chercher une défaite ; ſi vous » n'avez pas envie de me prêter, je » ſuis content. » Je vous aſſure, mon » cher Monſieur, s'écria Adams, que » ſi j'avois ſur moi une ſomme immen- » ſe, dix piéces même, je les donne- » rois pour tirer un Chrétien de pei- » ne. Je ſuis plus mortifié de cet acci- » dent, par rapport à vous que par » rapport à moi-même. Peut-on être » plus malheureux ? Parce que je n'ai » point d'argent, on croit que je ne » ſuis point Chrétien. « C'eſt moi qui

» ſuis

» ſuis le plus malheureux, répondit l'au-
» tre, ſi vous êtes auſſi généreux que
» vous le dites. Un écu m'auroit con-
» duit commodément juſqu'à mon gî-
» te, qui n'eſt qu'à vingt milles d'ici;
» & où l'abondance m'attend. Je vous
» aſſûre que je ne ſuis point accoutu-
» mé à voyager ainſi; mais je ne fais
» que d'arriver des Pays d'outremer.
» Une tempête nous a forcés de jetter
» nos bagages dans la Mer. Je me flatte
» que l'Hôte me fera crédit. Cependant
» je n'aime point à faire voir ma miſére
» à ces ſortes de gens; parce qu'ils ne
» mettent guères de diſtinction entre un
» coquin & un pauvre. »

Il crut qu'il ſe tireroit mieux d'affaire, en parlant tout de ſuite à l'Hôte, étant réſolu de partir ſans délai malgré les ténébres. Il le fit donc appeller, & lui expoſa ſa ſituation. « Helas, » Monſieur, dit l'Hôte, en ſe gratant » la tête, s'il eſt vrai que vous êtes ſans » ſou ni maille, il faut bien que je vous » faſſe crédit. J'aimerois pourtant » mieux de l'argent comptant, que la » parole d'un Duc. Mais comme vous » avez l'air d'un honnête homme, je me » fie à vous. »

Dès que le Prêtre eut le dos tourné ; l'Hôte déclara que s'il l'avoit ſoupçonné d'être ſans argent, il ne lui auroit jamais tiré une goutte de biere. « Je » ne compte plus de le revoir, ajou- » ta-t-il ; je croyois de la facon dont » il parloit des richeſſes, qu'il avoit » cent guinées dans ſa poche. » Adams le reprit de ſes mauvais ſoupçons, qu'il lui dit être indignes d'un Chrétien. Enſuite, ſans penſer à la perte qu'il avoit faite, & ſans conſiderer l'embarras dans lequel il ſe trouveroit lui-même le lendemain, il ſe coucha dans un mauvais lit, comme ſes Compagnons avoient fait quelques heures auparavant. Cependant la laſſitude & la ſanté les firent mieux dormir, que bien d'autres ſur le duvet & entre des rideaux de velours.

CHAP.

CHAPITRE IX.

Qui contient des Avantures sanglantes.

LE point du jour approchoit, quand le souvenir de sa chere Fanny réveilla Joseph. Tandis qu'il y révoit avec plaisir, on vint frapper à la porte du Cabaret. Il se leva & ouvrit sa fenêtre pour demander qui c'étoit ; les personnes qui étoient en-bas lui demanderent à leur tour s'il n'y avoit point d'étrangers dans la maison. Un autre de la bande ajoûta à cette question, en s'informant s'il n'avoit point vu une jeune fille accompagnée de deux hommes. Joseph ne reconnut point les voix de ceux qui lui parloient. Cependant il commença à soupçonner que c'etoit à Fanny qu'on en vouloit ; parce qu'un des domestiques du Château lui en avoit dit assez, pour le faire tenir sur ses gardes. Ainsi il répondit que non. Un des valets qui connoissoit l'Hôte, l'appella par son nom, & lui fit la même question,

à

à laquelle celui-ci répondit, oüi. « Ha » ha, dit le valet, nous les tenons » donc : allons, M^r. l'Hote ouvrez- » nous la porte. »

Fanny qui s'étoit auſſi réveillée, entendant ce qui ſe diſoit, s'habilla à la hate & s'en fut joindre Joſeph, comme il achevoit ſa toilette. Il l'embraſſa tendrement, en la priant de ne rien craindre, puiſqu'il étoit réſolu de mourir en la défendant. Eſt-ce là le moyen, » dit-elle de me raſſurer, que de me » dire que vous allez m'expoſer à per- » dre ce que j'ai de plus cher dans le » monde ? » Joſeph lui baiſa reſpectueuſement la main, en lui diſant que la circonſtance lui étoit bien favorable, puiſqu'elle lui avoit attiré de ſa part une déclaration, dont juſques-là elle n'avoit pas daigné l'honorer. En même tems il éveilla M. Adams, qui dormoit toujours malgré le bruit. Mais dês qu'il fut inſtruit du danger qui les ménaçoit, ſans faire attention que Fanny étoit dans la chambre, il ſauta enbas du lit, & força cette modeſte fille de tourner le dos.

Le Miniſtre étant vêtu entiérement,

à

à l'exception de ses culottes, qu'il oublia de mettre, & dont le défaut se trouvoit réparé par la longueur de ses vêtemens, il aida Joseph à baricader la porte où nous les laisserons en sentinelle pour voir ce qu'on faisoit en bas. La porte étant ouverte, le Capitaine, le Poëte, & le Comédien, suivit de trois des Laquais de Mylord, entrerent dans la maison, où ils dirent à l'Hôte que deux hommes avoient enlevé une fille du Château, & lui demanderent où elle étoit couchée. L'hôte qui les crut sur leur parole, les mena jusqu'à la porte de la chambre, où Fanny avoit passé la nuit, & les y laissa. Le Capitaine, & le Poëte disputerent à qui entreroit le premier: le plus alerte l'emporta: ce fut le Poëte, qui chercha sous le lit, dans les armoires, & jusques dans la cheminée; mais inutilement. Ils s'informerent où les hommes étoient couchés, & s'approcherent de la porte. Alors Joseph leur cria de se retirer, ou qu'il casseroit la tête à celui qui seroit assez hardi pour les insulter. Le Capitaine demanda tout bas à l'Hôte, s'ils avoient

des

des armes à feu. Celui-ci dit qu'il ne le croyoit pas, & que même il étoit presque assuré du contraire ; parcequ'il les avoit entendus s'entredemander, quel parti il faudroit prendre, si on les attaquoit : à quoi ils avoient répondu qu'ils se défendroient avec leur massue, & que Dieu favoriseroit la bonne cause. Cette réponse ayant satisfait le Capitaine, il s'avança vers la porte, en disant qu'il aimoit l'odeur de la poudre, & qu'il se soucioit très-peu qu'ils eussent des armes ou non. Pour le Poëte, il descendit l'escalier déclarant qu'il étoit fait pour chanter les Héros, & non pour marcher sur leurs traces.

Le Capitaine à l'aide des Laquais, eut bientôt enfoncé la porte, & trouvé l'ennemi rangé en bataille. Il dit très-poliment à M. Adams, que si lui & sa compagnie vouloient s'en retourner au Château, de bon gré, il n'y avoit point de faveur qui ne leur fût accordée ; mais que s'ils refusoient les offres de de Mylord, il avoit ordre de ramener la jeune fille de vive force ; parce qu'à son air, on avoit tout lieu

de

de croire que c'étoit quelque jeune Demoiselle, qu'ils venoient d'enlever à ses parens; qu'on voyoit bien d'ailleurs à ses maniéres, qu'elle étoit d'un rang bien au-dessus du leur. Fanny protesta avec un torrent de larmes, qu'elle n'étoit qu'une infortunée orpheline, sans aucuns parens dans le monde, & elle le supplia très-humblement de ne point attaquer ses amis, qui étoient résolus, lui dit-elle, de périr plutôt que de l'abandonner, M. Adams, dans des termes qui valoient des sermens, confirma tout ce qu'elle venoit de dire. Le Capitaine répliqua qu'il n'avoit point de tems à perdre; & que les malheurs qui pourroient leur arriver, ne viendroient que de leur entêtement.

Aussi-tôt, sans perdre de tems, il essaya de passer derriere le Ministre, pour se saisir de Fanny. Celui-ci, en voulant l'en empêcher, reçut un coup d'un des Laquais, qu'il rendit au Capitaine, sans se mettre en peine d'où il étoit venu; il l'adressa si bien dans l'estomac du Guerrier, qu'il recula, en chancelant, jusqu'à la murail-

le. Celui-ci faisant réflexion qu'une récidive pourroit devenir plus sérieuse, tira son couteau de chasse, s'approcha d'Adams, & s'apprêta à lui porter un coup. Mais Joseph dans l'instant lui déchargea un pôt de grès sur la tête avec tout ce qui étoit dedans; le couteau de chasse lui tomba de la main, & il mesura la terre en se prosternant aux pieds de son vainqueur, tandis que son sang, mêlé de la liqueur dont le pot étoit rempli, distiloit tout le long de son visage & de ses habits. Adams avoit eu sa part du pot de chambre, & pour l'achever un des Laquais lui avoit frotté la barbe, avec un linge qui trempoit dans une cuve d'eau, où l'on avoit mêlé de la suie de cheminée, dans l'intention de l'aveugler, & par ce moyen de le mettre hors d'état de se défendre. Mais le brave Ministre lui riposta d'un coup de poing au travers du visage, & le coucha à ses pieds.

Jusqu'alors la Fortune sembloit se déclarer pour nos voyageurs. Mais tout d'un coup, selon ses caprices ordinaires, elle changea de parti. L'hôte vint,

& s'élançant dans la mêlée, il donna de sa tête dans la poitrine de Joseph, & le fit chanceler. Celui-ci se remit à l'instant, & releva le menton du Cabaretier si rudement, qu'il le mit à la deux doigts d'une culbute. Il alloit redoubler, quand un grand coquin de Laquais lui appliqua un coup de massuë sur le derriere de la tête avec tant de violence, qu'il l'étendit par terre sans connoissance.

Fanny faisoit retentir la maison de ses cris, & Adams s'avançoit au secours: mais l'Hôte & les trois Laquais se jetterent sur lui. Alors la bravoure succomba sous la multitude. Adams fut accablé, mais non vaincu. Si Don-Quichotte l'eut vû dans l'état où il étoit, tout barbouillé de noir, se battre ainsi contre quatre ennemis, comme un autre Alcide, il l'eût pris pour un More enchanté.

Mais voici la scene tragique. Le Capitaine s'étoit relevé, voyant Joseph étendu par terre, & Adams prisonnier. Il se saisit de Fanny, qu'il traîna hors de la chambre, à l'aide du Poëte & du Comédien; car ces deux

Messieurs ayant appris que leur parti triomphoit, avoient remonté à la chambre. La pauvre fille fit des lamentations capables d'adoucir les scélérats les plus endurcis, quand elle vit qu'on vouloit la séparer de Joseph. Mais ses larmes & ses prieres furent inutiles. Elle fut attachée sur le cheval du Comédien, que le Capitaine monté sur le sien mena par la bride, entraînant cette belle infortunée, malgré tout ce qu'elle put dire pour l'attendrir. A peine même l'écoutoit-il; tant il étoit préocupé du dégré de faveur dont il alloit jouir, après avoir rendu un service si important à son Patron.

Les domestiques eurent ordre de bien lier Adams & Joseph, afin que Mylord n'en fût point importuné pendant l'entretien qu'il devoit avoir avec Fanny; de sorte que par les conseils du Comédien, ils attacherent l'un & l'autre dos à dos à une colomne du lit, & prierent l'Hôte de ne point les délier, jusqu'à nouvel ordre. Ensuite ils prirent le chemin du Château.

CHAP.

CHAPITRE X.

Dialogue entre le Poëte & le Comédien.

AVant de procéder au dénouement de la Tragédie, nous oublierons un peu de tems Adams & Joſeph ; à l'imitation des Poëtes Lyrico-dramatiques de notre Siécle, qui au milieu d'une piece interrompent une action ſérieuſe, & quelquefois intéreſſante, par un excellent ouvrage d'eſprit, que le Vulgaire appelle Ballet. On le repréſente en danſant, & non en chantant, parce que les perſonnes qui le font valoir, ont pour la plûpart leur faculté d'entendement ſituée dans leurs talons, comme d'excellens joueurs d'inſtrumens l'ont dans leurs doigts, & ainſi de pluſieurs autres fameux Artiſtes, & même des perſonnes qui n'ont aucun talent. Car la nature n'a donné des têtes à certaines gens, que pour la bonne grace du corps, & ſeulement pour pouvoir porter un chapeau.

Le Poëte & le Comédien avoient

commencé leur entretien, pendant que les autres se battoient. Le premier continua de la sorte, quand le combat fut fini. » Comme je vous ai fait remarquer tout à l'heure, dit-il, la » raison pour laquelle vous avez si peu » de bonnes piéces, est évidente. Vous » n'encouragez point les Auteurs. Ces » Messieurs ne veulent plus écrire. Non, » Monsieur, ils n'écriront point, » vous dis-je, sans espérance de profit, & de réputation; l'un & l'autre » sont les objets de leur ambition. Les » ouvrages de théâtres sont comme des » arbres. Ils ne peuvent ni croître ni » s'embellir sans nourriture : mais ils » s'élevent & fleurissent dans une terre » grasse. Les muses ainsi que des vignes, ont besoin d'être cultivées. » La Cour & la Ville ne sçavent ce » qu'ils veulent; on y aime mieux Arlequin que Radamiste, & l'Opera » Comique l'emporte sur les Théatres » sérieux. On a perdu absolument le » discernement du noble & du sublime. A dire le vrai, je crois que les » Acteurs sont en partie cause de cette » dépravation du goût : car ils sont

» aujour-

» aujourd'hui excusables. Un homme » a beau écrire comme un Ange, ces » misérables n'entendent rien à leurs » rôles, n'ont aucun talent, & défi- » gurent toutes les piéces. La nature » ne leur a donné ni voix ni figure, » ni esprit & ils ont l'audace de vou- » loir plaire. »

» Doucement, dit le Comédien à » son tour. Je vous assure, Monsieur, » que les Acteurs sont assez bons pour » les Auteurs d'à-présent. Ils appro- » chent même beaucoup plus de la per- » fection de leur Art. Je serois aujour- » d'hui moins surpris de voir un *Bet-* » *terton* ou un *Booth* sur le Théatre, » que de voir un *Shakespears* ou un » *Otway*. Je pourrois donc vous re- » torquer votre argument, & vous di- » re que la raison pour laquelle les » Auteurs sont mépriſés, est parce que » leurs piéces ne valent rien. »

» Je ne dis pas le contraire, reprit » le Poëte; mais je suis surpris de vous » voir prendre l'affirmative avec tant » de chaleur. Vous ne pouvez pas vous » croire intéressé dans notre dispute. » Je crois que vous rendez trop de

» juſtice à mon diſcernement, pour
» vous imaginer que c'eſt à vous que
» j'en veux. Non, Monſieur, ſi nous
» avions ſix Acteurs qui euſſent le bon-
» heur de veus reſſembler, ils égale-
» roient les *Bettertons* & les *Sand-Fords*
» du dernier Siécle. Car ſans flatterie,
» s'ils revenoient encore ſur le Théa-
» tre, ils ne pourroient jamais jouer
» mieux leurs rôles que vous avez fait
» les vôtres. C'eſt un fait qu'on ne
» peut nier, & je l'ai entendu dire
» par toutes les perſonnes qui ſont ca-
» pables d'en juger ſainement. Vous me
» pardonnerez, ſi je vous en fais mon
» compliment. En effet, il eſt certain
» que pour les derniers rôles que je
» vous ai vû jouer, chacun l'empor-
» toit ſur le précédent; c'étoit de nou-
» velles perfections chaque fois. Enfin
» vous avez ſurpaſſé mon attente, &
» porté votre génie au-delà de ce que
» je croyois poſſible. »

» Vous êtes auſſi fort peu intéreſſé,
» Monſieur, dans ce que j'ai dit de
» nos Auteurs Dramatiques, répondit
» le Comédien. Il y a dans votre piè-
» ce des Vers pompeux, hardis, ini-
» mitables

» mitables, & dignes, je ne dis pas
» seulement du Cothurne, mais de la
» Trompette épique. *Shakespears* lui-mê-
» me n'a rien fait de mieux. Une ra-
» re délicatesse de sentiment, une dic-
» tion toujours pure, & des expres-
» tions d'une noblesse, à laquelle nos
» Messieurs n'ont pas rendu justice. A
» dire vrai, ils sont si mauvais Co-
» médiens, si ignorans, si grossiers, si
» sots dans leurs jugemens, que je
» plains un Auteur, qui se trouve pré-
» sent au massacre de sa piéce par de
» tels bourreaux. »

» Cela n'arrive que rarement, repli-
» qua le Poëte; puisque le plus souvent
» les piéces de Théatre ne sont que des
» avortons, qui ne peuvent vivre. Nos
» Comédies sont des rapsodies sans
» esprit, sans sel, sans liaison, sans
» conduite; des jeux de mots, de l'in-
» sipidité métaphysique, de fades plai-
» santeries; ou bien un galimathias, où
» le bon sens est ridiculement sacrifié
» à de prétendus bons mots. Que je
» plains un Acteur obligé d'étudier son
» rôle dans de pareilles Comédies! Par
» rapport aux Tragédies, ce sont des

» pensées

» penſées guindées & obſcures, une » action ſans vraiſemblance, ſans con» duite, ſans mœurs. Avec une verſi» fication pompeuſe & quelques ſitua» tions bizarres, on croit être un So» phocle. »

» Si les Vers ſont obſcurs dans le » Manuſcrit, ils le ſont bien plus dans » la bouche de l'Acteur, reprit le Co» médien. J'en connois à peine un ſeul » qui ſçache parler diſtinctement. Com» ment voulez-vous qu'ils ſçachent ajuſ» ter les geſtes & la voix au ſujet qu'ils » ſont chargés de faire valoir ? Celui» ci en parlant à une Reine, ſe tient » dans l'attitude d'un homme qui fait » des armes. Celui-là n'a d'autre ta» lent, que de ſçavoir ouvrir de grands » bras, avec un petits corps & une face » de ſinge. Cet autre avec une mine » ignoble & une taille groſſe & courte » croit ſe redimer par ſes poûmons, & » effacer ſon camarade à voix graſſe & » pâteuſe. Le Diable m'emporte, ſi le » public n'eſt encore mieux ſervi par » les Auteurs que par les Acteurs ! Ce» pendant je veux ménager mes con» freres. »

» Vous

» Vous êtes plus généreux que juste, » répondit l'Auteur : je n'aime point à parler mal des ouvrages de qui que » ce soit ; mais de bonne foi, dites-» moi ce que *Betterton* ou *Booht* eussent » fait d'un galimathias tel que celui de » *la Marianne de Fenton*, du *Philotas* » *de Frovvde* ou de l'Eurydice de *Mal-*» *let* ; enfin de tous les hurlemens in-» sipides, que votre Poëte, (comment » l'appellez-vous, *Lillo, ou Dillo*) a » donnés au public sous le titre de Tra-» gédies ? »

» Fort bien, interrompit le Comédien. » Mais que pensez-vous de deux drô-» les, comme *Quin & Delane*, ou de » ce maître fou, de ce grimacier, *Cibber* » le fils, de ce vilain animal de *Ma-*» *cklin*, ou de la bégueule *Made-*» *moiselle Clive* ! Que deviendroient » dans la bouche de ces maussades Ac-» teurs les *Shakespears*, les *Otways*, & » les *Lees* ? Quelle grace ces gens-là » peuvent-ils, je ne dis pas prêter, mais » conserver à un ouvrage dramatique ? » Je voudrois bien entendre déclamer » des Vers harmonieux de Lee par quel-» qu'un d'eux. »

« Atten-

» Attendez attendez, s'écria le Poë-
» te : repetez de grace les Vers tendres
» qui ſont dans le troiſiéme Acte de
» ma piéce, ces Vers admirables, qui
» vous ont fait tant d'honneur, » Je le
» ferois volontiers, répondit le Comé-
» dien, ſi je ne les avois pas oublié. »
» A dire la vérité, reprit l'Auteur,
» vous n'avez pas été parfait dans cette
» piéce. Si vous aviez bien ſçu votre
» rôle, on vous auroit applaudi, plus
» qu'on n'a jamais fait aucun Acteur.
» J'étois bien mortifié de vous voir
» manquer un applaudiſſement unani-
» me. Si je m'en ſouviens bien, re-
» partit le Comédien, ce fut l'endroit
» le plus ſiflé de votre piéce. Ce fut
» votre maniére de jouer qui fut ſiflée,
» dit le Poëte. Ma façon de jouer,
» interrompit l'autre ! » J'ai tort, re-
» prit l'Auteur, car vous n'avez point
» joué. Au lieu de jouer, vous récitiez
» votre leçon ; Ainſi vous ne futes ſiflé
» que par rapport à votre mémoire. »
» Ou je me trompe, répondit le Co-
» médien, ou ce furent les coups de
» ſifflet qui me firent manquer. Tous
» les Spectateurs convinrent que je

» vous

» vous avois rendu comme je le de-
» vois. Ne dites point que ce fut par
» ma faute que votre piéce tomba. Je
» ne sais pas ce que vous voulez dire
» avec votre chute, repliqua le Poëte.
» Vous sçavez bien, dit le Comédien,
» qu'on n'a joué votre piéce qu'une
» fois. Le Parterre, répondit l'Auteur,
» étoit prévenu contre moi : les misé-
» rables qui le composent, m'étran-
» gleroient volontiers : ce ne sont que
» des Tailleurs. » Pourquoi les Tail-
» leurs vous en voudroient-ils, de-
» manda le Comédien ? Il me paroît
» que vous n'avez jamais eu beaucoup
» de commerce avec eux. »

Le Poëte, dont la bile étoit échauffée, alloit répondre vivement ; quand la scene fut interrompue par un accident. Si le Lecteur est pressé d'en apprendre les circonstances, il n'a qu'à sauter le Chapitre suivant, qui n'est que le contraste de celui-ci. Cependant il contient les matiéres les plus graves & les plus importantes du Livre, étant composé d'un dialogue entre Monsieur Adams & Joseph.

CHAP.

CHAPITRE XI.

Mr. Adams exhorte Joseph à supporter patiemment son affliction.

DEs que Joseph fut revenu à lui, & qu'il fut assuré de l'enlevement de sa chere Fanny, il se mit à pousser des gémissemens capables d'attendrir le cœur le plus farouche. Joseph, en prononçant ces mots: « Ah ! ma chere » Fanny, je ne te reverrai jamais, » ne put s'empêcher de verser des larmes: enfin son désespoir étoit si grand, que nous essayerions vainement de l'exprimer.

Après bien des gémissemens & des soupirs, Adams lui parla de la sorte. » Je ne blâme pas, mon cher enfant, » ces premiers mouvemens de votre » passion. Quand des Malheurs inat- » tendus nous surprennent, il faut avoir » plus de science que vous n'en avez » pour les supporter avec constance. » Mais c'est le devoir d'un Chrétien, » d'appeller sa raison, au secours, le plû-

» tôt

» tôt qu'il lui est possible, afin qu'elle
» l'arme de patience & de résignation.
» Consolez-vous, mon cher fils, con-
» solez-vous. Je conviens que vous avez
» perdu la plus belle, la plus vertueu-
» se, & la plus aimable des filles, qui
» vous aimoit tendrement, & avec qui
» vous vous étiez promis de couler
» d'heureux jours dans la vertu & l'in-
» nocence. Vous espériez voir naître
» d'elle de petites amours, qui auroient
» été la joie de votre jeunesse, & vos
» supports dans un âge avancé. Vous
» l'avez perdue; & ce qui est encore
» plus affreux, vous sçavez qu'elle court
» risque de devenir la victime de l'im-
» pudicité & de la violence. Ces idées
» sont à la vérité le comble des hor-
» reurs. »

» Je perds toute patience, s'écria
» douloureusement Joseph. Que n'ai-je
» la liberté de faire agir mes mains,
» pour m'arracher les yeux & me dé-
» chirer moi-même? Si vous souhaitez
» d'en faire un si mauvais usage, reprit
» M. Adams, je suis bien-aise que vous
» en soyez privé. J'ai mis votre mal-
» heur dans tout son jour. Mais il

» faut

» faut appeller la religion à votre aide.
» Souvenez-vous que tout ce qui ſe fait
» dans le monde, arrive par la permiſ-
» ſion de la Providence. Un Chré-
» tien doit s'y ſoumettre ſans murmur-
» re. Nous ne nous ſommes point faits
» nous-mêmes ; l'Etre éternel qui nous
» a créés, veille ſur nous, & nous con-
» duit, ſans que nous ſoyons en droit de
» nous plaindre des afflictions qu'il nous
» envoye. Une autre raiſon, qui doit
» nous empêcher de nous affliger, eſt
» notre ignorance en ce qui regarde l'a-
» venir. Que ſçavons-nous, ſi ce qui nous
» paroît un mal, ne nous conduit point
» à un bien ? J'aurois dû vous faire re-
» marquer que notre ignorance va juſ-
» qu'à l'aveuglement. Ne ſçachant point
» à quoi un événement doit nous con-
» dui e, nous ne pouvons ſçavoir de
» quelle ſource il provient. Vous êtes
» homme, par conſéquent pécheur ; ce-
» ci eſt peut-être le châtiment de vos
» péchés. En ce cas c'eſt un bonheur,
» & le plus grand de tous les biens, puiſ-
» que par là le Ciel eſt appaiſé ; car la
» colere céleſte ne peut nous pourſui-
» vre vainement. D'ailleurs l'impuiſſan-
» ce

» de nous relever de nos malheurs par » nous-mêmes doit nous convaincre » de l'absurdité de nos emportemens. A » qui résistons-nous ? De qui est-ce que » nous plaignons ? C'est de celui, dont » nous ne pouvons éviter les coups ? » Nulle cuirasse n'est assez forte pour » nous en garantir ; nul antre assez pro- » fond pour nous cacher à sa justice. La » ressource unique de l'homme est dans » sa soumission. »

» Ah ! Monsieur, interrompit Jo- » seph, tout ce que vous dites-là est » vrai & bien beau ; & je vous écou- » terois jusqu'au soir avec plaisir, si je » n'avois pas mon cœur pénétré de dou- » leur. C'est justement, reprit Adams, » ce qui doit vous engager à m'écou- » ter. Refuseriez-vous le secours d'un » Médecin dans une maladie, sous le » prétexte de vouloir bien vous mettre » entre ses mains quand la santé vous » seroit revenue ? Les consolations doi- » vent être administrées aux affligés, » & non à ceux qui sont dans la » joie. »

» Mais vous ne m'avez rien dit de » consolant encore, répliqua Joseph.

ſur le chagrin. Tous les ſages, dit-» il, tous les Philoſophes, même par-» mi les Payens, ont écrit contre ces » foibleſſes, comme indignes de l'hom-me. » Il cita pluſieurs Auteurs tant ſacrés que profanes ; particuliérement Séneque ; il cita auſſi le Livre de la *Conſolation*, qui quoiqu'il ne ſoit pas de Cicéron, valoit, ſelon lui, preſ-qu'autant que tous les ouvrages de ce grand Orateur. Il conclut, en exhor-tant Joſeph à modérer ſon chagrin, de crainte d'offenſer le ſuprême Etre, qui étoit ſeul capable de lui rendre ſa Fanny.

Cette raiſon, ou plutôt l'imagina-tion que le retour de Fanny étoit une choſe poſſible, fit plus d'effet ſur Jo-ſeph que toute la rehétorique du Mi-niſtre, & calma pour un inſtant ſa douleur. Mais lorſqu'il faiſoit réflé-xion ſur les dangers auxquels elle étoit expoſée, ſon accès recommençoit, ſans qu'il fût dans le pouvoir d'Adams de le modérer, quoiqu'il fît des efforts dont Socrate lui-même ſe ſeroit ap-plaudi. Les ſanglots & les gémiſſe-mens recommencerent de nouveau,

tant

tant de la part du Miniſtre que de Joſeph. A la fin ce dernier s'écria :

« Oui, je ſupporterai mes malheurs ; » mais il faut au moins les ſentir comme homme. Je ne puis oublier ce » que j'ai perdu, ni qu'elle me fut » chere.

Quel galimathias eſt-ce là, demanda Adams ? Je l'ai retenu d'une » Tragédie que j'ai vu jouer, répondit Joſeph, Fi, s'écria le Miniſtre, ces » piéces de Théatre n'apprennent que » du paganiſme ; je n'ai jamais crû qu'un » Chrétien pût lire d'autres piéces de » Théatre que *Caton* & *l'Andrienne*, » qu'on a renouvellée de Terence. Dans » cette derniere il faut avouer qu'il y » a des maximes auſſi ſaines que dans » des Sermons. » Ici il faut les laiſſer, pour courir après l'objet des douleurs de Joſeph.

CHAP.

CHAPITRE XII.

Autres Avantures qui surprendront le Lecteur.

LE Capitaine, qui avoit enlevé Fanny de si grand matin, se hâtoit de la conduire au Château. Non content de mépriser ses prieres & ses larmes durant le chemin, il l'insultoit encore par des propos insolens, qu'elle entendoit à peine, parce que c'étoit pour la premiere fois que ses oreilles étoient souillées de pareils discours. Cependant il changea de ton, & se mit à la flatter en lui étalant la gloire & l'abondance dont elle alloit joüir, chez un Seigneur qui avoit la volonté & le pouvoir de la rendre heureuse. « Dans peu, lui dit-il, vous me regar» derez comme le meilleur de vos amis, » puisque je suis l'instrument dont la » fortune se sert pour vous élever au » comble de la félicité. Allons, ajouta» t-il, soyez sages; & mépriſez ce misé» rable à qui vous alliez vous sacrifier,

» si

» si je n'étois venu vous arracher de » ses mains ; c'est votre ignorance qui » vous a fait faire un choix si indigne de » vous. »

» Je n'ai jamais aimé, répondit-elle, » un homme digne de mépris, ni un » misérable. Vous vous fâchez, Ma- » demoiselle, reprit le Capitaine, » de ce que je le traite de misérable; mais » que peut-on dire autre chose d'un La- » quais? Je ne vous entends pas, ré- » pliqua-t'elle ; celui dont vous me » parlez a été domestique, il est vrai, » dans la maison où je servois moi- » même. Ainsi il n'est point indigne de » moi. Croyez-moi, répartit le Capi- » taine, cédez de bonne grace ; vous » ne pouvez nous échaper : la résis- » tance est inutile, & Mylord vous ai- » mera bien plus, si vous vous don- » nez à lui, que s'il est obligé de vous y » contraindre. »

A ces mots, Fanny se mit à crier au secours ; car il faisoit déjà jour ; mais ne voyant personne, elle leva les yeux au Ciel, pour implorer l'assistance du souverain Protecteur de l'innocence. Le Capitaine la menaça de lui fermer

mer

mer la bouche, ſi elle ne ceſſoit de crier. Elle fut donc forcée de ſe taire, & prononça ſeulement trois ou quatre fois le nom de Joſeph, en verſant un torrent de larmes ; mais tout à coup la vuë d'un Cavalier qui venoit vers eux, lui rendit l'uſage de la parole Elle l'appella malgré les menaces du Capitaine, & implora ſon ſecours, pour la tirer des mains de ſon raviſſeur. L'homme s'arrête. Mais le Capitaine lui dit que c'étoit ſa femme, qu'il venoit d'enlever d'entre les bras de ſon amant pour la ramener chez lui. Le Cavalier le crut ſur ſa parole, & lui ſouhaitant un bon voyage, s'éloigna au trot. Quand il fut loin, le Capitaine maltraita beaucoup la pauvre Fanny, en lui jurant qu'il lui mettroit un baillon dans la bouche pour la punir de ſa déſobéiſſance. Ce qu'il auroit exécuté s'il n'avoit dans le moment fait la rencontre de deux hommes armés de bons piſtolets, à qui elle demanda encore du ſecours. Le Capitaine leur répéta la même hiſtoire, dont il avoit amuſé le premier. « Morbleu » qu'elle eſt jolie, s'écria un de ces » hommes,

» hommes, le drole avoit le goût fin ;
» que n'étois-je à ſa place ? Son cama-
» rade au lieu de lui répondre, s'é-
» cria à ſon tour ; Parbleu je la con-
» nois, n'êtes-vous pas Françoiſe Good-
» wille ? Oui, oui, c'eſt moi, répon-
» dit-elle. Ah ! Jean, c'eſt donc vous
» que le Ciel m'envoye, pour me ti-
» rer des mains de cet infâme, qui
» m'emmene malgré moi, pour me deſ-
» honorer. Au nom de Dieu, tirez-
» moi de ſes mains. » Le Capitaine crut l'emporter à force de poulmons ; mais ces hommes étant bien armés, & le Caroſſe qu'ils eſcortoient arrivant à propos, il vit à ſon grand regret, que la force & la ruſe lui devenoient inutiles : de ſorte qu'il ne penſa plus qu'à ſe tirer d'affaire. La perſonne qui étoit dans le Caroſſe, le fit arrêter & d'un air d'autorité examina le cas. La dépoſition de Fanny fortifiée du témoignage du Laquais, dont elle étoit connue, fut écoutée. On ſe ſaiſit du Capitaine, qu'on mena en triomphe, garotté ſur ſon cheval, à la ſuite du Caroſſe où l'on fit monter Fanny. Ce Seigneur d'importance, qui étoit ainſi

voituré, n'étoit autre que Monſieur Pierre Ponce, Intendant de Lady Booby, qui devançoit ſa Maîtreſſe de quelques milles ; & qui dans le fond de l'ame, après ſon argent & celui d'autrui, n'aimoit rien tant qu'une jolie Fille.

Le Caroſſe arriva à l'Hôtellerie, qui étoit ſituée ſur le chemin, dans le tems que le Poëte & le Comédien s'entretenoient, & que M. Adams & Joſeph diſputoient enſemble, liés comme nous les avons laiſſés. Fanny deſcendit à la porte, & vola plutôt qu'elle ne marcha, juſqu'à la chambre où étoit ſon cher Joſeph. Lecteur, figurez-vous la joie que reſſentirent alors ces deux amans : il faut avoir aimé pour la comprendre.

Monſieur Ponce, qui avoit appris par Fanny que M. Adams étoit là, s'arrêta pour recevoir ſes hommages ; car celui-ci étant un cagot, Adams le révéroit, parce qu'il prenoit le maſque pour le viſage, & il rendoit à cet hypocrite le reſpect qu'il croyoit dû au vrai mérite ; ce que l'autre attribuoit méchamment à la vénération dont il croyoit

croyoit le Miniſtre pénétré, non pour ſa perſonne, mais pour ſa bourſe : ce qui le rendoit ſi fort ſon ami, qu'une fois qu'Adams fut actionné pour une petite dette, il lui prêta cent francs, pour l'empêcher d'aller en priſon, ſans en exiger d'autre ſûreté, qu'un Contrat dans les formes, par lequel le Miniſtre lui donnoit hypotéque ſur tous ſes meubles.

Il ſeroit difficile de dépeindre la figure du pauvre Adams. Il s'étoit habillé ſi à la hâte, qu'on le trouva ſans bas ni culotte ; ſa perruque retournée, la coëffe en dehors, étoit attachée ſur ſa tête avec un mouchoir de ſoie rouge. Sa robe déchirée pendoit ſous ſon ſurtout, & on appercevoit quelques lambeaux d'une chemiſe aſſez ſale. Son viſage conſervoit les couleurs que le torchon y avoit empreintes. Cette figure, que Fanny venoit de tirer des cordes qui la tenoient captive, en s'offrant aux yeux de Mr. Pierre Ponce, dérangea toute ſa gravité ; cependant il lui dit de s'aller nétoyer, ne voulant pas lui permettre de lui rendre ſes hommages dans un état ſi indécent.

Le Poëte & le Comédien voyant le Capitaine lié, crurent que la prudence éxigeoit d'eux de pourvoir à leur propre conservation ; & une retraite précipitée leur parut le plus sûr moyen de se retirer du péril. Ils monterent tous deux sur le cheval du Poëte, qui leur étoit resté, & partirent avec toute la diligence possible.

L'hôte qui connoissoit M. Ponce & les livrées de Lady Booby, fut fort surpris de ce changement. Sa femme qui venoit de se lever, ayant apris toute l'histoire, le consola, en l'appellant, bête, animal &c. « Que ne m'as-tu » demandé conseil, insensé que tu es, » lui dit elle ? Tu ne cesseras jamais de » faire des sotises, que moi & mes » enfans ne soient ruinés. »

Quand Ponce eut fini de déjeuner de quelques provisions qu'il avoit dans son Carosse, & qu'Adams se fut ajusté le mieux qu'il lui fut possible, cet homme d'importance commanda que le captif fût conduit à son tribunal ; mais les Laquais, Nation peu vindicative, satisfaits de la vengeance que Joseph avoit pris de lui (car il lui avoit

avoit donné un coup de bâton) & le croyant ſuffiſamment puni, l'avoient relâché : & il étoit parti en menaçant Joſeph d'un châtiment, dont il ne ſe mit jamais en peine.

Cependant l'Hôteſſe ſe préſenta devant M. Ponce, & après une centaine de révérences, elle s'expliqua dans ces termes. » J'eſpere, Monſieur, que » votre Grandeur pardonnera à mon » mari, qui n'a point d'eſprit, pour » l'amour de moi & de mes enfans. » S'il pouvoit payer ſa ſotiſe tout ſeul, » je ne le plaindrois pas. Mais je ſuis » une pauvre femme avec trois enfans, » qui ne ſont point capables de gagner » leur vie. Si le Pere va en priſon, il » faut que la Paroiſſe nourrice les en- » fans. Ainſi j'eſpere que votre Gran- » deur pardonnera à mon ſot mari, en » ma conſidération. Je réponds qu'il l'a » fait ſans malice. C'eſt dans le fond » un bon homme : j'ai eu trois enfans de » lui en moins de trois ans, & il y en » a un quatriéme en chemin. » Elle » auroit continué encore une heure, ſi Ponce n'avoit arrêté le torrent, en lui diſant qu'il n'avoit que faire de ſes ex-

cuſes, ni de ſon mari non plus. Adams & les autres l'ayant aſſurée que tout étoit pardonné, elle fit une profonde révérence, & ſe retira.

Monſieur Ponce vouloit que Fanny reprît ſa place dans ſon Caroſſe; mais elle aima mieux monter en croupe derriere Joſeph, ſur un cheval qu'un Laquais de Lady lui avoit prêté. Mais quand ce fier courſier fut ſorti de l'écurie, on vit avec étonnement que c'étoit celui-là même qu'Adams avoit laiſſé à l'Hôtellerie, que les Laquais reconnurent, & que par amitié ils avoient ramené. Joſeph ne voulut point le monter, tandis que M. Adams iroit à pié. M. Adams vouloit aller à pié & faire monter Joſeph & Fanny à cheval. Mais M. Ponce, qui déſeſpéroit de pouvoir avoir Fanny dans ſon Caroſſe, termina le différend, en offrant une place au Miniſtre. Cet honneur fut reçu avec des actions de graces & de grandes révérences de la part d'Adams, & en même tems accepté : il déclara néanmoins dans la ſuite qu'il n'étoit monté dans le Caroſſe que par complaiſance, préférant la lenteur *pedeſtre*, à la promptitude du *vehicule*.

CHAP.

CHAPITRE XIII.

Dialogue entre Mr. Abraham Adams & M. Pierre Ponce.

LA Voiture n'avoit pas roulé bien loin, que M. Adams fit remarquer à M. l'Intendant le beau tems qu'il faiſoit. » Oui, repliqua Ponce, le tems » eſt beau, & le pays auſſi. Je le trou- » verois tel, répondit le Miniſtre, ſi je » n'avois pas traverſé les Dunes de- » puis peu; il me ſemble que c'eſt la » plus belle vuë qu'il puiſſe y avoir » dans le monde. Quel payſage char- » mant! Je ne me ſoucie guère d'un païſ- » ſage, repartit l'Intendant; je n'ai ja- » mais regardé des terres avec plaiſir, » que celles qui ſont à moi. Vous pou- » vez donc, repartit Adams, vous ré- » galer de la vue de pluſieurs beaux » pays dont vous êtes le propriétaire, » & le Maître. J'ai peu de choſe, reprit » Ponce; mais je m'en contente: je fais » beaucoup avec peu. Ah! mon cher » Monſieur Adams, j'ai bien de la pei-

» ne à vivre. Les richeſſes, répondit
» le Miniſtre, ne ſont des bénédictions
» qu'autant qu'elles ſont accompagnées
» de la charité, & que celui qui les
» poſſede, les répand ſur les pauvres.
» Votre idée de la charité & la mien-
» ne ſont un peu différentes, repartit
» l'Intendant. Ce terme, comme on l'en-
» tend ordinairement, exprime une
» choſe. C'eſt une qualité qui peut con-
» venir à un Eccléſiaſtique. Mais pour
» nous autres gens du monde, elle ne
» nous convient point. Je ne prétens
» pas non plus inſinuer que tous les
» Eccléſiaſtiques la poſſedent. Ma défi-
» nition de la charité, répondit Adams;
» me la fait régarder comme une diſ-
» poſition généreuſe qui nous porte à
» ſoulager les miſérables. Il y a bien
» quelque choſe dans cette définition
» qui me plaît, repartit Ponce. Une
» diſpoſition ditez-vous? Oui, vous
» avez raiſon; la charité conſiſte en
» effet dans la diſpoſition plûtôt que
» dans l'action. Mais M. Adams, qui
» ſont ces miſérables que nous devons
» ſoulager? Les miſeres des hommes,
» ne conſiſtent que dans leur imagina-
» tion

» tion déréglée. Croyez-moi, ce seroit
» plûtôt une extravagance, qu'une ac-
» tion louable, si l'on se mettoit dans la
» tête de vouloir les soulager. Comment,
» Monsieur, s'écria le Ministre, vous
» voudriez faire passer la faim, la soif,
» le froid, & la nudité, pour des maux
» imaginaires, ainsi que cent autres
» malheurs auxquels les pauvres sont
» exposés ? » Un homme à votre avis ;
» repliqua Ponce, peut-il se plaindre
» de la disette, dans un pays où il trou-
» ve de bonnes herbes dans chaque
» prairie ? Peut-il se plaindre de la soif,
» tandis qu'il est environné de fontai-
» nes & de rivières ? le froid & la nu-
» dité sont encore des maux imaginai-
» res, que le luxe & la coutume ont
» sottement réalisés. Pourquoi un hom-
» me a-t'il besoin d'un habit, plûtôt
» qu'un cheval, ou un autre animal ?
» Il y a même des Nations entieres
» qui en ignorent l'usage. Mais vous
» qui n'avez aucune expérience du mon-
» de, vous ne sçavez pas toutes ces
» choses-là. Pardonnez-moi, Monsieur,
» répondit Adams, j'ai lû que les *Gym-*
» *nosophistes*. . . . Laissons là vos pedan-
» teries

» teries, interrompit bruſquement Ponce.
» je vous ſoutiens que le plus grand abus
» qu'il y ait dans nos loix & dans nos
» mœurs, eſt la proviſion qu'on fait
» tous les ans pour les pauvres. Si nous
» exceptons celle qui donne ſottement
» de quoi vivre à une autre claſſe auſſi
» pernicieuſe. En vérité, je ne poſſede
» pas un pouce de terre, qui ne ſoit mis
» à contribution pour tous ces coquins.
» Je crois qu'à la fin je ſerai obligé d'al-
» ler demander l'aumône moi-même.

Ponce continua de la ſorte. « Pour
» vous, M. Adams, vous êtes peut-
» être de ceux qui croyent que je ſuis
» tout argent : car il y a des gens qui
» s'imaginent que je regorge de riche-
» ſes, & que mon habit eſt doublé
» d'actions ſur la Compagnie des In-
» des : on ſe trompe bien, je vous en
» réponds. Je ne ſuis point riche, M.
» Adams : il s'en faut bien ; j'ai bien
» de la peine à me ſoutenir dans le
» monde. J'ai fait trop d'acquiſitions.
» Plût au Ciel que j'euſſe gardé mon
» argent ! mais je ſuis trop porté à le
» dépenſer ; & je crains bien que mon
» héritier ne trouve mes affaires tout

» à

» à fait dérangées après ma mort. Il au-
» ra lieu de se plaindre que j'ai trop
» aimé les terres, & que j'ai eu trop de
» mépris pour l'argent. Après tout, mon
» cher M. Adams, où aurois-je puisé ces
» trésors, à moins que je ne les eusse
» volés? A dire le vrai, répondit Adams,
» j'ai toujours pensé comme vous, &
» j'ai souvent été surpris de la hardiesse
» de ceux qui parlent tant de vos riches-
» ses, parce que la chose est réellement
» impossible. Car enfin vous n'avez ja-
» mais exercé d'autre profession que
» celle d'Intendant de Maisons de Sei-
» gneurs, & vous m'avez dit vous-mê-
» me que vos biens étoient des acquisi-
» tions que vous aviez faites. Est-il
» donc croyable que vous ayez amassé
» des trésors immenses?

» A combien montent les richesses
» que le public me donne, demanda
» Ponce? J'ai entendu des gens, ré-
» pondit Adams, assurer que vous aviez
» plus de quarante mille pistoles. » A ces mots Ponce fronça les sourcils: ce qu'Adams ayant remarqué. « Il lui dit, Mon-
» sieur, souvenez-vous que ce n'est que
» de l'opinion d'autrui que je vous par-
le;

» le ; pour moi, j'ai toujours ſoutenu
» le contraire ; car je ne crois pas que
» vous en ayez la moitié. Mr. Adams,
» répondit l'Intendant, je ne voudrois
» pas encore leur vendre mon bien pour
» le double de la ſomme que vous avez
» dite ; & pour ce qui eſt de votre opi-
» nion & de la leur, je m'en moque. Je
» ne ſuis point pauvre, quoique vous
» vouliez me faire paſſer pour tel, afin
» de me rendre mépriſable. Car la pau-
» vreté eſt la choſe du monde la plus ri-
» dicule & la plus mépriſée. Je connois
» mes envieux; mais Dieu merci, je ſuis
» trop au deſſus d'eux pour les craindre.
» Il eſt vrai que mon bien eſt en acquêts,
» & que je ne l'ai pas reçu de mes peres
» comme le Lord Booby ; mais j'ai vû
» des héritiers de ces grands noms cou-
» rir le pays avec des robes ſales & dé-
» chirées, & quêter un malheureux bé-
» néfice pour ſubſiſter : oui, oui, Mon-
» ſieur Adams, de vrais gueux, & des fi-
» gures viles, auſſi baſſes que la vôtre,
» qu'un homme comme moi ſe garde-
» roit bien de placer à côté de lui dans
» ſon Caroſſe, quoique vous y ſoyez
» actuellement, à moins qu'il ne fût doué
» d'une

d'une bonté d'ame pareille à la mienne. » Je ne fais non plus de cas de votre Ca- » roſſe que d'un fêtu, repartit Adams ; & » ſi j'avois cru que vous euſſiez été capa- » ble de m'inſulter ainſi, j'aurois marché » à pié juſqu'au bout du monde, plû- » tôt que d'y prendre place. Mais, M. » je m'en vais vous débarraſſer de ma » vile figure.» Comme il parloit encore, » il ouvrit la portiere & s'élança dehors, ſans faire arrêter le Caroſſe. Mr. Ponce lui jetta ſon chapeau, qu'il avoit oublié dans ſa colére. Joſeph, & Fanny s'arrêterent pour l'attendre. Il les eut bientôt rejoints, & dans moins d'une heure ils arriverent tous enſemble au village de Booby.

LES AVANTURES DE JOSEPH ANDREWS. ET DU MINISTRE ABRAHAM ADAMS.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de Lady Booby *au Château de Booby, & celle des autres Voyageurs au Village de même nom.*

L'Equipage dans lequel étoit Lady Booby, arriva à l'entrée du Village, en même-tems que nos Voyageurs. La vue de Joseph la fit rougir,

gir, mais cette rougeur se changea presque dans l'instant même dans une pâleur extrême. Elle fut reçue de ses vassaux avec de grandes démonstrations de joie ; ces pauvres gens étoient charmés tous de revoir leur Dame, qui amenoit à sa suite la paix & l'abondance. Car si la Cour est nécessaire à Londres pour faire fleurir le Commerce, à plus forte raison le Seigneur d'un Village est-il nécessaire aux habitans, qui souvent meurent de faim pendant qu'il dépense ses revenus à la Ville : Ils renaissent, dès qu'il revient chez lui, parce qu'il occupe les forts & nourrit les foibles.

L'intérêt pouvoit bien avoir part aux démonstrations de joie, que Lady inspira par son heureux retour. Mais celle que les Paroissiens firent paroître à la vue d'Adams, ne fut point équivoque. Ils s'assemblerent autour de lui, comme des enfans respectueux accourent vers un Pere tendre & bienfaisant, en lui faisant mille protestations de leur sincere attachement. Le Ministre n'y fut point insensible. Il les caressa tous, les appella ses chers enfans, & les embrassa

braſſa tendrement, ſans oublier les abſens dont il s'informa, tandis qu'on voyoit briller dans ſes yeux la ſatisfaction d'une ame, qui fait conſiſter ſa félicité dans celle de ſes inférieurs. Joſeph & Fanny eurent leur tour ; chacun s'empreſſoit pour les embraſſer. Enfin jamais on ne revit trois perſonnes avec plus d'allegreſſe ; & pour leur rendre juſtice, il faut convenir qu'on ne voit que très-rarement des perſonnes auſſi dignes d'être univerſellement aimées.

Adams amena ſes Compagnons de Voyage chez lui, où il les obligea d'accepter un petit repas, où il trouva ſa femme & ſes enfans, en joie & en ſanté. Nous les laiſſerons aſſis à table prenant ce repas ſimple, & nous nous tranſporterons au Château de Lady Booby. La paſſion que Joſeph lui avoit inſpirée, ne s'étoit point éteinte par le congé qu'elle lui avoit donné. Le trait qui l'avoit percée, étoit trop enfoncé dans ſon cœur pour pouvoir l'arracher facilement. Son image, qu'elle ne pouvoit effacer, troubloit ſon repos, & ſe préſentoit à elle juſque dans ſon ſommeil.

meil. Des ſonges fâcheux la troublerent la nuit de ſon départ. Elle ſe réveilla en ſurſaut, & ſes yeux ſe fixerent d'abord ſur l'endroit, où elle l'avoit vû le jour précédent ; ce qui le répreſenta encore plus vivement à ſon eſprit. Ses froideurs, dont elle ſe ſouvenoit, n'eurent point la force de le rendre odieux : elle l'excuſa, en les attribuant à ſa timidité, à ſa jeuneſſe, à ſon reſpect, & à ſa religion.

La réfléxion, loin de la ſoulager, ne fit qu'augmenter ſes peines ; puiſqu'elle lui fit enviſager Joſeph comme perdu pour toujours, par ſa propre faute. Elle l'avoit chaſſé de chez elle, avec une eſpéce d'opprobre, tandis que tout ſon crime n'étoit peut-être que ſa crainte & ſa modeſtie. Cependant l'orgueil, qui eſt la paſſion dominante dans la plûpart des femmes, lui fit enviſager la baſſeſſe de ſes ſentimens. Les charmes de l'objet s'évanouirent tout d'un coup : le mépris ſuccéda à l'eſtime, & la haine ſembla prendre la place de l'amour. Une fois l'idée lui vint qu'il avoit du dégoût pour elle ; mais ne pouvant la ſupporter, elle s'éforça de la détruire.

truire. Enfin le sel de la vengeance assaisonna sa passion : elle se le représenta dans la plus affreuse misére ; & la seule imagination du plaisir qu'elle se promettoit, en le voyant dans cet état, lui arracha un sourire amer, composé de joie, de mépris, & de colere.

Se croyant Maîtresse absolue de toutes ses facultés, elle sonna ; la fidelle Slipslop ne se fit point attendre. Lady se leva & s'étant mise aussi-tôt à sa toilette. » Slipslop, dit-elle, suis-je obéie ? » a-t'on chassé ce garçon ? J'ai déja dit » à Madame, répondit Slipslop, qu'il » étoit parti hier au soir. » Et comment » a-t'il pris cela, demanda Lady ? D'une » maniere qui a affecté de compassion » & de tristesse toute la maison, repliqua » Slipslop. On ne lui devoit que peu de » chose, parce que le pauvre garçon » donnoit la moitié de ses gages à son » Pere ; de sorte qu'ayant déposé sa li- » vrée, selon vos ordres, il ne lui res- » toit que sa chemise. Et à dire le vrai, » Madame, c'étoit une figure bien tou- » chante dans cet état. Le pauvre gar- » çon étoit nud, & n'avoit pas de quoi

» ménager

» ménager la décence. Il auroit fallu le
» voir mourir de froid, ſi un de ſes
» camarades n'avoit pris pitié de lui,
» en lui prêtant un antique habit. Quand
» on lui a dit que vous aviez refuſé le
» certificat de ſon ſervice, il a ſoupiré
» du fond de ſon cœur, & nous a dit
» qu'il ne ſçavoit pas quel crime il avoit
» commis; que vous étiez cependant
» une très-bonne Maîtreſſe: il a ajoûté
» qu'il prieroit Dieu pour vous toute
» ſa vie, quoiqu'on l'eût mis mal dans
» votre eſprit. Pour moi continua-
» t'elle, je ſuis bien fâchée qu'il ſoit
» ſorti; car je crois bien ſincérement
» qu'il n'y avoit pas dans l'Hôtel un
» meilleur ſuppôt, ni un garçon plus
» fidéle. Pourquoi m'avez-vous donc
» tant preſſée de le renvoyer, demanda
» la Dame? » Qui? moi, Madame, s'é-
» cria Slipſlop! Vous êtes trop juſte
» pour m'accuſer de cela. N'ai-je pas
» fait mon poſſible, pour vous en
» empêcher? Mais j'ai vû que vous étiez
» en colére; & ce n'eſt pas à nous autres
» domeſtiques ſupérieurs, à nous mê-
» ler des affaires de cette conſéquence.
» Et qui eſt-ce donc qui m'a ſi fort ir-

» ritée, repartit Lady, ſi ce n'eſt vous-
» même avec vos contes, que je ne dou-
» te point que vous n'ayez inventés ?
» Joſeph peut vous remercier de ſon
» malheur, & moi d'avoir perdu un bon
» Domeſtique fort mal à propos, un gar-
» çon, qui peut-être valoit mieux que
» tous tant que vous êtes. Quelle
» bonté d'ame ! Donner la moitié de
» ſes gages pour ſoulager la miſere de
» ſon Pere ! Que ne me l'avez-vous dit
» plûtôt, ſans me laiſſer renvoyer un ſi
» bon enfant, dépourvu de Certificat.
» Mais j'entrevois votre politique, en
» me portant des plaintes contre lui.
» Vous étiez jalouſe de mes Filles. Moi,
» jalouſe, interrompit Slipſlop ! Je m'eſ-
» time trop pour vouloir d'un miſéra-
» ble Laquais pour amant. Sans vanité,
» les Maîtres ne ſont pas trop bons. »

La Dame ſe mit en colere à ces mots, & chaſſa Slipſlop de ſa préſence. Elle ſe retira en hauſſant les épaules & repliquant entre ſes dents. « Jalouſe ! vrai-
» ment, c'eſt bien moi qui ſuis jalouſe.
» En tout cas, je ne ſuis pas la ſeule qui
» l'eſt. » Lady l'avoit bien entendue ; cependant elle n'en fit pas ſemblant.

Mais

Mais cela donna occasion à un combat intérieur, si ressemblant à celui que nous venons de dépeindre, que nous le passerons sous silence, de crainte de tomber dans des redites inutiles. La pauvre Lady eut tout lieu de douter de sa victoire ; & ce doute accablant lui fit prendre une résolution plus ordinaire que prudente, qui fut de se retirer à la Campagne. Elle y envoya Slipslop dès le lendemain, ne pouvant se resoudre à la chasser. Le Lecteur a été déja instruit de l'arrivée de la suivante, de celle de Ponce, & des autres ; c'est de l'arrivée de Lady dont il s'agit à présent.

Le lendemain étant un Dimanche, Lady, au grand étonnement de toute la Paroisse, alla à l'Eglise, où elle fut à peine entrée qu'elle apperçut Joseph. Quand l'Office fut fini, M. Adams publia les bans de *Joseph Andrews*, & de *Ftançoise Goodwille* dite Fanny ou Fanchon, *tous deux de la Paroisse*, *&c.* Si Lady changea de couleur en entendant cette premiere publication, c'est ce que nous n'avons pu apprendre, parce que sa place à l'Eglise étoit constituite de fa-

çon qu'on ne pouvoit le remarquer ; mais il eſt certain qu'elle ſe leva un quart-d'heure après, & ſe tournant du côté des Femmes, elle les examina l'une après l'autre, avec des yeux pleins de colere: ce qui leur fit craindre qu'elle ne fût irritée contre quelqu'une d'elles.

De retour au Château, elle dit à Slipſlop, qu'elle ne pouvoit s'imaginer pour quelle raiſon Joſeph ſe trouvoit domicilier dans la Paroiſſe. Pour la ſatisfaire là-deſſus, Slipſlop lui conta, autant qu'elle jugea convenable, tout ce qui s'étoit paſſé pendant le voyage, depuis la rencontre qu'elle avoit faite de lui & d'Adams, juſqu'à leur ſéparation. Elle l'inſtruiſit autant qu'il fallut ſur le ſujet de Fanny. Lady. ordonna qu'on avertît M. Adams de lui venir parler, & elle lui fit ſçavoir ſes volontés de la maniére que nous allons voir.

CHAP.

CHAPITRE II.

Entretien de Lady Booby & de Monsieur Adams.

DEs que M. Adams parut devant Lady. « Je suis bien surprise, » Monsieur, lui dit-elle, que sans vous » souvenir de ce que vous devez à ma » famille, vous preniez plaisir à m'of- » fenser, en protégeant un garçon que » j'ai chassé de chez moi pour sa mau- » vaise conduite ; d'ailleurs convient-il » à un homme de votre caractere de » courir le pays avec un fainéant & une » petite Païsanne ? Pour ce qui est de la » Fille, je n'en ai pas entendu dire de » mal ; au contraire, Slipslop m'a dit » qu'elle servoit ici autrefois, & qu'on » en étoit assez content ; elle pourroit » même être bonne à quelque chose » dans la suite. Mais pour ce qui est de » les marier ensemble, c'est une extra- » vagance, dont je vous avoue que je » ne vous crois pas capable. C'est le » vrai moyen de les perdre tous deux.

» Je

» Je vous proteſte, Madame, répondit » le Vicaire, que je n'ai jamais enten- » du dire le moindre mal de Monſieur » Joſeph. Si j'avois oui parlé de lui dé- » ſavantageuſement, je l'aurois corri- » gé : car je ne ſouffre point que ceux » qui ſont ſous ma direction, faſſent du » mal, ſans les en avertir. Pour la Fil- » le, j'ai auſſi bonne opinion d'elle que » votre Grandeur. Elle eſt d'une hu- » meur ſi douce, d'une vertu ſi pure, » & d'un caractere ſi parfait, que nous » ſommes tous enchantés d'elle ; & à » l'égard de ſa beauté, quoique je ne » faſſe pas grand cas d'un ſi foible avan- » tage, je vous puis aſſurer que c'eſt la » plus belle créature qu'on ait jamais vue » dans cette Paroiſſe. Vous êtes bien » impertinent, M. le Vicaire, interrom- » pit Lady, de me tenir des propos » auſſi fades. Il convient bien à un Mi- » niſtre, de prendre garde à la beauté » des Filles. Vous êtes un Juge excellent » ſans doute. Un homme qui n'eſt jamais » ſorti de cette Paroiſſe, ſe connoître » en beauté ! quel ridicule ! de la beau- » té, vraiment ! une Païſanne, être » beauté ! Cette Venus, ſans doute peu-

» plera

» plera la Paroisse d'une race de beau-
» tés. Enfin, sçachez, M. Adams, que
» nous n'avons déja que trop de pau-
» vres; & je ne veux point du tout per-
» mettre qu'on en augmente le nombre.
» Votre Grandeur se fâche contre moi
» un peu sans raison, répartit le Ministre.
» Il y a long-tems que ces deux jeunes
» gens désirent la consommation; mais
» je les en ai empêchés. Je puis dire
» avec vérité, que je suis l'unique qui
» auroit pu leur persuader d'attendre
» la cérémonie. Mais je suis à présent
» obligé de prêter mon ministére à
» M. Joseph, qui du consentement de
» Fanny, donné en ma présence, re-
» quis la publication des bas. Oh je
» n'en doute point, répondit Lady,
» qu'elle n'ait consenti. On ma dit qu'el-
» le est folle des hommes. C'est là ap-
» paremment une de ses bonnes quali-
» tés: mais ils auront à requerir l'un
» & l'autre. Je vous défends de pu-
» blier le second ban sans mon or-
» dre. » Madame, repartit Adams, je
» les surfoirai, si quelqu'un y met ju-
» ridiquement opposition, & me la si-
» gnifie. Car cela est nécessaire, pour

» que je puiſſe les refuſer. » Je vous » en ai donné une raiſon ſuffiſante, ré» pliqua Lady. Ce Joſeph eſt un miſé» rable, & je ne veux point qu'il me » couve un nid de gueux dans la Pa» roiſſe. » Avec la ſoumiſſion & tout le » reſpect que je vous dois, répondit » M. Adams, votre Grandeur me per» mettra de lui dire, que le Procureur, » M. la Mouche, m'a dit que celui qui » ſert un an dans la Paroiſſe, a droit » de s'y établir. La Mouche, dit La» dy, eſt un Viſionnaire & un Faquin, » de ſe mêler de ce qui me regarde. Je » vous dis encore une fois, que je ne » ne veux plus de ces embaras-là; ainſi » je vous prie de ne point paſſer ou» tre. Madame, répliqua Adams, je » vous obéirai en tout ce qui eſt lici» te; mais la pauvreté des contractans, » n'a jamais été regardée comme un em» pêchement, qui dût les priver du » mariage. Les Loix ſont trop juſtes » pour les maltraiter juſqu'à ce point» là. Les pauvres ſont privés de la plû» part des douceurs de la vie par leur » pauvreté. Ce ſeroit être bien barba» re, que de vouloir encore leur inter» dire

» dire les innocens plaiſirs d'un amour » légitime, & de leur enlever les pri- » viléges dont la nature a gratifié les ani- » maux mêmes. Puiſque vous vous mé- » connoiſſez, s'écria la Dame, juſqu'à » me perdre le reſpect en me tenant » des diſcours ſi libres, je n'ai plus qu'un » mot à vous dire. Je vous défends de » publier les bans, & ſi vous oſez » déſobéir, je prierai le Docteur, vo- » tre Maître, de vous mettre dehors. » Oui, Monſieur, voilà le parti que je » prendrai, ſans m'embarraſſer ni de » votre femme, ni de vos enfans. Alors » vous pourrez aller demander votre » pain, avec la Venus dont vous fai- » tes tant de cas. Je ne ſçai, repartit M. » Adams, ce que votre Grandeur veut » dire par les termes *de Maître*, & de » *mettre dehors*. Je ſers un Maître ſou- » verain qui ne m'abandonnera jamais, » pour avoir fait mon devoir; & ſi le » Docteur, c'eſt-à-dire M. notre Rec- » teur, juge à propos de changer de » Vicaire, j'eſpére que Dieu me pour- » voira d'une autre place. Au pis aller, » nous avons des mains; nous travail- » lerons, & je ne doute point de la

» bénédiction du Ciel. Tandis que j'ai » la conſcience nette, je ne crains per- » ſonne. Je ne ſçai à quoi j'ai penſé, » dit Lady, quand je me ſuis abaiſſée » juſqu'à vous parler. Je vois que vous » êtes leur complice ; ainſi vous n'avez » qu'à vous en aller. Je vais ordonner » qu'on ne vous laiſſe plus entrer au » Château : je ne veux point que ma » porte ſoit ouverte à des Miniſtres, » qui courent le pays avec des beautés. » Madame, repartit Adams, vous pou- » vez vous épargner cette peine ; je » n'entre chez perſonne ſans leur aveu. » Cependant je ſuis perſuadé, que quand » vous aurez conſideré cette affaire » avec plus de ſang froid, vous loue- » rez plûtôt que vous ne blamerez la » conduite de votre très-humble ſervi- » teur. » Enſuite, après bien des révé- » rences, il lui dit, adieu,

CHAPITRE III.

Entretien de Lady Booby avec le Procureur la Mouche.

APrès le dîner, Lady envoya chercher Monſieur la Mouche, qu'elle gronda violemment, de ce qu'il ſe donnoit les airs de ſe mêler de ſes Domeſtiques. Il le nia fortement, & il avoit raiſon; tout ſon crime étant d'avoir dit à M. Adams, que les Domeſtiques avoient droit de s'établir dans les Paroiſſes, où ils avoient ſervi un an; ce qui eſt réellement ſelon les Loix. » Je ne prétends point, dit Lady, qu'au» cun de ceux que je renvoye de mon » ſervice, vienne s'établir ici. Si c'eſt » là tout ce que vous ſçavez du Droit, » je ferai venir un autre Procureur. « Si » vous en faites venir cent, répondit » la Mouche, ils ne peuvent, Madame, » non plus que moi, changer la nature » des Loix. Tout ce que nous pouvons » en pareil cas, eſt de les éluder; & je » ſçaurai faire cela auſſi bien qu'un au» tre, dès qu'il eſt queſtion de vous

» obéir. D'ailleurs, votre Grandeur a
» pu se tromper, en prenant la chose
» du mauvais côté. Il est vrai que j'ai
» dit qu'un homme qui avoit servi un
» an, s'étoit acquis un établissement.
» Or il y a une distinction à faire
» entre un établissement de droit,
» & un établissement de fait. L'é-
» tablissement de droit est préféra-
» ble à l'autre : c'est celui que j'ai sou-
» tenu. Admettons, s'il vous plaît, cet
» établissement de droit ; il lui est inu-
» tile, s'il n'a l'autre aussi pour lui. Or
» il n'est point établi de fait ; par con-
» séquent il n'est pas habitant ; s'il
» n'est pas habitant, il ne doit point
» être marié ici. M. Adams m'a dit
» votre volonté là-dessus, & vos rai-
» sons qui sont très-valables : c'est afin
» que nous n'ayons point une augmen-
» tation de pauvres : nous n'en avons
» que trop déja ; on devroit envoyer
» tout cela aux Isles. Si nous prouvons
» qu'il n'est pas établi de fait, la chose
» change de face. Ce que j'ai dit à
» M. Adams n'étoit donc qu'en suppo-
» sant qu'il l'étoit ; & s'il étoit ainsi, je
» craindrois..... Je n'ai que faire de

» vos

» vos droits & de vos faits, ni de toutes
» vos subtilités, interrompit la Dame ;
» je n'entends rien à ce galimathias :
» vous êtes un impertinent de vous
» donner les airs de décider dans cette
» Paroisse ; on vous apprendra à vous
» taire ; je vous le promets & vous tien-
» drai parole plûtôt que vous ne vou-
» driez. Mais pour la Fille, je suis ré-
» soluë de la chasser d'ici. Qu'elle soit
» aussi belle qu'elle voudra, je ne pré-
» tends point que mes terres leur payent
» contribution. Belle ! Oh vraiment vo-
» tre Grandeur veut se divertir, répli-
» qua la Mouche. M. Adams m'a fait
» son portrait, reprit la Dame, com-
» me si elle étoit une Déesse ; mais
» vous qui avez vû le monde, dites-
» moi un peu quelle espéce c'est. La
» plus sotte guenon que j'aye vûe, re-
» partit le Procureur : votre Grandeur
» ne l'a donc jamais regardée. Ah la
» vilaine ! la laide ! N'importe, reprit
» Lady ; vous sçavez notre ami que
» ces laides font des enfans aussi bien
» que les belles : ainsi il faut absolu-
» ment empêcher ce mariage. Vous
» avez raison, Madame : car l'o-

» pération de la cérémonie juridique
» des épouſailles, avec la lettre de la
» Loi, transformeroit le droit en fait.
» Quand un homme eſt marié, il eſt éta-
» bli de fait, & par-conſéquent il ceſ-
» ſe dès ce moment-là d'être regardé
» comme un Ambulant, ou ſelon l'i-
» diome vulgaire, comme un Vaga-
» bond. Je verrai M. Adams, & je me
» fais fort de le gagner. La perte de
» ſon caſuel lui tient peut-être au cœur.
» Je leverai moi-même cet obſtacle:
» alors il n'aura plus d'objections à nous
» faire. Non, il eſt impoſſible que cela
» ſoit autrement: il faut que ce ſoit le
» caſuel qui lui faſſe peine, & votre
» Grandeur doit le pardonner: tout
» homme qui a une profeſſion, eſt jaloux
» de ſes honoraires. Pour cette affaire-
» ci, en cas que votre Grandeur veuil-
» le m'y employer, je ſuis aſſuré d'y
» réuſſir. Les Loix de ce Royaume ont
» trop de ſageſſe, pour ſe prêter en fa-
» veur d'un Laquais, contre une Da-
» me, qui a autant de richeſſes & de
» nobleſſe que vous. Nous avons une
» carte ſure à jouer, c'eſt de le mener
» devant le commiſſaire Tête-de-fer,
» qui

» qui l'envoyera en prison sur le champ,
» en votre considération. Pour ce qui
» est de sa laidron, nous en serons
» délivrés dès que le garçon sera cof-
» fré. Faites comme vous voudrez,
» Monsieur, répondit Lady. Cepen-
» dant je voudrois être débarrassée d'el-
» le; car Slipslop m'a conté de ses tours.
» Je deteste les coquines; & quoique
» vous m'assuriez qu'elle est laide, vous
» sçavez que ces créatures effrontées
» trouvent souvent des hommes, qui
» en veulent. Ainsi, pour empêcher
» que nous n'ayons une race de gueux
» à nourrir, faites-la dénicher d'ici. »
» Rien n'est plus raisonnable, reprit
» le Procureur. Cependant je crains
» que les Loix ne vous manquent au
» besoin. Mais le Commissaire y sup-
» pléera de son mieux, pour vous obli-
» ger. C'est une bénédiction pour ce
» pays, que cet homme-là. Il nous
» a soulagé de bien des mendiants, que
» les Loix ne pouvoient attaquer. Je
» connois des Commissaires imbécel-
» les, qui font tout autant de façons
» pour mettre les gens en prison, &
» pour les y faire fouetter, que nos Ju-
» ges

» ges en font pour les faire pendre.
» Mais lui, il y en envoye quelque-
» fois une douzaine tout à la fois : il
» semble qu'il nage alors dans la joie.
» Dès qu'ils y sont entrés, ils n'en
» sortent que bien rarement ; la disette
» & les mauvais traitemens les ont bien-
» tôt consumés. » Une visite interrompit cette conversation. Lady s'en alla pour faire les honneurs de chez elle, & la Mouche fit sa révérence, en promettant un bon succès.

Ce la Mouche étoit de ces gens qui s'érigent en Procureurs : Avocats sans étude, & sans connoissance du droit, qui, au mépris de Themis, se mêlent de tout, font naître des procès, brouillent les familles, & prêtent leur inique ministére à l'oppression & à la chicanne. Ce sont des pestes publiques, qui avilissent la robe qu'ils portent, & la font detester en la faisant servir à de si indignes usages. La passion dont Lady étoit prevenue pour Joseph, la fit donc condescendre, ou plûtôt se rabaisser jusqu'à complotter avec un misérable Procureur, à qui elle n'auroit pas daigné parler sans cela. Sa jalousie

lui

lui fit lâcher auſſi pluſieurs mots, qui confirmerent les ſoupçons que Slip-ſlop, à qui ce Procureur faiſoit l'amour, lui avoit donné des raiſons qui portoient Lady à perſécuter avec tant d'opiniâtreté la pauvre petite Fanny. Ce qui fit que cette fourbe inſigne débita tant de fauſſetés d'elle, dont le Lecteur ſe ſcandaliſeroit avec raiſon, s'il n'étoit inſtruit de cette particuliarité.

CHAPITRE IV.

Arrivée de M. Booby & de Pamela ſon Epouſe.

LAdy paſſa la nuit dans des inquiétudes mortelles; ſon cœur étoit alternativement déchiré par l'amour, la haine, la jalouſie, & la vengeance, ſans qu'aucune de ces différentes paſſions pût vaincre l'autre.

Le Mardi étant un jour de Fête, elle fut à l'Egliſe; où elle eut la mortification inattendue d'ouir M. le Vicaire publier à haute voix le ſecond ban. Par bonheur il ne prêcha point ce jour-là, de ſorte qu'elle eut la

la facilité de s'en retourner tout de-ſuite au Château, exhaler un venin qu'elle avoit retenu près de cinq minutes, par un effort preſque ſurnaturel. Elle paſſa bruſquement au travers de l'Auditoire qui n'étoit alors compoſé que de M. Adams, ſon Clerc, ſa femme, & Joſeph qui portoit ſon Livre. En entrant dans ſon appartement, Slipſlop l'aborda, en criant : Ah Madame ! » la Mouche a fait arrêter Joſeph & » Fanny pour les mener devant le » Commiſſaire. Toute la Paroiſſe eſt » en allarme : ils diſent qu'on va les » faire pendre ; ce n'eſt que pleurs par » tout. » Apparemment qu'ils l'ont mérité, répondit froidement Lady. Pourquoi me rompez-vous la tête au ſujet de ces miſérables ? Mais Madame, » reprit Sipſlop, n'eſt-ce pas domma» ge qu'un beau jeune homme ſoit » expoſé à mourir d'une mort violen» te ? J'eſpere que les Juges auront de » la commiſération pour ſa jeuneſſe. » Pour Fanny, n'importe ce qu'elle » devienne ; car ſi Joſeph a fait du » mal, c'eſt elle qui l'a interverti : les » hommes ne ſont de grandes mé-

» chan

» chancetés, que quand ils ſont métem-
» pſycoſés par ces créatures, qui font la
» dégradation de notre ſexe. » Après un moment de réfléxion, Lady fut auſſi frappée de cette nouvelle que Slipſlop ; car quoïqu'elle eût tout fait pour ſe délivrer de Fanny ; elle penſoit tout autrement à l'égard de Joſeph.

Elle étoit abſorbée dans les réfléxions les plus triſtes, quand elle fut tirée de cet état, par le bruit d'un équipage qui entra dans l'avant-Cour du Château. Alors un Laquais vint lui annoncer ſon Neveu, Mr. Booby, avec Pamela ſon épouſe. Elle ordonna auſſitôt qu'on les fît entrer dans ſon appartement, & en les attendant elle compoſa ſon viſage le mieux qu'elle put, étant un peu moins embarraſſée que de coutume, parce qu'elle voyoit les nôces de Joſeph reculées, & qu'elle ſe flattoit qu'en gagnant du tems, la Mouche viendroit à bout de les rompre tout à fait.

Cependant Lady crut que ſon Laquais s'étoit trompé, en lui annonçant M. & Madame Booby ; car elle ignoroit

ignoroit encore le mariage. Mais quelle fut la ſurpriſe ! quand ſon Neveu lui préſenta ſa femme, en lui diſant : ma Tante, voici mon épouſe, l'aimable Pamela, dont vous avez ſans doute entendu parler. Lady, toute fiere qu'elle étoit, la reçut avec beaucoup de politeſſe, & lui témoigna même de l'amitié. Peut-être que Pamela fut redevable de cette bonne réception aux ſentimens de Lady pour Joſeph. C'étoit une conduite conſéquente. Au milieu de leur entretien, un Laquais vint dire quelque choſe à l'orelle de M. Booby, qui demanda alors à ſa Tante la permiſſion de s'abſenter quelques momens, & à l'inſtant il ſortit.

CHAPITRE V.

Cauſe & effets de la ſortie de M. Booby.

MOnſieur Booby & ſa charmante femme s'étoient à peine aſſis, qu'un de leurs Laquais demanda à ceux de la maiſon des nouvelles de M. Joſeph, de qui, diſoit-il, Madame eſt fort

fort en peine : car elle n'a point entendu parler de lui, depuis son départ de chez Lady. On ne tarda guères à lui conter l'avanture qui venoit de lui arriver. Celui-ci alla aussi tôt en avertir son Maître, qui partit sur le champ, bien résolu de rendre un frere à Pamela, avant même qu'elle eût appris sa disgrace.

Le Commissaire qui ne demeuroit qu'à un mille du Château, étoit connu de M. Booby, dont les terres étoient contigues à celles de cette espéce de Magistrat. Il alla droit chez lui, où il arriva dans le moment que le Commissaire mettoit la derniere main à l'œuvre. M. Booby s'étant fait annoncer, on lui répondit, que le Commissaire étoit occupé à signer la condamnation d'un homme & d'une femme, qu'il alloit faire écrouer dans les prisons, & que dès qu'il auroit fini il se rendroit auprès de lui. Cette réponse fit comprendre à M. Booby qu'il étoit tems d'agir : il entra donc sans façon dans la Sale où se tenoit ce ridicule Tribunal, & après les premiers complimens, il demanda de quel crime ces deux

deux jeunes perſonnes étoient coupables ; car c'étoit réellement Joſeph & Fanny qu'il alloit envoyer en priſon. Ce n'eſt qu'une bagatelle, répondit le Commiſſaire ; auſſi je ne les ai condamnés qu'à un mois de priſon avec la correction ordinaire tous les jours. Mais encore qu'ont-ils fait pour mériter ce châtiment, demanda M. Booby ? Une petite friponnerie, répondit le Commiſſaire, comme qui diroit un larcin : le foüet les corrigera. Fanny qui s'étoit conſolée de tout, dans l'idée de jouir, dans la priſon même, de la compagnie de ſon cher Amant, penſa s'évanouir aux paroles que le Commiſſaire venoit de prononcer : Helas ! Où auroit-il trouvé un bourreau aſſez cruel pour éxécuter la Sentence ? « J'ignore encore, reprit M. » Booby de quoi il eſt queſtion : le » fait, s'il vous plaît ; c'eſt cela que je » voudrois ſçavoir. Liſez, Monſieur, liſez, il eſt écrit ſur ce papier, » dit le Commiſſaire, en lui préſentant un papier griſonné de ſa propre main : car ſon Clerc étoit abſent. M. Booby lût ce qui ſuit.

Dépo-

Déposition de Thomas Manceau, Laboureur, faite devant moi, un des Commissaires du Roi pour la Province de Sommerset.

LE déposant dit. » Et en premier » lieu ledit Thomas Manceau fait » serment pour lui-même, en disant que » le 20 Octobre, il a vu & apperçu » Joseph Andrews & Françoise Good- » ville, qui se promenoient dans un cer- » tain verger de Pommiers du Domai- » ne & appartenance de Robert la Mou- » che; que ladite Françoise Goodville » s'est avancée du côté d'un noisetier, » en foulant l'herbe sous ses pieds, au » grand dommage dudit Robert la » Mouche; ce que voyant ledit Joseph » Andrews, il a quitté le sentier battu » pour la suivre, & a tiré de plus un » couteau de sa poche, avec lequel il » a coupé une baguette du noisetier, » qu'il a donnée sur le champ à Fran- » çoise Goodville; ce qui a été agréé » d'elle: ainsi elle est la receleuse & » complice dudit larcin. De plus, le- » dit Robert la Mouche dit avoir saisi

» dans les mains de ladite Françoiſe
» Goodville une baguette qu'il croit
» être ſienne, & à lui appartenante, &c.
« Ah ! Ciel ! s'écria Monſieur Boo-
» by, quoi, Monſieur, vous écroue-
» rez deux jeunes gens dans une priſon
» pour y être foüetez, parce qu'en ſe
» promenant ils ont coupé une baguet-
» te de noiſetier ? » Je prétends leur
» faire grace encore, répondit le Com-
» miſſaire ; car ſi j'avois écrit à la pla-
» ce d'une baguette, que c'étoit un
» jeune arbre, ils ſeroient pendus tous
» deux. Ecoutez, s'il vous plaît,
» ajoûta-t'il, en tirant M. Booby à l'é-
» cart; je ne ſuis pas accoutumé à cet-
» te ſévérité; mais Madame votre Tan-
» te, Lady Booby, veut les chaſſer de
» ſa Paroiſſe ; ainſi j'ai fait avertir le
» Chaſſe-gueux par la Mouche, que c'eſt
» ma volonté qu'il les laiſſe s'évader,
» en les conduiſant en priſon à la Vil-
» le. Ils étoient prêts à s'épouſer : La-
» dy n'a pas eu d'autre moyen pour les
» en empêcher. J'aurai ſoin de ſatisfai-
» re ma Tante, repliqua Booby. Jo-
» ſeph n'eſt pas fait pour être à charge
» à ſa Paroiſſe, ni à perſonne. Si vous

» voulez

» voulez m'obliger vous les remettrez » entre mes mains, au lieu de les en- » voyer en prison. Oui da, répondit » le Commissaire, de tout mon cœur : » je suis prêt à faire tout ce que vous » voulez. Nos deux criminels furent donc remis entre les mains de leur protecteur : l'ordre du Commissaire fut déchiré, le Chasse-gueux renvoyé, le Procureur condamné à se taire, & les prisonniers rendirent graces à leur Libérateur, avec une joie plus aisée à comprendre qu'à décrire. Joseph connoissoit M. Booby, mais non pour son beau-frere, ignorant le mariage de sa sœur. Il fut donc bien surpris de voir entrer chez le Commissaire un Laquais chargé d'un porte-manteau, & d'entendre ce Gentilhomme demander une chambre, où il pût se retirer avec Joseph. Le Commissaire ayant fait ouvrir une sale. M. Booby y entra, en disant à Joseph de le suivre. On tira du porte-manteau un habit & du linge, & on dit à Joseph de s'habiller, & que ces vêtemens étoient pour lui. Aussi-tôt il retourne auprès du Commissaire, laissant Joseph dans un étonne-

ment inconcevable. Le Commiſſaire s'entretenoit avec Fanny, qui étoit entrée chez lui. Son chapeau de paille baiſſé ſur ſes yeux, pour cacher ſon viſage & ſes pleurs, l'avoit empêché de voir des charmes, qui euſſent rendu l'arrivée de M. Booby inutile, du moins pour elle, ſi ce Commiſſaire eût pu l'enviſager. Il ne l'eut pas plûtôt regardée, qu'il fit mille imprécations contre lui-même, d'avoir jamais conçu la penſée de la mettre en priſon, pour y être fouettée. Il y eût volontiers envoyé ſa propre femme à ſa place, ſi, à ce prix, la charmante Fanny eût conſenti d'occuper la ſienne. Ses yeux étant charmés, ſon cœur conçut des déſirs, & ſa tête des projets. Il profita donc de quelques inſtants que Mr. Booby le laiſſa libre avec elle, pour dire à cette fille combien il étoit mortifié de l'avoir traitée ſi rudement avant de la connoître, ajoûtant que puiſque Lady Booby ne la vouloit pas ſouffrir dans ſa Paroiſſe, il lui offroit une place chez lui, où elle pourroit vivre en repos ſous ſa protection... Fanny le remercia très-reſpectueuſement; & lui

lui dit que si Joseph y consentoit, elle accepteroit son offre ; elle ajoûta que Lady leur en vouloit sans sujet, & qu'elle croyoit que Mademoiselle Slipslop étoit la cause de cette persécution.

Le retour de M. Booby interrompit cet entretien, & le Commissaire, plûtôt par jalousie que par respect, envoya Fanny à la Cuisine ; ce que M. Booby permit, afin d'éviter une explication qu'il n'eût pu fuir, s'il se fût opposé à sa retraite. Après quelques momens d'entretien sur diverses choses assez indifférentes, Joseph se présenta à eux avec une épée, un habit bleu bordé d'or & une veste d'écarlate galonnée. Le Commissaire fut fort surpris de cette métamorphose, & encore plus, lorsqu'il vit M. Booby, faire monter Joseph & Fanny dans son Carosse. On prit congé de lui, & on se rendit au Château.

Ils n'avoient fait que très-peu de chemin, quand M. Booby, voyant un homme empressé courir dans les champs, demanda à Joseph s'il le connoissoit : « Je n'ai jamais, dit-il, vû faire de

» pareilles

» pareilles enjambées. Monſieur, s'écria » Joſeph, c'eſt notre bon Vicaire » Adams. » Helas oui, ajouta Fanny ! » Le bon homme croit que nous ſommes encore dans la peine. Dieu le » beniſſe, reprit Joſeph ! il n'a pas ſon » ſemblable dans l'univers. Eſt-il donc » ſi honnête homme, demanda Monſieur Booby ? appellez-le, Joſeph, » nous le ramenerons avec nous. » Le » Cocher arrêta ſes chevaux, & Joſeph appella M. Adams, qui reconnoiſſant ſa voix, s'avança du côté du Caroſſe. M. Booby, qui ſe contraignit pour ne point rire (tant ſa figure étoit comique) le pria de prendre place dans la voiture. Il s'en défendit long-tems, peut-être par le ſouvenir du Caroſſe de M. Pierre Ponce ; cependant il falut céder aux preſſantes ſollicitations de M. Booby. Ce fut alors que ce Gentilhomme inſtruiſit Joſeph de ſon mariage avec Pamela : ce qu'il avoit déja appris du Laquais qui l'avoit aidé à s'habiller. M. Booby peignit ſon bonheur dans la poſſeſſion d'une ſi charmante épouſe, & ajoûta que tous ceux qui lui appartenoient, lui étoient chers. Joſeph

ſeph lui témoigna ſa reconnoiſſance, le plus vivement qu'il lui fut poſſible. Mais M. Adams l'interrompit par un cri de joie. Il venoit de s'appercevoir de l'habit magnifique de Joſeph : ce qui lui fit verſer des larmes, & claquer de ſes doigts, comme un extravagant.

Quand ils furent arrivés au Château, M. Booby leur dit le reſte dans le veſtibule, juſqu'à ce qu'il eût le tems de prévenir Lady, qu'il trouva s'entretenant avec Pamela. Il lui dit, qu'il avoit à l'entretenir en particulier : ils paſſerent donc l'un & l'autre dans un cabinet, où il lui parla dans ces termes. » Madame, lui dit-il, j'ai réſolu d'a-» vouer & de conſidérer tous les parens » de la vertueuſe & charmante per-» ſonne que j'ai eu le bonheur d'épou-» ſer, comme mes parens propres. J'au-» rai à ceux-ci des obligations infinies, » s'ils veulent bien en faire autant. » Son frere Joſeph, il eſt vrai, a été » votre domeſtique : mais il eſt aujour-» d'hui mon beau-frere ; & j'ai la con-» ſolation de voir que ni ſon caractere, ni ſa figure, n'ont rien qui doi-» ve

» ve me faire rougir, en lui donnant » ce nom. Il eſt là-bas, vêtu en Cava- » lier, & ſur le pied que je prétends qu'il » paroiſſe dans le monde. Vous me » comblerez de joie, ſi vous voulez » bien l'admettre à votre table, où » mon Epouſe le verra avec plaiſir, » quoiqu'elle n'oſe le témoigner.

Ce coup de fortune paſſoit l'eſpérance de Lady : elle fut ſi tranſportée de joie, qu'elle répondit avec un peu d'imprudence : » Mon cher Neveu, il eſt » facile de me perſuader, de faire tout » ce qui peut flater Joſeph Andrews. » Qu'eſt ce que je dis ? ajoûta-t'elle, » en s'interrompant, je ſuis folle. Je veux » dire, que je ſuis prête à faire tout ce » qui peut vous faire plaiſir. Puiſqu'il » a l'honneur d'être votre beau-frere, je » ne refuſe point de le reconnoître & » de le recevoir ſur ce pied-là. » M. Booby la remercia de ſa complaiſance & de ſa politeſſe. » Mais, Madame, re- » prit-il, j'ai encore une grace à vous » demander. Il y a une jeune perſonne » avec lui..... » Mon Neveu, s'écria » Lady, ſans vouloir l'entendre, il ne » faut point abuſer de ma facilité. Quoi!

» parce

» parce que je veux bien recevoir vo-
» tre beau-frere à ma table, vous vou-
» driez encore que je mangeasse avec
» toutes les petites gredines du pays. »
» Vous ne la connoissez point ma che-
» re Tante, repartit M. Booby; c'est
» la plus aimable fille que vous ayez ja-
» mais vue. Sa figure a été formée par
» les graces, Sa vertu, sa douceur, son
» air noble..... Je ne m'embarrasse
» point de sa figure, ni de son air,
» interrompit Lady. Cela est inutile,
» je ne la souffrirai point à ma table.
» La priere que vous me faites, mon
» Neveu, est une injure. »

Monsieur Booby, qui sçavoit qu'elle étoit ferme dans ses résolutions lui fit des excuses, & promit de ne lui en plus parler, Lady & lui se séparerent, elle pour aller rejoindre Pamela & lui, pour dire à Joseph le succès de sa négociation. « Je vais vous
» mener auprès de votre sœur, lui dit-
» il; mais pour Fanny, je ne puis rien
» obtenir. » Joseph le pria de permettre qu'il ne vît sa sœur qu'en particulier, afin de revenir auprès de sa chere Maîtresse. Mais M. Booby, qui

ſçavoit ſi le plaiſir que Pamela reſſentiroit à la vue de ſon frere, ne voulut point y conſentir. « Vous êtes aſſuré, » lui dit-il, que votre Fanny eſt en ſu» reté & en bonne main ; vous ne vous » en éloignez que pour peu de tems, » ou plûtôt vous ne vous en éloignez » point, puiſque vous la rejoindrez » quand il vous plaira. Cependant je » me flatte que vous reſterez ſans en» nui auprès d'une ſœur, qu'il y a » ſi long-tems que vous n'avez vue, » & qui vous aime ſi tendrement. » Joſeph qui aimoit véritablement ſa ſœur, céda aux rémontrances de M. Booby, & après avoir mis Fanny (qui étoit charmée de n'être point forcée de paroître devant Lady) entre les mains de M. Adams, il ſuivit M. Booby à l'appartement où étoient les Dames ; tandis que Fanny avec le Miniſtre prit le chemin de ſon Preſbiterre.

CHAP.

CHAPITRE VI.

Joseph Andrews *couche au Château. Dialogue entre Lady* Booby *&* Slipslop *sa suivante.*

L'Entrevuë de Pamela & de Joseph, se passa en des témoignages réciproques de tendresse & de joie, accompagnées de larmes, que M. Booby vit avec plaisir couler de leurs yeux, & sa Tante avec dépit. Ces innocentes caresses augmenterent sa passion, déja réveillée par l'air galant que Joseph avoit sous son nouvel ajustement. Sa forme, sa grace, & tous ses charmes lui parurent dans un nouveau dégré. Afin de juger de son esprit, dont elle ignoroit la vivacité, faute de s'être assez abaissée pour l'entretenir familiérement, elle se joignit à M. Booby son Neveu, & à Pamela pour le prier de leur conter ses Avantures : ce qu'il fit de très-bonne grace. Elle en fut peu contente, par rapport aux traits qui pouvoient concerner Fanny, dont M. Boo-

by lui vantoit la beauté & les agrémens ; ce qui l'aigriſſoit encore contre cette charmante Fille. « Je m'éton-» ne, Madame, dit-elle, en s'adreſſant » à Pamela, que mon Neveu qui pré-» tend vous avoir épouſée par inclina-» tion, s'aviſe de vous entretenir de » la beauté d'une autre. Pour moi j'a-» voue que j'aurois de la peine à le » ſoutenir, ſi la choſe me regardoit : » j'en ſerois jalouſe. Vous avez raiſon, » Madame, répondit Pamela, mais il » faut avoir de l'indulgence pour M. » Booby : ſes yeux ſont ſujets à ſe mé-» prendre à l'égard de notre ſexe ; il » y trouve quelquefois plus de charmes » qu'il n'y en a. » A ces mots, les Dames fixerent leur vuë ſur une grande glace qui étoit devant elles, & Lady continua, en diſant que les hommes étoient fort ſujets à ſe tromper ſur la beauté. Puis ſans regarder que leurs propre viſages, elles s'hexhallerent en complimens réciproques.

Quand l'heure de ſe coucher fut venue, Lady dit à Joſeph, qu'elle lui avoit fait préparer un lit. (Le Lecteur aura la bonté de ſe ſouvenir que deſormais

mais nous ajoûterons le titre de *Monſieur*, en parlant de *Joſeph*, puiſqu'il peut à préſent y prétendre avec autant de raiſon que bien d'autres, en vertu d'un droit inconteſtable, conſiſtant dans ſon habillement.) M. Joſeph s'excuſa de ſon mieux, ſans oſer cependant refuſer de coucher au Château; quoiqu'il eût bien mieux aimé aller rejoindre Fanny chez M. Adams. Mais Lady perſiſta à le vouloir retenir, ſous prétexte qu'il ne trouveroit point dans le Village une maiſon qui fût propre à loger un homme du rang auquel il étoit deſtiné. Pamela & ſon mari ſe mirent de la partie, & il fallut abandonner l'eſpérance de revoir Fanny juſqu'au lendemain. Cependant cette tendre amante l'attendoit juſqu'à minuit, avec M. Adams & ſa famille, qui eurent la complaiſance de veiller avec elle. A la fin elle ſe coucha, non pour dormir, mais pour rêver à celui qui cauſoit toutes ſes peines & tous ſes plaiſirs.

M. Joſeph ſe leva de bonne heure pour l'aller trouver. Elle entendit ſa voix, & s'étant habillée à la hâte, elle deſcendit dans la ſalle où il étoit.

Ils passerent deux heures ensemble, avec un plaisir inexprimable ; & avec la permission de M. Adams, ils fixerent leurs nôces au lundi suivant. Après avoir pris cette résolution, M. Joseph retourna au Château, selon sa parole, pour y déjeûner avec sa sœur.

Il est tems de retourner à Lady, pour instruire le Lecteur de ce qui se passa chez elle le soir, lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre. Que pensez-vous, Slipslop, demanda-t'elle en entrant dans sa chambre, de cette merveille que mon Neveu a épousée ? Slipslop, qui ne sçavoit sur quel ton elle devoit répondre, ne répliqua que par un *plaît-il, Madame* ? Je vous demande, repeta Lady, ce que vous pensez de cette petite poupée, qu'on veut que je nomme ma niéce ? Slipslop, instruite autant qu'il falloit par l'épithéte & par le ton, se mit à déchirer Pamela. Elle la défigura si bien, que son mari même ne l'auroit pas reconnue. Lady l'aida dans ce pieux ouvrage, & conclut son panégirique par ces mots. Vous lui rendez justice, Slipslop : cependant toute laide qu'elle est, c'est

un Ange en comparaiſon de Fanny. Slipſlop alors quitta Pamela, pour mettre en piéces Fanny : ce qu'elle fit d'une façon barbare, & elle conclut en priant Madame, de lui dire, ſi elle avoit jamais vû aucuns de ces gens de la lie du peuple, qui ne ſe reſſentît de ſa baſſe origine. « J'ai vû une ſeule ex-» ception, répartit Lady. Vous devinez » qui je veux dire. Non en vérité, ré-» pondit la ſuivante. C'eſt un jeune hom-» me, reprit ſa Maitreſſe..... Vous avez » aujourd'hui l'eſprit étrangement bou-» ché. Oh ! que vous avez bien raiſon, » répondit Slipſlop, & que je ſuis ſtu-» pide ! Oui, Madame, il y a une » modification à cet apophtême, & » une exception à cet axiome, actuel-» lement dans le Château. N'eſt il pas » vrai, reprit Lady ? Il a un air ſi no-» ble, qu'un Prince pourroit l'avouer » pour ſon fils. Ses manieres feroient » honte en vérité à nos gens de Cour. » Il n'emprunte de ſa naiſſance qu'une » complaiſance parfaite qui le fait cé-» der en tout à ſes ſupérieurs, ſans ce-» pendant aucune trace de ſervile ſou-» miſſion. Toutes ſes actions n'expri-

» ment que le reſpect & la reconnoiſ-
» ſance, & n'inſpire que l'amour .....
» Enfin ſa vertu, ſa piété à l'égard
» de ſes parens, la ſincérité qui régne
» dans ſes paroles, la fidele amitié,
» ſon ouvrage, la bonté de ſon cœur,
» ..... Ah, Slipſlop, que n'eſt-il
» Gentilhomme, pour faire le bonheur
» de quelque Dame, douée d'un égal
» mérite! C'eſt bien dommage en vé-
» rité, répondit Slipſlop. Il eſt certain,
» continua Lady, qu'une femme qui
» penſeroit à lui, deviendroit mépriſa-
» ble, malgré toutes les qualités du
» corps & de l'eſprit que nous venons
» de remarquer. Pour moi je me dé-
» teſterois ſi j'étois capable d'une telle
» ſottiſe. Sans doute, Madame, dit
» la ſuivante. Et pourquoi *ſans dou-*
» *te*, s'il vous plaît. Je vois que vous
» êtes l'écho de chaque perſonne qui
» vous parle. Ne mérite-t'il pas mieux
» la tendreſſe & l'attachement d'une
» femme ſenſée qu'un noble Campa-
» gnar, qu'un libertin de la Cour, ou
» qu'un ridicule petit-maître? Cependant
» c'eſt toujours à quelqu'une de ces trois
» eſpéces que nous ſommes forcées de

» nous

» nous sacrifier, pour éviter la criti-
» que du monde & la colere de nos
» parens. Il faut nous donner à l'objet
» de notre mépris, & mépriser ceux
» qui méritent notre estime. Coutu-
» me, bienséance, honneur, tyrans
» impitoyables! Vous voulez qu'on s'im-
» mole, & qu'on préfere la naissance,
» le bien, le rang, au mérite, &
» aux dons les plus précieux de la na-
» ture. En vérité s'écria Slipslop,
» qui voyoit de quel côté venoit le
» vent, si j'avois été grande Dame, je
» me serois mocquée de la coutume.
» Voyez-vous, Madame, pour vo-
» tre bien, & pour votre rang, qui
» n'est pas peu de chose, je ne voudrois
» pas me gêner comme vous faites. Je
» ne parle point de moi, répondit La-
» dy: Je supposois le cas qu'une fille
» de condition eût du goût pour ce
» jeune homme-là, faute d'avoir vû le
» monde. Qui? moi? Tu ne me soup-
» çonnes pas assurément..... Non,
» Madame, certainement, dit la sui-
» vante. Quoi, *non*, reprit Lady, &
» à propos de quoi répondez-vous
» avant qu'on ait achevé de parler? Il
» faut

» ment comme ſi les domeſtiques étoient
» faits de toute autre choſe que les gens
» de qualité. Mais, Madame, les do-
» meſtiques ſont chrétiens auſſi bien
» que leurs Maîtres ; ils ſont comme
» eux faits de chair & de ſang, &
» Monſieur Andrews en eſt une bon-
» ne preuve. N'eſt-il pas auſſi beau
» qu'un Mylord ? Par conſéquent ſon
» ſang eſt auſſi bon. Pour moi je crois
» que mes *Corpuſcules* ne ſont pas plus
» groſſiers que ceux des autres : & ſi
» Monſieur Andrews étoit mon amant,
» je ne rougirois point de dire pu-
» bliquement qu'il eſt Gentilhomme ;
» car tous ceux qui l'ont vû dans ſon
» bel habit, diſent qu'il a l'air d'un Duc.
» Lui groſſier ! Non je ne puis ſouf-
» frir d'entendre parler ſi mal de lui,
» puiſqu'il ne parle jamais mal des
» autres. Sa groſſiéreté ne git aſſuré-
» ment pas dans ſon humeur ; car il
» eſt doux & très-poli ; ni dans ſa
» peau, car elle eſt unie comme une
» glace, & blanche comme celle d'un
» poulet. Si j'étois Mademoiſelle An-
» drews, avec mille écus de rente, je
» ne voudrois pas changer avec une

» Reine

» Reine. Une femme qui ne se con-
» tenteroit pas d'un amant tel que lui,
» mériteroit de n'en avoir aucun dans
» toute sa vie, puisqu'il a tout ce qu'il
» faut pour rendre une femme heu-
» reuse. Ah, que ne suis-je une gran-
» de Dame, pour l'élever si haut, que
» personne n'osât lui reprocher sa nais-
» sance ! » En achevant ces mots, elle prit les bougies, & demanda à Lady, si elle avoit affaire d'elle. Non, répondit la Dame, qui étoit au lit dès le commencement de cet entretien. Va te coucher, tu es la plus plaisante fille du monde, avec tes folles imaginations.

CHAP.

CHAPITRE VII.

Réflexions judicieuſes, qu'on défie de trouver dans les Romans François. Conſeils ſalutaires que Monſieur Booby *donne à ſon beau-frere. Avanture de* Fanny *avec un petit Maître.*

UNe habitude contractée depuis long-tems a tant de pouvoir ſur l'homme, qu'il n'y a preſque rien d'extraordinaire qu'on ne puiſſe croire, quand c'eſt un effet de cette habitude. Un avare qui s'eſt accoutumé à voler le public, qui parvient enfin juſqu'au point de ſe filouter lui-même, & de voler ce qu'il met dans un endroit pour le cacher dans un autre, & prend plaiſir à cette extravagante occupation, eſt une choſe poſſible, & même probable. De même ceux qui ſon faits à tromper le Public par un extérieur d'honnête homme à force d'en impoſer aux autres, ſe perſuadent à la fin qu'ils poſſédent toutes les qualités, dont ils faſcinent les yeux des autres. Pour appli-

appliquer cette observation, il est bon de sçavoir, que la passion qu'on nomme amour, donne de l'exercice à tous les talens & à toutes les facultés du beau sexe, & que les Dames, quand elles aiment, sont tant soit peu inclinées à la fourberie. Et pouvons-nous nous en plaindre, si nous réfléchissons que cette charmante partie de la création est dès sa naissance instruite dans le grand Art de feindre ? Dès que la petite fille commence à béguaïer, on lui défend la familiarité avec les enfans de l'autre sexe. Ensuite on commence à lui dire, que le garçon est un animal dangereux, dont il faut se garder ; que bien loin de jouer avec lui, ou de le caresser, il faut qu'elle le chasse d'auprès d'elle, s'il s'avise de l'approcher de trop près. Quand elle est devenue grande, on lui insinue adroitement, que si elle a aucune liaison d'amitié avec lui, les autres filles la regarderont comme une infâme, & la chasseront de leur société. Ces premières impressions fortifiées par leur Gouvernante & par leurs compagnes, leur inspirent tant d'horreur pour ce monstre, qu'à

quinze ans elles l'évitent comme un fléau, en se targuant d'une antipathie vertueuse, qu'elles jurent de conserver toute leur vie. Elles le croient alors, & se flattent de la chimérique espérance, de passer leurs jours sans tomber entre les pattes du monstre, à l'exemple de quelque vieille Vestale leur Tante ou leur Cousine. Mais quand elles ont passé le troisiéme lustre, & qu'elles commencent à considérer l'avenir, elles pensent avec chagrin que vû le grand nombre de ces monstres qui les environnent, qui fourmillent dans le monde, & qui se présentent sans cesse à elles sous différentes figures, & sous des noms divers, il leur sera comme impossible de s'en garantir. Lorsque ledit monstre se met à leur poursuite (ce qui n'arrive guères qu'après qu'elles ont passé la seconde année climatérique :) elles voyent alors la témérité de leurs projets, & songent à d'autres voies pour se garantir du danger. Elles prennent alors le parti de se rendre aimables à ses yeux, & de lui plaire, afin de lui ôter par ce moyen l'envie de leur nuire. Elles y réussissent, mais

mais en s'aprivoisant avec lui, elles perdent l'idée de sa férocité, & se hazardent à lui parler. Le trouvant tout autre qu'on le leur avoit dépeint, elles se plaisent à faire des épreuves de sa douceur, de sa tendresse, & de sa complaisance, jusqu'à ce qu'elles passent, par une foiblesse attachée à la nature humaine, d'un excès à un autre; avec la même promptitude qu'un oiseau vole de branche en branche. Enfin l'amour prend la place, que la crainte occupoit auparavant. Mais comme l'enfant qu'on éleve dans la frayeur de ces riens, qu'on nomme spectres, retient jusqu'à la mort une espéce de crainte de ces êtres imaginaires, malgré la conviction de leur impossibilité; de même les filles, quoique convaincues par leur propre expérience que l'animal est fort traitable, ne laissent pas de le traiter toujours comme un animal à fuir, & de l'éviter, pour se garantir de la critique de leurs compagnes, qu'elles entendent déclamer contre lui; de sorte que plus elles l'aiment, plus elles crient haut, afin d'éblouir le Public, & de lui persuader qu'elles ont une entiè-

re averſion pour lui. En voulant ainſi tromper les autres, elles parviennent à la fin à ſe tromper elles-mêmes, & croyent ſouvent qu'elles haïſſent à la mort celuiqu'elles aiment avec la plus vive paſſion. Lady Booby étoit dans ce cas. Dans le commencement elle avoit aimé Joſeph, ſans le ſçavoir; & dans la ſuite s'étant apperçue de ſon amour, elle crut l'aimer bien moins qu'elle ne l'aimoit en effet. Depuis l'arrivée de Pamela chez elle (ce qui l'avoit fait paroître à ſes yeux ſous une figure honnête) elle avoit conçu ſans le ſçavoir, un deſſein que l'amour lui eût encore déguiſé long-tems, ſi un ſonge ne lui eût dévoilé le miſtere.

Dès qu'elle fut en état d'être vue, elle fit appeller ſon Neveu; & lui ayant fait de grands complimens ſur ſon choix: » Vous voyez, continua-» t'elle, par la complaiſance que j'ai-» euë pour vous, en admettant Joſeph » à ma table, que je regarde les An-» drews, non ſeulement comme vos pa-» rens, mais preſque comme les miens, » puiſque vous vous êtes allié avec eux. » Vous avez raiſon de vouloir les élever

» le

» le plus que vous pourrez. Ainsi vous » devriez dissuader Joseph de son ma» riage ; parce que cela ne peut qu'é» tendre la bassesse & la pauvreté de sa » famille. Au lieu qu'en lui achetant » quelqu'emploi honorable, vous le » mettrez en état de profiter des dons » que la nature lui a prodigués, pour se » procurer quelque parti plus avanta» geux. »

Monsieur Booby goûta cet avis, & à son retour dans l'appartement de Pamela, où il trouva Joseph, il lui parla en ces termes. « La tendresse, mon » cher Joseph, que je ressens pour Pame» la mon épouse, s'étend à son frere ; » & à toute sa famille, que je considére » autant que s'ils étoient mes égaux. Je » crois que vous en êtes convaincu. Par» donnez donc à mon amitié, qui m'o» blige à vous parler sur un sujet, qui » peut vous faire quelque peine ; mais » votre propre intérêt le demande : & » si mon amitié vous est chere, je vous » conjure, ou plûtôt j'exige, que vous » rompiez vos engagemens avec une » fille qui ne vous convient point, étant » mon beau-frere. Je prévois la répu-

» gnance

» gnance que vous aurez à m'accorder
» cette preuve d'amitié; mais par la ſuite
» vous me remercierez de ma ſévérité.
» J'avoue que votre Maîtreſſe eſt char-
» mante ; mais la beauté toute nue ne
» ſuffit pas pour faire un mariage heu-
» reux. Je vous aſſure, Monſieur, ré-
» pondit Joſeph, que c'eſt la moindre des
» perfection de cette aimable fille ; car
» je ne connois aucune vertu dont elle
» ne ſoit douée. Pour ſes vertus, re-
» prit M. Booby, vous ne pouvez en
» être le juge : mais vous trouverez
» parmi les femmes d'un plus haut
» rang de quoi vous en conſoler. Je me
» propoſe de vous mettre en état de les
» connoître, à moins que votre obſti-
» nation ne vous porte à vous engager
» malgré moi dans un mariage, qui me
» déplairoit beaucoup, & qui chagri-
» neroit extrêment vos parens, en
» leur ôtant la douce eſpérance de vous
» voir faire une figure avantageuſe dans
» le monde. Je ne puis croire, repli-
» qua Joſeph, que mes parens ſoient
» en droit de ſacrifier mon bonheur à
» leur ambition. D'ailleurs que diroit-
» on de moi, ſi l'élévation de ma ſœur

» me

» me rempliſſoit d'un orgueil aſſez ſauva-
» ge, pour me faire mépriſer mes égaux?
» Non, Monſieur, ajoûta-t'il, je ne
» romprois pas avec ma chere Fanny,
» quand même je ſerois en état de l'é-
» lever auſſi haut que vous avez fait
» ma ſœur. » Votre ſœur & moi, ré-
» pondit M. Booby, nous vous ſommes
» obligés de la comparaiſon. Cepen-
» dant votre Fanny ne doit pas aſſu-
» rément être comparée à Pamela, ne
» poſſédant ni ſes charmes, ni ſon eſ-
» prit. Mais puiſque vous me rappellez
» ce que j'ai fait en faveur de Pamela,
» ſçachez que mon rang & ma fortu-
» ne m'ont laiſſé la liberté de faire un
» choix. C'auroit été une foibleſſe de
» me refuſer cette ſatisfaction : mais
» c'eſt une extravagance dans un hom-
» me de votre ſorte, de vouloir pareil-
» lement vous ſatisfaire. » Ma fortune
» me laiſſe la même liberté, repliqua
» Joſeph. J'adore Fanny ; elle m'aime,
» j'ai des bras & des forces pour culti-
» ver la terre, afin de la ſoutenir, ſe-
» lon l'état où elle eſt née, & dont
» elle eſt contente. » Ah ! mon cher
» frere, s'écria Pamela, vous avez tort,

» me

» & Monſieur a raiſon. Papa & Ma-
» man ſeront bien fachés de voir que
» vous voulez abaiſſer notre famille,
» après ce que mon cher Maître a fait
» pour l'élever. Vous feriez bien mieux
» d'implorer la grace divine contre
» votre paſſion, que de la nourrir au
» préjudice de votre gloire; & .....
» Vous badinez ma ſœur, dit Joſeph en
» l'interrompant. Que prétendez-vous
» dire avec votre grace divine, & ma
» gloire? Fanny eſt notre égale apparem-
» ment. » Elle étoit autrefois la mienne,
» répondit gravement ſa ſœur; mais je
» ne ſuis plus Pamela Andrews: je ſuis
» la femme d'un Gentilhomme, &
» comme telle, d'un rang bien au-deſſus
» du ſien. J'eſpére avec l'aſſiſtance de
» la grace, me préſerver de l'or-
» gueil, & ne jamais me mécon-
» noître. » On vint alors les avertir que
le déjeûné étoit prêt; ainſi finit la con-
verſation, ſans qu'aucun d'eux en fût
ſatisfait.

Pendant ce tems-là, Fanny étoit à
ſe promener dans une avenue du Châ-
teau, où elle attendoit Joſeph, qui
lui avoit promis de l'y joindre, dès qu'il
pourroit

pourroit se dérober de la Compagnie. Elle avoit vêcu aux dépens d'Adams depuis son retour au Village ; étant sans argent ; ce qui l'embarrassoit extrêmement, & la jetta dans une triste rêverie, dont elle fut tirée par un jeune homme à cheval, qui lui demanda si c'étoit-là le Château de Booby. Il le sçavoit bien, mais il fit semblant d'en douter, pour avoir l'occasion de lui parler, afin de voir si son visage répondoit à la délicatesse de sa taille. Il en fut si frappé, dès qu'elle eut levé les yeux sur lui, qu'il se jetta à bas de son cheval, en protestant qu'il n'avoit jamais rien vû de si beau, & qu'il vouloit l'embrasser. Elle le pria de ne la pas insulter, & lui accorda cependant avec politesse la légere faveur qu'il avoit demandée ; mais voyant qu'il vouloit quelque chose de plus, elle le repoussa si rudement, qu'il lâcha prise, quoiqu'il la tînt dans ses bras. Ce jeune homme, qui n'étoit rien moins qu'un Hercule, tout hors d'haleine d'avoir lutté contr'elle, remonta à cheval, & ayant laissé ordre à son valet de chambre de rester avec elle, pour lui of-

frir de l'entretenir à Londres, & de lui donner un équipage, ſi elle vouloit ſe donner à lui, il lui ſouhaita le bon jour, & s'avança vers le Château.

Son agent, habile Négociateur de Cythere, employa tout ſon art ſans pouvoir réuſſir. A la fin le Miniſtre abandonna les intérêts de ſon Maître pour les ſiens, & lui propoſa de l'épouſer: » Quoique je ſois valet de chambre, » lui dit-il, j'ai du bien: je vous l'offre: il ne tient qu'à vous d'en être la » Maîtreſſe, ſans bleſſer votre vertu. Car » je ſuis prêt à vous épouſer, ſi vous » voulez m'accepter pour époux. » Elle répondit, que non ſeulement lui, mais ſon Maître, ou le plus riche Seigneur du Royaume, l'en prieroient en vain. Voyant que la flatterie étoit inutile, ce malheureux échauffé par la vuë de tant de charmes, l'attaqua autrement; mais avec bien plus d'inſolence & de vigueur que ſon Maître. Dans le fond, la beauté de cette fille auroit tenté le plus auſtere des anciens Philoſophes, ou le Devot le moins ſuſpect de notre ſiécle. Fanny ſe défendant courageuſement étoit preſqu'épuiſé, quand le bon

Génie

Génie des vertueux Amans envoya son Héros, son cher Joseph, à son secours. A la vue d'un combat où il étoit si intéressé, plus prompt que l'eclair, il s'élance sur le Ravisseur, dans le tems qu'il lui arrachoit son fichu, & il lui assène un coup de poing à l'endroit du cou, où un nœud coulant auroit été fort bien placée; ce qui le fit chanceler. Cependant ce misérable quitta Fanny pour se vanger; mais avant que de porter son coup, il en reçut un second, qui auroit été peut-être le dernier qu'il auroit reçu de sa vie, s'il s'étoit adressé, selon l'intention de Joseph, au milieu de la poitrine; mais le valet de chambre en voulant le parer, leva la main de son ennemi; de sorte que le coup étant seulement appliqué sur le visage, ne lui fit sauter que trois dents. Résolu de ne point ménager son antagoniste, & irrité par la douleur, l'intrépide valet de chambre, adressa un coup formidable à Joseph, qui le para, & qui en même tems riposta avec tant de bonheur, qu'il coucha son ennemi sans mouvemens sur le champ de bataille. Ce coup décida la victoire. Cependant

Joseph saignoit beaucoup du nez.

Fanny voyant son sang couler, appella le Ciel & la Terre à son secours; mais Joseph arrêta ses cris, en l'assurant qu'il n'étoit point blessé. Elle se jetta toute de suite à genoux, pour remercier le Ciel, non seulement de ce qu'il avoit fait Joseph l'instrument de sa délivrance, mais aussi de ce que la victoire qu'il venoit de remporter, ne lui coutoit pas plus cher. Elle alloit lui essuyer le visage, quand elle vit le Ravisseur qui se levoit de terre. Joseph se tournant vers lui: » As-tu ton compte, » lui dit-il. Oui, répondit l'autre, » car je crois que je me suis battu contre » le Diable; si j'avois sçu que cette fille » eût un si bon champion, je me serois » bien gardé de l'attaquer. »

Quand le combat fut fini par la retraite du vaincu, Fanny pria instamment Joseph de retourner avec elle chez M. Adams, pour ne la plus quitter. Cette proposition lui étoit trop agréable pour qu'il la refusât, supposé qu'il eût été dans ce moment là maître de sa langue. Le Lecteur doit se souvenir que le Ravisseur avoit arraché le fichu,

de

de Fanny ; de ſorte que ſa gorge étant à découvert, charma tous les ſens de ſon amant & le rendit immobile. Il a proteſté depuis devant pluſieurs perſonnes, que cet original ſurpaſſoit toutes les ſtatues qu'il avoit jamais vues ; étant en effet plus propre à charmer un Sculpteur, qu'à lui inſpirer le deſſein de l'imiter. Cette fille modeſte, que le plus ardent été n'avoit jamais forcée de découvrir ſa gorge ; (ce qui occaſionnoit peut être la blancheur éblouiſſante de cette partie de ſa peau) étoit reſtée fort long-tems la gorge nue en préſence de ſon amant. La crainte dont elle avoit été ſaiſie, à la vue d'un ſang ſi précieux qu'elle voyoit couler, l'avoit empêchée de faire réflexion ſur elle-même ; juſqu'à ce que le voyant immobile devant elle, & les yeux fixés ſur ſon ſein ; elle ſe ſouvint que ſon fichu n'y étoit plus. Un rouge vif, effet de ſa pudeur, ſe répandit à l'inſtant ſur ſon front, & gagna même ſa gorge qu'elle couvrit auſſi-tôt. Joſeph voyant qu'elle ſouffroit, ſe priva d'un ſi cher objet, en détournant les yeux, de peur d'augmenter ſon trouble. Jugez Lecteur, ſi

ſa paſſion étoit digne d'être appellée un véritable amour.

Fanny guérie de ſa honte, & Joſeph du chagrin de l'avoir cauſée, ils ſe mirent l'un & l'autre en marche, vers le Preſbytere, & pendant le chemin elle renouvella la priere qu'elle lui avoit déja faite; ce qui lui fut accordé avec une joie parfaite, par celui qui y gagnoit plus qu'elle.

CHAPITRE VIII.

Dialogue entre Monſieur & Madame Adams, Joſeph & Fanny.

DAns l'inſtant qu'ils frapperent à la porte du Preſbytere, le Miniſtre & ſa femme venoient de finir un aſſez long entretien, dont nos deux Amans étoient le ſujet. Madame Adams avoit l'intérêt de ſes enfans ſi fort à cœur, qu'elle croyoit licites & même louables toutes les manieres de leur faire du bien. Elle eſpéroit depuis pluſieurs années, que la fille aînée auroit un jour l'honneur de ſuccéder, à la charge

charge que Mademoiselle Slipslop occupoit, & de faire, par la protection de Lady Booby, son second fils Commis à la visite des Caves. Des espérances si flateuses lui tenoient au cœur, & elle enrageoit de voir la droiture inflexible de son scrupuleux mari sur le point de les détruire, en irritant Lady par l'appui qu'il donnoit à Fanny. » Tout honnête-homme, lui disoit-el-» le, doit avoir soin de sa famille, » préférablement à toute autre considé-» ration. Vous avez six enfans à pour-» voir; voilà de l'ouvrage, autant qu'il » vous en faut, sans vous embroüiller » la tête, au sujet des affaires d'autrui. » Vous ne cessez de nous rebattre les » oreilles, quand vous êtes dans votre » chaire, de la soumission qu'il faut » avoir pour les Supérieurs: ne devriez-» vous pas rougir de nous donner un » exemple du contraire? Si Lady a tort, » tans pis pour elle: son péché ne nuis » nuira ni dans ce monde ni dans l'au-» tre. Fanny a été élevée chez elle; qui » d'elle, ou de vous, doit mieux la » connoître? Si elle s'étoit bien con-» duite, tandis qu'elle étoit au Châ-

» teau, Lady ne la haïroit pas tant. » Vous êtes porté pour elle, parce qu'elle eſt jolie. Mais les jolies filles ſouvent ne valent rien ; celui qui les a faites, a faites les laides auſſi : & quand une femme a de la vertu, qu'importe de quelle figure elle ſoit. » Ainſi pour peu que vous ſoyez ſage, » vous ferez ce que Lady vous demande, en refuſant de publier le troiſiéme ban. »

Tous ces argumens furent perdus. Le Miniſtre qui perſiſtoit toujours dans ſa réſolution de faire ſon devoir, ſans s'embaraſſer des conſéquences, alloit lui répondre, ſi elle l'eût permis. Mais cette Femme, qui croyoit ſon Mari aſſez privilégié, de ce qu'il pouvoit parler pendant deux heures conſécutives tous les Dimanches, ſans qu'elle oſât le contredire, ne vouloit qu'il parlât chez lui, que quand elle-même étoit laſſe de parler. Selon les apparences, elle auroit pourſuivi ſon Sermon, ſi Joſeph & Fanny ne fuſſent alors entrés dans la Salle, où la table étoit miſe, avec un plat de choux au lard, pour le déjeûné. Madame Adams les ſalua froidement,

ment. Des gens plus rafinés y auroient fait attention ; mais son air chagrin, ne fut remarqué par personne : car la cordialité de son mari attiroit les respects, la reconnoissance, & toute l'attention de nos deux Amans. M. Adams les pria de se mettre à table ; puis il descendit à sa cave pour tirer un broc d'une liqueur très-rafraîchissante, qu'il appelloit de la bierre, quoique ce ne fût qu'une eau colorée. On lui en avoit la même obligation que si c'eût été d'excellente bierre, puisque c'étoit la meilleure boisson qu'il possédât. Joseph lui rendit compte de la conversation qu'il venoit d'avoir avec M. Booby & sa sœur Pamela, touchant Fanny ; ensuite il lui conta l'avanture du valet de chambre, en ajoûtant qu'il ne pouvoit qu'apréhender quelque suite fâcheuse pour elle, s'il ne lui étoit pas uni au plûtôt. « Permettez-moi, Monsieur, ajoûta-t'il, d'aller chercher une dispense » du troisiéme ban : j'emprunterai l'argent néceſſaire pour l'obtenir. Vous » ſçavez comme je pense à ce sujet, répondit M. Adams: dans quelques jours » une dispense vous sera inutile. Mais, » mon

» mon cher Joſeph, je crains que vo-
» tre impatience, n'ait plus de part à
» votre deſſein, que vos prétendues ap-
» préhenſions. Comme ce deſſein tire
» ſon origine de l'un ou de l'autre, il
» faut que je vous faſſe l'analyſe de tous
» les deux, chacun ſelon ſon rang. Pour
» le premier motif, nommément l'im-
» patience, ſçachez, mon cher fils,
» que ſi vous ne prenez cette Vierge
» pour épouſe, que dans la vue de ſa-
» tisfaire votre apétit charnel, vous
» péchez griévement. Le mariage fut
» inſtitué pour un uſage plus noble,
» comme vous l'apprendrez par un Ser-
» mon que j'ai compoſé pour le jour
» que vous devez être uni avec elle.
» Je vous aime tant, que ſi vous êtes
» ſage, je vous ſerai préſent du Sermon,
» dans lequel je démontre que l'on ne
» doit avoir aucun égard au ſang ou à
» la chair dans ces occaſions. Je prend
» mon texte dans l'Evangile de Saint
» Mathieu chapitre 5. verſet 28. où l'on
» trouve ces mots. *Si un homme regarde*
» *une femme pour la convoiter*, &c. En
» vérité tous ces appétits & convoiti-
» ſes doivent être déracinés ou au moins
» répri-

» réprimés, avant que le Vase mérite
» d'être consacré. Se marier avec des
» vues si criminelles, est une prostitution
» d'une cérémonie toute sainte & toute
» Chrétienne ; prostitution qui attire
» toujours la colere céleste sur ceux
» qui s'en rendent coupables. Si l'em-
» pressement que vous témoignez vient
» de l'impatience, vous devez donc la
» réprimer. Pour votre crainte, dont
» je fais mon second point, elle est
» criminelle aussi ; parce qu'elle est une
» preuve que vous n'avez point la con-
» fiance qu'un Chrétien doit avoir dans
» celui qui veille sur nous sans cesse, &
» qui conduit tout ce qui nous regarde
» à une bonne fin, tant que nous som-
» mes soumis à ses volontés. Il nous
» protégera contre nos ennemis, & fe-
» ra avorter tous leus desseins, si nous
» mettons notre confiance en lui : peut-
» être même il changera leur cœur. Au-
» lieu de prendre des précautions, ou
» de recourir à des moyens illicites
» pour nous garantir d'un malheur, nous
» devons plûtôt nous mettre en prié-
» res, bien sûr d'obtenir ce qui nous
» est le plus utile. Si un accident nous

» arrive

» arrive, il ne faut point ſe déſeſpé-
» rer, mais nous ſoumettre aux décrets
» de la Providence ; & ne jamais nous
» attacher à rien dans ce monde aſſez
» fortement, pour ne le pouvoir quit-
» ter ſans regret. Vous êtes jeune &
» ſans expérience; je ſuis plus âgé & j'ai
» beaucoup vû. Toutes les paſſions pouſ-
» ſées à l'excès ſont des crimes ; l'a-
» mour même, s'il n'eſt ſubordonné
» au devoir, nous le fait oublier. Si
» Abraham avoit aimé Iſaac, juſqu'à re-
» fuſer de le ſacrifier, ne le blamerions-
» nous pas ? Je ſçais, mon cher Joſeph,
» que vous êtes doué d'excellentes qua-
» lités ; c'eſt pourquoi je vous aime ;
» mais votre ame eſt commiſe à mes
» ſoins : il faut que j'en réponde. Ainſi
» je ne puis en conſcience vous voir
» faire une faute, ſans vous en avertir.
» Vous vous abandonnez trop à votre
» paſſion; de ſorte que ſi Dieu vous ôtoit
» Fanny, je crains fort que vous ne pûſ-
» ſiez la lui céder de bonne volonté.
» Cependant croyez-moi, un Chrétien
» ne doit jamais s'attacher tellement à
» quoi que ce ſoit, ni à aucun objet
» tel qu'il puiſſe être, que ſi la Provi-
» denc

» dence l'en prive, il ne puisse se la » voir enlever sans murmure, sans » plainte, sans chagrin; parce qu'il doit » en tout se conformer à la volonté du » Seigneur, sans ressentir la moindre al» tération dans son ame. »

Monsieur Adams fut interrompu au milieu de son discours, par un Voisin qui vint lui dire, que son second fils étoit noyé. A cette nouvelle M. Adams garda un morne silence pendant quelques instans; puis il se mit à faire des hurlemens épouventables. Joseph touché de cet accident, se mit à lui dire la plûpart des choses qu'il avoit retenues du Sermon qu'il venoit de lui faire. Le Vicaire étoit ennemi des passions, & ne prêchoit jamais sans exagerer la facilité qu'on trouve à les vaincre, par les secours de la grace & de la raison. Mais il n'entendoit plus alors la voix de l'Evangile, & il trahissoit sa propre Morale. » Mon fils, mon fils, » s'écria-t'il, en interrompant Joseph, » n'entreprenez point ce qui est impossi» ble. Si c'étoit quelqu'autre de mes » enfans je le supporterois patiemment; » mais celui-ci, l'unique consolation de

» ma vieilleſſe, mon bijou, l'eſpoir de
» mes cheveux gris !..... Pauvre en-
» fant, on t'arrache la vie, avant que
» tu en ayes joui. Ah ! le cher Ange, le
» meilleur naturel, le caractere le plus
» doux ! aimable enfant qui ne m'a ja-
» mais offenſé. Ce matin je lui ai don-
» né la premiere leçon de *Quæ genus*
» *&c.* Voilà ſon Livre : Helas ! mon
» fils, tu n'en as plus beſoin. Il eût été
» un homme ſçavant, une lumiére de
» l'Egliſe. Tant d'eſprit & tant de bon-
» té ne ſe ſont jamais rencontrées dans
» un enfant ſi jeune.... Ah qu'il étoit
» beau ! s'écria la mere qui revenoit
» d'un évanouiſſement entre les bras de
» Fanny. Mon pauvre cher Jannot, je
» ne te reverrai plus. Ah jamais, ja-
» mais, je ne dois te revoir mon aima-
» ble Jannot, ajoûta le Pere Pardon-
» nez moi, interrompit Joſeph, vous
» le reverrez ; mais dans une meilleure
» place, où vous ne vous ſéparerez
» plus. »

Le Miniſtre n'entendit point ce que Joſeph diſoit, ou du moins il n'y fit pas attention, puiſqu'il continua ſes gémiſſemens plus fort qu'auparavant.

A la fin il demanda où étoit le corps de ce cher enfant. Je veux le voir, dit-il, en s'avançant vers la porte ; mais à peine l'eut-il ouverte, qu'il vit son fils courir vers lui en bonne santé, quoique fort moüillé. Celui qui avoit donné une allarme si fâcheuse, étoit apparemment de ces gens qui se plaisent à porter de mauvaises nouvelles : ayant vû l'enfant tomber dans la riviere, il eut plus d'empressement pour en informer son Pere, que pour le secourir. Il fut tiré de l'eau par ce même Porte-balle Irlandois, qui avoit payé pour Monsieur Adams chez l'Hôte peu charitable. La joie du pauvre Ministre devint aussi extravagante, que son chagrin l'avoit été quelques instans auparavant. Il embrassa mille fois ce cher enfant, dansant & sautant comme un insensé, & le tenant entre ses bras. Mais dès qu'il reconnut l'Irlandois, il lâcha son fils pour l'aller accabler de caresses, sur tout quand il eut appris le nouveau service qu'il venoit de lui rendre. Que ces embrassemens étoient sincéres & délicieux! Ils ne ressembloient pas à ces démonstrations d'amitié & de bienveillance

lance que ſe donnent réciproquement des gens de Cour, qui voudroient s'étouffer l'un & l'autre en s'embraſſant, s'il étoit poſſible : ce n'étoient pas non plus de ces careſſes politiques & intéreſſées que l'on fait à quelqu'un, dont on attend des bienfaits ou des ſervices. Tels ne ſont pas aſſurément les complimens, qu'un cadet fait à ſon aîné ſur la naiſſance d'un fils. Adams & le pauvre Irlandois s'embraſſerent avec une joie vive & pure, inconnue aux cœurs corrompus du ſiécle.

Quand tout fut calme, Adams tira Joſeph à l'écart pour finir ſon exhortation. » Non Joſeph, lui dit-il, » il faut te rendre maître de tes paſ» ſions, ſi tu veux être heureux. Il eſt » plus facile, à ce que je vois, inter» rompit le judicieux Joſeph, de con» ſeiller que de pratiquer. Vous n'avez » point paru être le maître de vous mê» me, ſoit à la nouvelle de la mort de » votre fils, ſoit quand vous avez été » enſuite détrompé. Mon garçon re» prit Adams, en hauſſant le ton, il » ne t'appartient point d'enſeigner mes » cheveux gris. Tu ignores ce que c'eſt

» que

» que la tendresse paternelle : attends
» que tu sois pere pour en juger. Nul
» homme n'est obligé de faire l'im-
» possible ; & la mort d'un enfant est
» un de ces grands malheurs, où il
» est permis de s'affliger sans modéra-
» tion. Et si j'aime ma maîtresse, re-
» prit Joseph, autant que vous aimez
» votre fils, sa perte doit m'affliger éga-
» lement. Cet amour-là est frivole, re-
» partit Adams, il tient de la chair. Il
» est permis d'aimer sa femme, répon-
» dit Joseph, & de l'aimer de toute son
» ame. Un homme doit aimer sa fem-
» me sans doute, repliqua le Minis-
» tre ; mais il l'a doit aimer avec pru-
» dence & modération. Je pécherai
» donc indubitablement, repartit Jo-
» seph ; car je l'aimerai surement avec
» une passion qui ne s'accordera jamais
» avec la modération. Vous parlez com-
» me un enfant, & même comme un
» imbécille, dit Adams..... Non,
» c'est vous-même qui parlez comme
» un sot, interrompit Madame Adams,
» qui écoutoit à la porte. Assurément
» mon ami, vous ne voudriez pas nous
» faire accroire qu'un homme puisse

» trop aimer ſa femme. Si je croyois
» que vous euſſiez fait un Sermon là-
» deſſus, je le chercherois par toute
» la maiſon pour le jetter au feu. Pour
» moi, ſi je n'avois été perſuadée que
» vous m'aimiez autant que vous pou-
» viez, je vous aurois haï & mépri-
» ſé. Voilà une belle doctrine vraiement
» que vous prêchez-là ? Eſt-ce qu'une
» femme n'eſt pas en droit d'exiger de
» ſon mari tout autant d'amour qu'il
» eſt capable d'en avoir ? Ce n'eſt qu'un
» malheureux pécheur, s'il refuſe de
» le lui prouver. Ne promet-il pas de
» l'aimer, de la cherir, & de la con-
» ſoler, avec je ne ſçai quoi encore de
» plus? Je m'en ſouviens encore, com-
» me ſi j'avois été mariée hier au ſoir,
» & je ne veux jamais l'oublier. Ce
» qu'il y a de plus extraordinaire, en-
» core, ajoûta-t'elle, eſt que vous prê-
» chez contre votre propre pratique ?
» Car vous m'avez toujours cherie &
» aimée tant que vous avez pû. Pour-
» quoi mettre de la méchanceté dans
» la tête de ce jeune homme. Ne le
» croyez pas, Monſieur Joſeph, aimez
» votre femme de toute votre ame &
» de

» de tout votre corps. » Un coup violent dont la porte retentit en ce moment, suspendit ce flux de paroles ; & annonça la scene qui suit.

CHAPITRE IX.

Visite renduë par Lady Booby & sa Compagnie à Monsieur Adams.

MYlord Fanfreluche, en arrivant au Château, avoit conté devant Lady Booby, qu'il avoit rencontré une charmante fille dans l'avenue, & avoit vanté tellement sa beauté, que Lady, qui reconnut Fanny au portrait que Mylord en fit, le soupçonna d'en être devenu amoureux ; ce qui lui fit imaginer le dessein de lui procurer l'occasion de la revoir, dans l'espérance que les beaux habits & les présents de Mylord, pourroient lui faire abandonner Joseph. Pour réussir, elle proposa une partie de promenade, avant que de se mettre à table, elle conduisit insensiblement la compagnie du côté de la maison d'Adams. Voulez-vous, leur dit-elle, que

je vous fasse voir un ménage des plus bizares, un vieux foû de Ministre, qui avec quatre ou cinq cens francs de revenu, fait vivre une femme & six enfans ? Je vous assure aussi, ajoûta t'elle en riant, que dans toute la Paroisse il n'y a pas une famille aussi déguenillée. On accepta la proposition, & Mylord avec sa canne frappa à la porte, comme nous venons de dire, dans le moment que Madame Adams chapitroit son mari. Toute la famille d'Adams fut effrayée de ce coup ; mais le Ministre, sans être étonné, courut ouvrir la porte, & Lady avec sa suite entra dans la maison, où elle fut reçue de Madame Adams avec une centaine de révérences, & de son mari avec autant de courbettes. Il dit à Lady, qu'il étoit confus de l'honneur qu'elle lui faisoit. « Vous m'avez surprise bien » en désordre, ajoûta la femme ; mais » votre Grandeur voudra bien me par» donner, puisque je ne m'attendois » pas à l'honneur que je reçois. » Le Ministre, quoiqu'en bonnet de nuit, s'amusa moins à faire des excuses, que les honneurs de chez lui. Il présenta

son

ſon fauteüil de bois à Lady, & des tabourets de même étoffe aux autres, en leur diſant qu'il étoit charmé de les voir dans ſa pauvre chaumiére : *Non mea renidet in domo lacunar*, s'écria-t'il, en s'adreſſant au Mylord, qui lui demanda ſi c'étoit du *Gallois* qu'il parloit ; il ajoûta que pour lui il n'y entendoit rien. Le bon homme le regarda, & ne repliqua point.

Mylord Fanfreluche étoit un jeune homme, haut de quatre pieds & demi, portant ſes cheveux, ou plûtôt un faux tour, que nous n'oſerions nommer Perruque, de peur de l'offenſer ; il avoit le viſage pâle, le corps fluet, les épaules rondes & étroites, la jambe mince & tant ſoit peu de travers, & ſa démarche reſſembloit un peu à celle d'une Pie. Pour les agrémens de ſon eſprit, ils étoient proportionnés à ceux de ſon corps. Il n'étoit pas ſans ſcience ; Il prononçoit quelques mots François, & chantoit exécrablement quelques chanſons Italiennes. Il avoit trop vêcu dans le monde pour être timide, & trop fréquenté la Cour, pour être fier. Loin d'être avare, il étoit prodigue, mais nulle-

nullement libéral : il dépenſoit beaucoup &. ne donnoit jamais rien. Il aimoit les femmes à l'excès : & ſa paſſion ſe trouvoit ſatisfaite, dès qu'elles perdoient leur réputation ; ſes amis diſoient cependant qu'il ne les mettoit que rarement dans le cas de mériter qu'on ſoupçonnât leur chaſteté. Il étoit ennemi des querelles : puiſque ſa colére s'appaiſoit, dès que celui qui l'avoit cauſée, parloit plus haut que lui

Voilà la négative de ſon caractere, en voici l'affirmative. En poſſeſſion d'un bien immenſe, l'appas d'une charge de peu d'importance l'avoit rendu l'eſclave d'un certain homme, qui éxigeoit de lui des ſoumiſſions baſſes, une obéiſſance aveugle, & un reſpect, qui alloit juſqu'à ſouffrir ſes caprices & ſes mépris, ſans oſer ſourciller. Pour ce Patron, il ſacrifioit ſon honneur, ſa probité, & ſa Patrie. Du reſte la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, le rendoit l'impitoyable cenſeur de tout le genre humain. Tel étoit le petit animal bipéde, qui ſuivit en ſautant Lady Booby dans la maiſon du pauvre Miniſtre.

Adams

Adams & sa compagnie s'éloignerent du feu, pour y placer les étrangers ; mais Lady au lieu d'être sensible à ces politesses, se tourna vers Monsieur Booby, en disant, *quale bestia qual' animale* ! Et puis voyant Fanny à côté de Joseph, elle demanda à Mylord s'il ne la trouvoit pas jolie. « Foi » de Seigneur, répondit-il, c'est la mê» me que j'ai rencontrée. Je ne vous » croyois pas de si bon goût, repartit » Lady. Ah, ah, reprit Mylord, c'est » parce que je ne vous trouve point bel» le. Quelle folie ! repliqua Lady ; j'ai » été toute ma vie l'ojet de votre aver» sion. Aversion, répartit le petit Maî» tre, de l'aversion d'un visage comme » celui-là ! Ma chere Lady, croyez» moi, il faut être autre que vous n'ê» tes, pour parler d'aversion : allez, » allez, connoissez-vous mieux. Et puis » avec un éclat de rire il se tourna du » côté de Fanny. »

Madame Adams, qui se tuoit de faire des civilités à cette illustre compagnie, les engagea à s'asseoir à la fin, & voyant son fils tenir son coin auprès du feu, pour achever de se sécher, elle

elle le gronda, pour le faire retirer. Ce que Lady ne voulut point permettre ; au contraire elle fit force complimens au Miniſtre ſur la beauté de cet enfant, lui diſant que c'étoit ſon portrait. Et lui voyant un Livre à la main; » Sçait-il lire déja, demanda-t'elle? Oui, » Madame, répondit Adams ; il ſçait » même un peu de Latin : il commence » *Quæ genus*. A quoi ſert votre *qui genius*, repartit-elle ? Je veux l'entendre lire. *Lege*, Jannot, *lege*, dit » Adams. L'enfant ne répondit rien ; » mais voyant que ſon Pere lui faiſoit » un ſigne, il lui dit qu'il ne ſçavoit » pas ce que ces mots vouloient dire. » Comment donc, dit le Pere ? que veut » dire *lege* ? Dans l'impératif *Legito*, » n'eſt-ce pas ? Oui mon Pere, repartit Jannot, & quoi encore, demanda » le Pere ? Le..... *le*..... *lege*, répondit l'enfant. Fort bien, dit Adams, » & que veut bien dire *Lego* ? Je n'en » ſçais rien, répartit Jannot. Quoi vous » n'en ſçavez rien, dit le Miniſtre, tout » en colére ! Votre Latin eſt donc reſté » dans la Riviére ; comment dites-vous *livre* en Latin ? en Latin, mon Pere, » répondit

» répondit le fils ? C'eſt..... c'eſt, le.....
» *Lego.* Et que veut dire *Lego*, deman-
» da le Miniſtre ? ça veut dire, *lire*, ré-
» pondit l'enfant. Voilà un joli garçon :
» ah mon fils, que tu deviendrois ſçavant,
» ſi tu veux t'en donner la peine, dit
» Adams ! Je vous aſſure, Madame,
» ajoûta t'il, cet enfant qui n'a que neuf
» ans, a déja paſſé ſon *Propria quæ ma-*
» *nibus.* Allons, Jannot, liſez pour ſa
» Grandeur. Lady l'en pria derechef,
» pour amuſer Adams, tandis que My-
» lord entretenoit Fanny. Ainſi Jannot
» lut ce que le Lecteur lira avec lui dans
» l'autre Chapitre. »

CHAPITRE X.

Hiſtoire de deux amis : pour ſervir de leçon à ceux qui entreprennent de mettre la paix dans le ménage d'autrui.

LEonard & Paul.... (liſez *Paul*; c'eſt une diphtongue, dit Adams.« Laiſſez » lire l'enfant ſans l'interrompre, s'écria » Lady : vous m'impatientez. » Alors Jannot continua,) Leonard & Paul étoient amis depuis leur enfance, & ſi attachés l'un à l'autre, qu'une longue abſence, pendant laquelle ils ne s'écrivirent aucune lettre, ne diminua point leur attachement mutuel. Au bout de 15 ans que Leonard avoit paſſés dans les Indes Orientales, & Paul dans le ſervice du Roi & de ſa Patrie, ils ſe rejoignirent avec une joie réciproque, quoique dans un état bien différent. Leonard étoit riche de deux millions, & Paul n'étoit encore que Lieutenant d'Infanterie, & ſans un ſol.

Le Régiment où étoit Paul, fut envoyé en

en quartier d'hyver aux environs d'un Château que Leonard venoit d'acheter, & où il s'étoit établi depuis peu. Celui-ci, à qui on avoit donné la Charge de Commissaire général, en allant à la Ville pour assister à l'assemblée qui se fait tous les quarante jours dans chaque Province, y rencontra son ancien ami, que quelques affaires du Régiment forçoient d'avoir recours au Commissaire. Paul ne reconnut point son cher Leonard, tant il étoit changé depuis un tems si considérable. Mais Leonard, dès l'instant qu'il le vit, se sentit si ému, qu'il se leva avec précipitation pour l'aller embrasser. Paul fut surpris de se voir accablé de caresses par un inconnu ; mais peu de mots suffirent pour éclaircir ce mystere, & pour lui faire partager la joie de Leonard. Ce qui répandit un sentiment de tendresse dans l'ame de tous les spectateurs.

Leonard engagea Paul à venir le voir dans son Château. Paul ayant obtenu de son Colonel la permission de s'absenter durant un mois : ils partirent ensemble l'un & l'autre, & Paul se

trouva en peu d'heures chez Leonard. S'il étoit possible que quelque chose pût augmenter la satisfaction de Paul, il la trouva en arrivant. Dès qu'il vit l'épouse de son ami, il la reconnut, pour l'avoir vûe dans une Garnison, où elle faisoit l'ornement & la joye de toute la Ville. Elle étoit fort jolie, & bonne par excellence, mais toujours femme, c'est-à-dire, un Ange fragile. (« Vous lisez faux, mon fils, dit Adams; » le bon sens n'y est point. Il y a comme » cela dans le Livre, répondit Jannot, » & il continua.) Car quoique sa figure fût Angelique, son ame n'étoit que celle d'une femme, dont son opiniâtreté invincible étoit une preuve convaincante.

Deux ou trois jours se passerent, sans que rien ne parût; mais l'humeur de la Dame ayant trop de peine à se contraindre, elle éclata peu à peu. Le mari qui ne se gênoit point pour Paul, y répondit avec tant de vivacité, que leurs querelles étoient aussi fréquentes que leurs conversations, & poursuivies avec autant de chaleur, que s'il se fût agi de leur fortune, quoique le plus souvent

ce ne fût que des vétilles. Souvent même la bagatelle servoit de prétexte pour les aigrir. « Si vous m'aimiez, lui disoit-elle, vous ne me chicanneriez » point pour une bagatelle. » Le mari retorquoit l'argument, qui étoit autant pour lui que pour elle, en ajoutant peut-être, qu'étant le chef on devoit lui céder. Pendant ces disputes, Paul gardoit le silence, sans se déclarer ni pour l'un, ni pour l'autre, pas même des yeux; jusqu'à ce qu'un jour qu'elle les avoit quittés dans une fureur épouvantable, le mari lui parla en ces termes : « Que » ferai-je, mon cher Paul, de cette » femme ? Je l'adore, & je n'ai aucune plainte à faire d'elle. Que ne puis-je lui ôter cette opiniâtreté qui lui » fait soutenir tout ce qu'elle avance, » en dépit de la raison & du bon sens ! » Car on a beau lui démontrer qu'elle » a tort, quoiqu'elle en soit convaincue dans le fond, elle mourroit plûtôt que d'en convenir. Ma patience est à bout : que dois-je faire ? Conseillez-moi, je vous en conjure.

» Si vous voulez que je vous parle » en ami, répondit Paul, je ne puis

» que vous blâmer. Pourquoi vous qui » condamnez ſon obſtination, vous ren- » dez-vous auſſi opiniâtre qu'elle, dans » des diſputes où il ne s'agit de rien » d'eſſentiel ? Qu'importe de quelle cou- » leur étoit la veſte que vous portiez le » jour que vous l'avez épouſée ? Voilà » pourtant le fond de votre querelle » d'aujourd'hui. Si vous l'aimez ſi ten- » drement, que ne la laiſſez-vous dans » une erreur, qui ne vous porte aucun » préjudice, plûtôt que de la chagriner » & vous nuire à vous-même ? Pour » moi, ſi jamais je prends une femme, » je ferai un accord avec elle, que ce- » lui de nous deux qui ſera perſuadé » de ſon bon droit dans des diſputes » de cette nature, ſera obligé de ce- » der. Ainſi chacun prévenu pour ſon » opinion s'empreſſera de s'avouer vain- » cu. Vous avez raiſon, mon cher ami, » dit Leonard, & je ſuivrai votre » conſeil. »

Ils ſe quitterent bien-tôt après, & Leonard fut chez ſa femme lui faire des excuſes, lui diſant que ſon ami lui avoit fait voir ſon tort. Elle ſe récria ſur les vertus de Paul, en quoi le mari

la ſeconda, & tous deux conclurent, que c'étoit le plus ſage & le plus vertueux des hommes. Au ſouper elle ne put s'empêcher de le regarder tendrement, en lui diſant : voulez-vous de ce pâté de bécaſſes? C'eſt un pâté de perdreaux, ma mie, dit le mari. « Je demande à votre ami, s'il veut goûter » de ce pâté de bécaſſes, répliqua la femme ; je dois ſçavoir apparemment de » quoi le pâté eſt fait, puiſqu'il eſt de » ma façon. Si le pâté eſt de votre façon, repartit le mari, le gibier qui » eſt dedans eſt de ma chaſſe, & je puis » vous aſſurer que je n'ai point encore » vû de bécaſſes cette année. Qu'importe cependant? quoique j'aye raiſon » je vous cede, & les perdreaux ſeront bécaſſes. » Cela m'eſt fort indifférent, reprit Madame Leonard : » mais je vois clair, & ne puis ſouffrir qu'on m'en impoſe. Vous voulez avoir raiſon : mais votre ami » ſçait de quoi il eſt queſtion, puiſqu'il » en a mangé. Paul ne dit mot, & la » diſpute ne finit, que quand le ſommeil les accabla, & que bien avant » dans la nuit. »

Le lendemain la femme rencontra Paul par hazard ; & ſçachant qu'il avoit parlé pour elle la veille, elle lui tint ce diſcours. « Avez-vous jamais » vû, Monſieur, un homme auſſi dé» raiſonnable que mon mari ? Il eſt fort » honnête homme, j'en conviens, mais » ſi entêté qu'il n'y a qu'une femme » comme moi, qui puiſſe le ſuppor» ter. Cependant il met ſouvent ma » douceur & ma complaiſance à des » épreuves bien rudes. Hé bien, Ma» dame, répondit Paul, puiſque vous » me l'ordonnez, il faut que je vous » diſe la vérité au riſque de vous dé» plaire. La diſpute n'en valoit pas la » peine, j'en conviens ; mais c'étoient » des Perdreaux très-aſſurément. » Je » vous plains, Monſieur, d'avoir per» du le gout, repartit elle. » Un ma» ri, reprit Paul, a droit d'eſperer quel» que.... ſuppoſez même que vous ayez » raiſon. » Voilà qui eſt pitoyable, s'é» cria-t'elle : Pitoyable, tant qu'il vous » plaira, continua Paul ; mais, Mada» me, c'eſt une vérité. Une femme » d'eſprit, telle que vous, en cédant, » s'aſſure une victoire bien plus flat»teuſe,

» teuſe, puiſqu'elle fait voir que ſon » génie eſt infiniment ſupérieur à celui » de ſon époux. Mais, mon cher Mon» ſieur, dit-elle, pourquoi me ſoumet» trai-je, quand j'ai raiſon? Parce que » par-là, répondit Paul, vous lui don» nerez une preuve de votre tendreſſe, » & de votre compaſſion. Car y a-t'il » rien qui excite plus la pitié, que de » voir une perſonne aimée dans l'er» reur? Oui, répliqua la femme; mais » ne ſuis-je pas obligée de l'en tirer? » Avez-vous vû, demanda l'ami, que » vos diſputes ſe ſoient terminées par le » faire convenir de ſon tort? Plus nous » ſommes dans l'erreur; plus nous ſom» mes honteux de l'avouer. J'ai toujours » remarqué que dans les querelles celui » qui a tort fait le plus de bruit. » J'a» voue qu'il y a une apparence de vérité » dans ce que vous venez de dire, re» partit Madame Leonard, & je ſuis ré» ſolue de ſuivre vos conſeils. »

Leonard entra, comme elle achevoit de parler, & Paul ſe retira. Le mari s'approcha gaiement de ſa femme. « Je » ſuis fâché, ma mie, de la ſottiſe que » j'ai faite hier au ſoir: » Je dois cet

» aveu

» aveu à votre complaiſance, lui ré-» pondit-elle, car je ſuis fachée de m'ê-» tre emportée pour ſi peu de chofe. » D'ailleurs j'avoue mon tort. » Ceci fut ſuivi d'une petite conteſtation d'amitié ; après quoi elle lui dit, que Paul avoit décidé contre elle ; ce qui donna occaſion à tous les deux de faire l'éloge de leur ami commun.

Paul couloit chez ſon cher Leonard des jours tranquiles, les diſputes étant devenues moins fréquentes, graces à ſes ſages conſeils, & moins aigres entre le mari & la femme. Mais le Diable, qui ne peut ſouffrir de nous voir heureux, ſe mêla de brouiller encore le ménage. Paul étoit toujours le conſeiller de l'un & de l'autre : c'étoit lui qui décidoit de tout, & il n'oublioit jamais le dogme de la ſoumiſſion, quoiqu'en particulier, il donnât le tort aux abſens ; ce qui étoit le contraire de ce qu'il faiſoit au commencement.

Un jour qu'il étoit abſent, une diſpute s'étant élevée, ils convinrent de s'en rapporter à ce quil en décideroit : le mari parut perſuadé qu'il ſeroit pour

pour lui ; mais la femme lui dit, qu'il pourroit bien se tromper, puisque son ami étoit convaincu qu'elle avoit presque toujours raison & que s'il sçavoit tout.... » Je ne veux rien sçavoir, ré» pondit le mari : mais si je vous disois » ce que je sçais moi, vous ne croiriez » pas que mon ami vous fût si fort » dévoué. » Puisque vous m'y forcez, » reprit-elle, je vous en convaincrai. » Souvenez-vous de la dispute que nous » eumes au sujet de l'Ecole de mon » fils ; j'ai cédé par compassion pour » vous, quoique j'eusse raison, & que » Paul lui-même me l'ait dit. » Je ne doute point de la verité de ce que vous m'avancez, répondit le mari ; mais à mon tour je puis vous assurer qu'il me dit au sujet de cette même dispute, que j'avois bien fait, & que lui à ma place il auroit agi de même. Ils continuerent à se raconter réciproquement tout ce qu'il leur avoit dit en particulier sur la promesse d'un secret inviolable. A la fin se croyant mutuellement, ils se récrierent sur la trahison de Paul & conclurent qu'il avoit été l'auteur de toutes leurs querelles. Ensuite chacun se

blâma

blâma des fautes passées, & ils s'efforcerent réciproquement de se donner des preuves d'une complaisance achevée : tandis que Paul devint l'objet de leur exécration. Cependant la femme qui craignoit les suites de cette tracasserie, engagea son mari à dissimuler, jusqu'au départ de Paul, pour se rendre à sa garnison, qui étoit fixé au lendemain, & ensuite de ne le plus fréquenter.

Le procédé de Leonard paroîtra peu sensé. Cependant sa femme lui fit promettre de suivre ce quelle lui avoit conseillé ; mais la froideur tant du mari que de la femme fut bientôt remarquée par Paul qui tirant son ami à part le pressa si fort, qu'il lui dit dequoi il étoit question. L'autre lui conta tout ce qui s'étoit passé & l'assura de la pureté de ses intentions. Leonard lui reprocha un secret gardé mal à propos, & Paul à son tour le railla sur ce qu'il ne cachoit rien à sa femme. La conversation s'aigrit de part & d'autre ; le mari alla jusqu'à lui reprocher qu'il brouilloit son ménage, & qu'il l'amoit mis sur le point de se séparer d'avec sa femme,

si

si leur mutuelle confiance n'avoit éclairci le mystére. Paul, répondit.....

Ici l'enfant fut interrompu par un événement, que vous allez apprendre dans un autre Chapitre.

CHAPITRE XI.

Galanterie de Mylord Fanfreluche. Jalousie & courage de Joseph.

MOnsieur Joseph Andrews souffroit impatiemment d'entendre Mylord Fanfreluche offrir de l'argent, des présens, & des revenus à Fanny, moyennant une condition qu'il exprimoit assez naturellement. La compagnie, à qui il n'osoit manquer de respect, le retint, tant que notre petit-maître se contenta de jouer de la langue. Mais ses mains se mettant de la partie, il perdit patience, & par un tour que pratiquent les Luteurs, il le jetta de l'autre côté de la cuisine. Les Dames en furent effrayées. Mylord s'étant relevé, alloit mettre l'épée à la main, quand M. Adams se mit entre-deux,

deux, & s'expoſa ſans crainte à la rage du petit Seigneur, dont les menaces ne faiſoient trembler que les Dames. Joſeph, qui ne le craignoit en aucune façon, pria M. Adams de ſe retirer, tandis que M. Booby conſeilloit au Mylord courroucé de remettre ſon épée dans le foureau, en lui promettant une ſatisfaction convenable. Content de ſa parole, Mylord tira un miroir de poche, & rajuſta ſes cheveux, en menaçant Joſeph, qui ne demandoit pas mieux que de ſe voir en raſe campagne avec lui; ce qu'il lui dit très-ouvertement. En même tems il vola auprès de Fanny, qui étoit évanouie entre les bras de Madame Adams, & il la rappella à la vie. « Madame, lui dit-» il, j'aurois aſſommé un de mes pa-» reils qui m'eût donné autant de ſujet » de le maltraiter. Et quel ſujet, deman-» da Lady, pouviez-vous avoir? Mylord » avoit inſulté cette fille, Madame, » répondit-il: Il l'a peut-être embraſ-» ſée, répliqua Lady? Eſt-ce là une » raiſon pour qu'un jeune homme com-» me vous ſe croye autoriſé à lui man-» quer de reſpect? Joſeph, vous deve-

» nez

» nez trop insolent. « Madame, inter-
» rompit M. Booby, j'ai tout vû ; je ne
» puis justifier M. Andrews, qui n'a que
» faire de se mêler de ce qui regarde
» cette fille, & moi je le justifie, re-
» partit M. Adams. C'est un brave gar-
» çon. Il convient à tous les hommes
» d'être les soutiens de l'innocence : &
» celui qui refuse de venger une fille
» qu'il est sur le point d'épouser, n'est
» qu'un lâche & un coquin. Monsieur,
» lui dit M. Booby, M. Andrews n'est
» pas un parti sortable pour une fille
» comme elle. Non assurément, ajouta
» Lady, & vous Monsieur Adams, vous
» sortez de votre caractère en proté-
» geant de pareilles folies. Vous feriez
» beaucoup mieux d'avoir soin de votre
» femme & de vos enfans.. Ah ! que
» votre Grandeur lui a bien dit son
» fait, s'écria Madame Adams ! Il m'é-
» tourdit tous les jours de ses sottises,
» disant que tous ses Paroissiens sont
» ses enfans. Je ne sçais ce qu'il veut
» dire ; mais s'il n'étoit aussi honnête-
» homme qu'il est, je soupçonnerois
» quelque chose. Je sçai lire l'Evan-
» gile, oüi, & l'interpreter encore, tout
» aussi

» auſſi bien que lui ; mais je n'ai jamais
» appris que les Miniſtres ſoient obli-
» gés de nourrir les enfans d'autrui.
» D'ailleurs, il n'eſt qu'un pauvre Vi-
» caire ; & votre Grandeur ſçait bien
» qu'il n'a pas plus qu'il ne faut pour
» moi & pour les miens. Vous parlez
» de bon ſens, lui répondit Lady, qui
» ne lui avoit pas encore adreſſé un ſeul
» mot, & M. Adams ſe perd en favo-
» riſant un mariage, que mon Neveu
» déſaprouve, & qui ne convient en
» aucune façon à M. Joſeph, ayant
» l'honneur d'être à préſent notre allié.

Tandis que Lady s'entretenoit avec la femme du Miniſtre, Mylord ſautoit ça & là, & ſecouoit la tête, de colére ou de douleur. Pamela gronda Fanny de ſon excès d'ambition, qui la portoit, diſoit-elle, à rechercher ſon frere, qui étoit trop au-deſſus d'elle. Cette pauvre fille ne répondoit que par un torrent de larmes. Ce que voyant Joſeph, il la prit par le bras, en diſant tout haut qu'il ne reconnoîtroit pour parent ni allié qui que ce fût, qui ſeroit ennemi de celle qu'il aimoit plus que lui-même. Il ſortit auſſi-

aussitôt avec elle, sans que Mylord, ni M. Booby fissent le moindre effort pour le retenir. Lady Booby, avec toute sa compagnie, sortit presque en même tems, la cloche du Château ayant déja sonné pour le dîner.

Adams, se voyant débarassé de l'illustre compagnie, parut triste & rêveur; ce que sa femme ayant remarqué, elle lui dit qu'il étoit bien tems de rêver, quand il avoit ruiné sa famille par son sot entêtement; » Ou peut-être, ajoû-» ta-t'elle, est-ce pour la perte de vos » deux enfans, Joseph & Fanny, que » vous vous attristez.« Alors la fille s'en mêla, & lui dit: » En vérité, mon cher » pere, vous avez tort d'amener des » étrangers ici, pour nous arracher le » morceau de la bouche. Vous les avez » nourris depuis votre retour, & peut-» être les garderez-vous encore un mois. » Etes-vous obligé de nourrir Fanny, » parce que Joseph dit qu'elle est jolie? » Car pour moi je ne sçais ce qu'on » trouve de si rare en elle. Si on nour-» rissoit les filles pour leur beauté, elle » feroit assurément aussi mauvaise che-» re que ses voisines. Pour M. Joseph,

» je ſçais bien qu'il eſt honnête garçon
» & qu'il payera ſes dettes tôt ou tard.
» Mais pour elle, que ne retourne-t'el-
» le chez ſon Maître, d'où elle s'eſt
» enfuie ? Si j'avois un million je ne
» donnerois pas une obole à une fille
» comme elle, quand je la verrois prê-
» te à mourir de faim. Et moi je l'aſ-
» ſiſterois, dit Jannot. Voyez-vous,
» mon cher pere, plûtôt que de voir
» Fanny mourir de faim, je lui don-
» nerois mon dîné. «

Adams charmé de voir les bonnes diſpoſitions de ſon fils, lui recommanda de les cultiver, & de regarder tous ſes voiſins comme ſes freres. » Oui,
» mon pere, répondit l'enfant; j'aime
» Fanny plus que mes ſœurs, parce
» qu'elle eſt bien plus jolie. Tien, voi-
» là pour ton impertinence, dit l'aînée,
» en lui donnant un ſoufflet, que ſon
» pere lui auroit rendu, ſi le retour
» de M. Joſeph accompagné de Fanny
» & de l'Irlandois n'eût ſuſpendu ſa
» colére. Femme, dit-il, apprêtez-nous
» notre réfection. J'ai autre choſe à
» faire, répondit la femme. Vous man-
» quez à votre devoir, en me répondant

» de

» de la sorte, lui dit Adams, car il est » écrit que le Mari est le chef de la » Femme, & qu'elle doit lui être obéis- » sante. Fi donc, s'écria la femme : » perdez-vous l'esprit, de blasphêmer » ainsi la sainte Ecriture en la citant » hors de l'Eglise ? M. Joseph l'inter- » rompit, en disant à M. Adams, que » loin de vouloir donner de l'embar- » ras à Madame Adams, il venoit la » prier avec toute la famille, aux Ar- » mes du Roi, où il avoit donné ordre » de préparer un dîner. Madame Adams » à ces mots reprit toute sa gayeté, & » accepta très-gracieusement l'invita- » tion : son mari suivit son exemple ; » & ils se mirent tous en marche vers » les Armes du Roi, sans que perso- » ne s'embaraſſât de garder la maison, » pas même Jannot, à qui Joseph don- » na un Schiling, en reconnoissance de » la bonne volonté qu'il avoit témoi- » gnée pour Fanny.

CHAPITRE XII.

Découverte qui commence à éclaircir cette Hiſtoire.

LE Porte-balle Irlandois, depuis ſon arrivée, s'étoit ſoigneuſement informé de tout ce qui regardoit la famille de M. Booby. On lui avoit appris que le Chevalier étoit mort, & que c'étoit le même qui avoit acheté Fanny à l'âge de 3 ou 4 ans, d'une femme qui voyageoit. Après le dîner; il dit à cette belle fille, qu'il croyoit pouvoir lui donner connoiſſance de ſes parens. Toute la compagnie parut ſurpriſe de l'entendre parler de la ſorte, & elle-même fut plus étonnée que tous les autres. On fit ſilence, & le vieil Irlandois leur parla de la ſorte. » Je » gagne aujourd'hui mon pain à la ſueur » de mon corps; mais autrefois je me » ſuis vû plus heureux, étant Vivan» dier, & Tambour dans un de nos » Régimens. Enſuite j'ai paſſé en An» gleterre, avec un de nos Officiers qui

» y

» y alloit faire des recrues. En allant
» de Briſtol à Frome, où nous eſpé-
» rions faire des hommes parmi les
» pauvres ouvriers, qui y meurent de
» faim depuis que nos Manufactures
» de laine ſont tombées, nous rencon-
» trames une femme âgée d'environ
» trente ans, aſſez paſſable pour un ſol-
» dat. Elle lia converſation avec nos
» Dames; car notre détachement qui
» conſiſtoit dans un Officier, un Ser-
» gent, moi Tambour, & deux Fuſi-
» liers, avoient chacun leur compagne,
» à l'exception de mon Maître. Nous
» marchâmes long-tems enſemble, &
» voyant qu'elle m'étoit échuë de plein
» droit, je lui contai militairement
» mon martyre, dont elle eut pitié; &
» depuis ce jour-là nous vêcumes com-
» me mari & femme, juſqu'à celui de
» ſa mort.

Vous vous mariâtes par diſpenſe ſans doute, interrompit M. Adams; car je ne vois pas qu'il ſoit poſſible de publier les bans de vous autres, qui changez ſi ſouvent de demeure. « Non, » Monſieur répliqua l'Irlandois; nous » nous donnâmes une diſpenſe, pour aller

» aller coucher enſemble ſans cerémo-
» nie. » Oui, oui, j'entends, répliqua
» le Miniſtre : *ex neceſſitate.* Une diſ-
» penſe eſt permiſe, quoique l'autre fa-
» çon ſoit plus loüable, & plus régu-
» lière. » L'Irlandois pourſuivit ſon hiſ-
toire. » Cette femme me ſuivit de gar-
» niſon en garniſon, juſqu'à ce qu'à
» Gallouay elle tomba malade d'une
» fiévre, dont elle mourut en peu de
» jours. Quand elle ſe vit à l'extrémi-
» té, elle m'appella ; & me dit qu'elle
» ne pouvoit mourir en paix, ſans me
» découvrir un ſécret, qui étoit le ſeul
» de ſes péchez, qui lui péſoit ſur la
» conſcience. J'étois autrefois, dit-elle,
» dans une troupe de Bohemiens, qui
» alloient voler les enfans de Village en
» Village ; je ne me ſuis jamais rendue
» coupable de ce crime qu'une ſeule
» fois, & je m'en repens du fond de
» mon cœur ; puiſqu'il eſt poſſible que
» j'aye pu cauſer la mort du Pere & de
» la Mere de cet enfant, peut-être de
» tous les deux. Car je ne puis vous fai-
» re concevoir combien elle étoit belle
» à l'âge de dix-huit mois, qu'elle pou-
» voit avoir dans le tems que je l'enle-
» vai

» vai. Elle reſta avec nous deux ans,
» & je la vendis trois Guinées au Lord
» Booby dans la Province de Sommer-
» ſet. C'eſt de vous, Monſieur, dit-il,
» en s'adreſſant à M. Adams, que je
» me flatte d'apprendre ſi je ſuis au
» bout de mon voyage ; car je ne ſuis
» venu juſqu'ici que pour donner un
» état à cette fille, en la rendant à ſes
» parens.

» Il n'y a point d'autre Chevalier de
» ce nom, répondit Adams : c'eſt le dé-
» funt Seigneur de ce Village. Mais
» vous avez oublié de nous dire le
» nom du Pere & de la Mere de cette
» Fille. Ils demeurent, reprit l'Irlan-
» dois, à trente milles du Château. Elle
» m'a dit que je les trouverois, en de-
» mandant le nom d'une autre de leurs
» filles, puiſqu'elle doit être l'unique
» dans le Royaume qui porte un nom
» ſi baroque ; c'eſt *Pamla* ou *Pamela* :
» je ne puis dire lequel. » Fanny tomba évanouie à ce nom fatal, qui renverſoit ſes plus chéres eſpérances, Joſeph devint immobile, Jannot ſe mit à jetter les hauts cris ſans ſçavoir pourquoi ; tandis que le bon Miniſtre à genoux

» une femme heureuſe ! Oüi, Madame, » répondit Slipſlop, votre Grandeur ſe- » ra la femme du monde la plus heu- » reuſe avec lui : foin de la coutume » & du qu'en dira-t'on. Me priverai- » je de manger ſelon mon appétit, » dans la crainte qu'on ne m'appelle » gourmande ? Si j'avois envie d'un » homme, je l'épouſerois à la barbe de » tous les parens du monde. Vous n'a- » vez ni *Tutélaire* ni Gouvernante pour » contraindre vos affections. D'ailleurs » il n'eſt plus un Laquais ; c'eſt le beau- » frere de Monſieur votre Neveu, & » pourquoi voudriez-vous vous gêner » plus qu'il n'a fait? Ne pouvez-vous pas » épouſer le frere par la même raiſon » qu'il s'eſt marié avec la ſœur ? Pour » moi, ſi c'étoit un crime que tant *d'a-* » *trocité*, je me garderois bien de vous » le conſeiller. « Mais, ma chere Slip- » ſlop, interrompit Lady, ſuppoſons » que je puſſe m'abaiſſer juſqu'à lui ; » cette maudite Fanny ! ah que je la » déteſte auſſi bien que ſon imbécile » Amant. C'eſt un petit monſtre, ré- » pondit Slipſlop ; elle fait cependant » la mijorée : mais laiſſez-moi faire ; vo-

» tre

» tre Grandeur en sera bientôt débar-
» rassée. Vous avez entendu dire que
» Joseph s'est battu avec le valet de
» chambre de Mylord par rapport à el-
» le ; son Maître veut qu'il l'enleve ce
» soir, & moi je prêterai la main.
» Nous en parlions ensemble lui &
» moi, dans le tems que vous m'avez
» appellée. Retournes-y vîtement, re-
» partit Lady ; car Fanfreluche est sur
» le point de s'en aller. Fais tout ce
» que tu pourras pour que le valet de
» chambre réussisse : pour moi je vais
» joindre la compagnie ; mais aye soin
» de me venir avertir, dès que le coup
» sera fait. » Slipslop se retira, & La-
dy se mit à l'analyse de son propre cœur dès qu'elle se vit seule.

« O Ciel, s'écria-t'elle, jusqu'où
» m'entraine ma passion ! J'ose donc
» l'avouer à moi-même, & je veux
» épouser Joseph. Ah ! si je l'épouse, de
» quel front oserai-je regarder mes pa-
» rens, après les avoir deshonorés par
» une alliance aussi honteuse ? Mais ne
» puis-je pas les fuir ? Ne puis-je pas
» me dérober à leurs yeux, avec celui
» dont j'attens mon parfait bonheur ?

» Oüi, je puis paſſer mes jours dans
» quelque déſert affréux, que ſa pré-
» ſence embellira : là, je coulerai d'heu-
» reux jours dans la contemplation de
» tous ſes charmes, & dans la jouïſſan-
» ce de divins plaiſirs que l'amour pro-
» digne aux vrais amans..... Mais
» pour qui veux-je m'enſevelir ainſi ?
» A qui prétens-je ſacrifier les reſtes
» de ma jeuneſſe, mon bien, mon
» rang, ma famille..... Déteſtable
» paſſion !.... N'eſt-il pas beau, bien
» fait, jeune, aimable, tendre, fidèle ?
» Oüi, il eſt tendre & fidéle ! Mais
» hélas, ce n'eſt pas pour moi : c'eſt
» pour une vile créature, que je rou-
» gis de nommer ma rivale. Cepen-
» dant il la préfére à une femme telle
» que moi. Ah ! maudit ſoit un corps
» ſi beau, où loge une ame ſi baſſe !
» Puis-je aimer encore ce monſtre ?
» Non je m'arracherai plûtôt le cœur
» que de ne pas détruire une déteſtable
» image, qui s'y eſt gravée en carac-
» teres de feu. Ingrat Joſeph, tu éprou-
» veras les redoutables effets de ma
» vengeance, tu imploreras envain ma
» pitié ? Ma Rivale triomphante te
» verra

» verra expirer, & ne jouira point du
» bien qu'elle m'enleve. Inſenſée, quel
» bien ? Eſt-ce un bien pour toi de ſa-
» crifier ainſi tout ce que tu as de plus
» précieux, à une paſſion qui te flé-
» trira ? Ah ! goûtons plûtôt les joies
» de la vertu & de l'honneur. Le vice &
» la foibleſſe traînent à leur ſuite trop
» de chagrins & de malheurs. Juſqu'à
» quel point me ſuis-je laiſſée ſéduire, fau-
» te d'avoir appellé la raiſon à mon ſe-
» cours ? Elle me dévoile enfin l'abîme
» où j'allois me précipiter. Que le Ciel
» ſoit loué ! L'honneur remporte enfin
» la victoire, & je mépriſe un bien, dont
» je ne puis jouir ſans baſſeſſe ; que je
» ne pourrois peut-être me procurer
» que par un enchaînement de crimes
» affreux. »

En ce moment, Slipſlop vint l'interrompre, en criant : » Ah ! Mada-
» me, je vous apporte une étrange
» nouvelle : notre laquais La Fleur re-
» vient du Cabaret, où M. Adams
» avec toute la clique ont dîné : Il dit
» qu'il y a un étranger avec eux, qui
» leur a fait voir comme Joſeph &
» Fanny ſont frere & ſœur. Cela ne

» se peut, repartit la Dame. Je ne sçau-
» rois vous dire les *particules*, repli-
» qua Slipslop; cependant La Fleur dit
» que cela est bien vrai.

Cette surprenante nouvelle, renversa en un instant toutes les généreuses résolutions, que l'honneur venoit d'inspirer à Lady. A mesure que l'espérance renaissoit dans son cœur, la raison reculoit dans son esprit. Oubliant donc tout son soliloque, elle ordonna qu'on eût à lui envoyer La Fleur. En même tems elle descendit dans la salle où étoit M. Booby avec Pamela, à qui elle annonna cette nouvelle. Pamela lui dit quelle ne pouvoit y ajoûter foi, n'ayant jamais entendu dire ni à son pere ni à sa mere, qu'ils eussent perdu aucun enfant, ni même qu'ils en eussent eu d'autres, que Joseph & elle. Lady se fâcha contre son incrédulité, en déclamant contre ceux qui ayant fait leur fortune, désavoüoient leurs parens, parce qu'ils étoient pauvres. Pamela ne répondit rien. M. Booby prit alors la parole & dit, que si cette fille étoit vraiment la sœur de sa femme, elle la reconnoîtroit avec joie,

aussi

aussi bien que lui. » Ainsi je vous prie » de l'envoyer chercher, ajoûta-t'il, » avec l'étranger, afin que nous les exa- » minions ensemble. »

L'Irlandois parut, ainsi que Fanny & Joseph; car celui-ci ne voulut point la perdre de vuë. Le Ministre, autant par sa curiosité qui étoit sa passion dominante, que par son devoir, les avoit suivis, en les exhortant à rendre graces au Ciel d'un événement qui les plongeoit dans le désespoir.

L'étranger répeta au Château ce qu'il avoit dit au cabaret. Toute la compagnie parut convaincue de ce recit, à l'exception de Pamela, qui ne pouvoit s'imaginer qu'il fût même vraisemblable; parcequ'elle n'avoit jamais entendu son pere ni sa mere parler d'un troisiéme enfant. Lady, qui se trouvoit très-intéressée dans le denoüement de cette affaire trembloit que Pamela n'eût raison; & Joseph se réjouissoit de l'obstination avec laquelle sa sœur désavouoit pour telle sa chere Fanny.

M. Booby les pria tous de suspendre leur jugement, en attendant l'arrivée

du vieux Andrews, & de ſa femme, qu'il attendoit le lendemain, les ayant invités de venir l'un & l'autre dans ſon équipage le reprendre pour retourner enſemble chez lui. « Alors, dit-il, » nous apprendrons la vérité. Cepen» dant je vous avouë que je panche à » croire le récit de ce bon Irlandois, » parce qu'il me paroît rempli de cir» conſtances extrêmement vraiſembla» bles. D'ailleurs quel intérêt a-t'il de » vouloir nous tromper !

Lady Booby, quoique peu accoutumée à voir de tels gens chez elle, les admit à ſa table dont elle fit les honneurs avec une grace infinie. Il y avoit M. Booby, Pamela, Mylord Fanfreluche, Joſeph, Fanny, & M. Adams. Pour l'Irlandois, elle le recommanda aux Domeſtiques, & l'envoya manger avec eux. Cette compagnie, à l'exception des deux amans qui gardoient un morne ſilence, paſſa la ſoirée avec beaucoup de gaïeté ; car M. Booby avoit engagé Joſeph à faire des excuſes à Mylord, qui fit briller ſon eſprit aux dépens d'Adams, en le raillant ſur ſa parure. Le Miniſtre lui rendit

le

le change avec beaucoup plus de sel, & tous ceux qui étoient présens en rirent beaucoup. Pamela fit la guerre à Joseph, de ce qu'il paroissoit si peu sensible à la joie de retrouver une sœur. » Si vous l'ai-» miez, lui dit-elle, d'un amour dégagé » des sens, vous seriez charmé de décou-» couvrir une liaison de sang entre vous » deux. » Adams saisit cette occasion, pour faire l'éloge de l'amour Platonique d'où par un saut naturel, il passa aux joies du Paradis, en assurant qu'il n'y avoit point de vrais plaisirs sur la terre; ce qu'il ne put persuader à M. Booby, ni à sa femme.

Ces heureux époux firent remarquer qu'il étoit tems de se retirer; car les autres ne témoignoient aucune envie de se coucher. On se retira cependant pour s'aller reposer dans les lits préparés dans le Château; Adams même fut prié d'y coucher, parce que le tems étoit orageux.

CHAP.

CHAPITRE XLV.

Avantures nocturnes. Dangers que court Monſieur Adams.

VErs les trois heures du matin, c'eſt-à-dire, une heure après qu'on ſe fut retiré, Mylord Fanfreluche, que l'image de Fanchon empêchoit de dormir, s'étoit aviſé d'une choſe, par laquelle il eſpéroit de parvenir à ſes fins : il avoit ordonné à un de ſes domeſtiques de remarquer la chambre où elle couchoit. Quand celui-ci ſe fut acquité de ſa commiſſion, Mylord ſe gliſſa ſans bruit, à ce qu'il croyoit, dans la chambre qu'on venoit de lui indiquer. En entrant, il reſpira une odeur qui auroit dû le détromper, s'il avoit été moins prévenu ; il chercha le lit à tâtons, & l'ayant trouvé, il dit en imitant la voix de Joſeph : » Fanchon, mon Ange, je viens de » découvrir la fourberie du Porte-bal- » le ; je ne ſuis plus ton frere, mais » ton amant, & je ne veux plus at-

» tendre

» tendre un bonheur qui m'eſt dû de-
» puis ſi long-tems. Vous avez des
» preuves de ma conſtance & de ma
» probité, qui ne vous permettent
» point de douter que je ne vous épou-
» ſe. Ainſi ſi vous m'aimez réellement
» vous ne me refuſerez pas de m'ad-
» mettre dans votre lit. » En achevant ces mots, il mit bas ſa robe de chambre, & ſe mit dans le lit, où il embraſſa tendrement l'objet de ſon ardeur téméraire, qui au lieu de le repouſſer, lui rendit le change. Jugez de ſa joie, dans cet heureux inſtant. Hélas! que la fortune ſe joue des foibles mortels! Slipſlop, car c'étoit elle, reconnut dans le moment celui qu'elle avoit pris d'abord pour Joſeph. Mais Mylord, quoique convaincu qu'il s'étoit trompé, ne pouvoit découvrir qui étoit cette fauſſe Fanny. Il avoit ſi peu fixé les yeux ſur cette créature depuis qu'il étoit dans le Château, qu'il ne l'auroit pas reconnue à l'aide d'une bougie. Il fit un effort pour s'échaper du lit; mais l'autre n'avoit pas envie de le laiſſer aller; bien réſolue de ſe récompenſer des plaiſirs qu'elle s'étoit promis ſi mal

mal à propos, en rendant cet accident utile à ſon honneur. Elle avoit effectivement beſoin d'effacer quelques ſoupçons, auſquels elle avoit donné lieu. Ainſi elle crut l'imprudent avanturier propre à un ſacrifice, capable de rétablir l'opinion que ſa maîtreſſe commençoit à perdre de ſa chaſteté incorruptible. Elle le ſaiſit donc par ſa chemiſe comme il ſortoit du lit, & ſe mit à crier à pleine tête. « Comment mal-» heureux tu oſes attaquer ma vertu ! » Que ſçais-je ſi tu ne m'as pas per-» due, tandis que je dormois ? Au meur-» tre, A l'aſſaſſin. Au voleur, je ſuis » ruinée. » Monſieur Adams, qui étoit éveillé dans ſon lit, où il rêvoit, courut au ſecours, ſans s'embaraſſer de ſa nudité. En approchant du lit, ſa main ſe rencontra par hazard ſur l'épaule de Mylord, qu'il prit à la délicateſſe de ſa peau, & à ſa petite taille, pour la fille qui venoit de crier au ſecours, & le laiſſa aller, pour ſe jetter ſur l'homme qu'il croyoit dans le lit. Slip-ſlop, ſans le connoître, lui donna un violent ſoufflet ; il ripoſta par une gourmade, dont heureuſement la peſan-

teur

teur ne tomba que sur le traversin. Mais son coup manqué, Adams tomba tout au travers du lit, où cette Amazone le souffleta & l'égratigna à son aise. « Je suis une fille, dit-elle à la fin. » Tu es plûtôt un Diable, répondit le Ministre, en lui adressant un coup de poing qui lui fit jetter les plus hauts cris.

Lady qui ne dormoit point, & qui ne s'effrayoit pas facilement, entendit tout ce vacarme. S'étant levée, elle entra dans la chambre. Slipslop voyant sa Maîtresse, avec une bougie à la main, s'écria encore une fois: *Au secours, à moi.* Adams voyant la lumiere lâcha prise, & en se retournant vit Lady, qui s'étant apperçue qu'il étoit nud en chemise, lui avoit tourné le dos pour lui dire toutes les injures qu'il sembloit mériter. Le Ministre alors ayant reconnu Slipslop, & honteux de sa situation, en la présence d'une Dame qu'il respectoit, se fourra sous les couvertures, malgré tous les efforts que fit la Suivante pour l'en empêcher. Puis montrant sa tête ornée d'un bonnet jadis blanc, il protesta de son inno-

innocence, & supplia Slipslop de lui pardonner les coups qu'il lui avoit donnés sans la connoître. Car, dit-il, je vous jure, Mademoiselle, que je vous ai prise pour une Magicienne. Tandis qu'il parloit, Lady voyant quelque chose de brillant à ses pieds, le ramassa, & vit avec surprise des boutons de manche de diamant, & un peu plus loin, la manche d'une chemise garnie d'une dentelle, qu'elle reconnut pour être celle que Mylord avoit portée la veille. « Je ne comprends rien à tout ce-» ci, dit-elle. Pour moi, répondit » Slipslop: je n'en sçais rien; il peut » être entré ici une douzaine d'hom-» mes sans que j'en aye connu aucun. » Mais à qui peuvent appartenir cette » chemise & ces boutons? A celui que » j'ai laissé échapper, dit Adams. Si je ne » l'avois pas pris pour une fille, je l'au-» rois arrêté, eût-il été un Hercule; » mais à vrai dire, je crois qu'il n'est » qu'un Hylas.

Il rendit compte à Lady de tout ce qui étoit arrivé, depuis que les cris de Mademoiselle Slipslop l'avoient attiré dans sa chambre, & jusqu'à ce que la Dame

Dame elle-même fût venue. Lady ne pût s'empêcher d'en rire de bon cœur, en contemplant les figures d'Adams & de sa suivante, couchés aux deux extrêmités du lit. Elle pria le bon Ministre de se retirer, & ordonna à Slipslop de la suivre, dès qu'elle seroit habillée. Puis elle s'en retourna dans son appartement.

M. Adams la voyant partir renouvella ses excuses à la femme de chambre, qui étoit si bonne, qu'elle lui pardonna sur le champ, & même fit mine de lui témoigner qu'elle lui vouloit du bien. Mais il prit congé d'elle aussi-tôt, & sortit dans l'intention de rentrer au plûtôt dans sa chambre qui étoit à la droite. Au lieu de s'y rendre, il prit à gauche & s'en alla à tâtons coucher sans bruit à côté de Fanny, qui dormoit d'un profond sommeil malgré ses inquiétudes; tant elle étoit fatiguée de la nuit précédente où elle avoit veillé, & de l'émotion que les avantures du jour lui avoient causée. Adams avoit coutume d'entrer avec précaution dans un lit, & de coucher fort près du bord; parce que sa femme

me, très-jalouſe de la diſcipline conjugale, l'avoit dreſſée à cette Philoſophique façon de ſe coucher. Le Lecteur ne doit donc pas s'étonner s'il ne réveilla point Fanny, qui dormoit encore, malgré le bruit qu'on venoit de faire dans la chambre prochaine.

Le bon homme dormoit avec une égale tranquilité, quand Joſeph, qui venoit voir Fanny, ſelon la parole qu'ils s'étoient donnée, frappa à la porte. Entrez, dit Adams, qui que vous ſoyez; car il s'éveilloit au moindre bruit. Joſeph crut s'être trompé de porte; mais ayant reconnu la voix, il entra, & vit des hardes de femme à côté du lit. Fanny qui ouvrit les yeux au même moment mit par hazard ſa main ſur le viſage du Vicaire. » Ah Ciel! » s'écria-t'elle, où ſuis-je? Grand Dieu! » Et où ſuis-je moi-même, dit le Mi» niſtre auſſi effrayé qu'elle? Tandis que Fanny crioit & qu'Adams confus ſe levoit, Joſeph ouvroit des yeux ſurpris, & reſtoit immobile. Les Peintres & les Sculpteurs qui ont repréſenté l'étonnement d'après nature, n'eurent jamais une pareil modéle.

» Par

» Par quel enchantement se trouve-» t'elle dans ma chambre, demanda le » Ministre interdit ? Par quelle avanture » vous trouvez-vous dans la sienne, de-» manda l'Amant stupéfait ? Je n'en sçais » rien, répondit Adams ; Mais comme » je suis Chrétien, je ne l'ai point tou-» chée : J'ignorois même qu'il y eût » quelqu'un dans le lit. O que ceux qui » nient l'existence de la Magie sont » aveugles ! Je vois clairement qu'il y » a autant de Magiciens dans le mon-» de à présent, qu'il y en avoit du tems » de *Saül*. On m'a ôté mes habits par » enchantement, pour mettre ceux de » Fanny à la place. » Il soutint toujours qu'il étoit dans la chambre, qu'on lui avoit donné la veille pour y coucher ce que Fanny nia fortement. » Vous » voulez faire accroire cela à Joseph, » lui dit-elle pour cacher votre mé-» chanceté. Comment, s'écria Joseph, » a-t'il eu l'imprudence de ..... » Je ne » puis, répondit Fanny, l'accuser d'au-» tre chose que de s'être glissé dans mon » lit. Mais n'est-ce pas assez ? » Joseph estimoit & aimoit trop M. Adams, pour le condamner sur des apparences. Ainsi

apprenant de la bouche de Fanny elle-même, que ce ne pouvoit être qu'un *qui pro quo*, il se calma & dit au Ministre qui venoit de lui apprendre l'avanture de Slipslop avec Mylord: « Je » parie qu'en sortant de sa chambre, » vous avez pris à gauche, au lieu de » tourner à droite. Cela est vrai: il faut » que vous l'ayez deviné, dit le Minis» tre. » Il fit mille excuses à Fanny, en assurant Joseph que son innocence n'avoit rien risqué. Ensuite il se retira dans la chambre où étoient ses hardes, accompagné de Joseph, qui le suivit pour le laisser en liberté. Il y retrouva ses habits; ce qui fut une preuve convainquante de sa mépriſe. Cela ne l'empêcha pas de soutenir que la religion exigeoit qu'on crût l'existance des Sorciers.

CHAR-

CHAPITRE XV.

Arrivée du vieux Andrews avec sa femme, & d'une autre personne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'histoire du Porte-balle.

LOrsque Fanny fut habillée, Joseph l'alla voir, & après une très-longue conversation, ils conclurent, qu'en cas qu'il fût prouvé qu'ils étoient frere & sœur, ils ne se marieroient jamais, afin de finir leurs jours ensemble dans l'union & l'amitié fraternelle.

La compagnie étant entrée au déjeuné, la gaieté se répandit jusqu'à Joseph, & Fanny parut plus tranquille que le jour précédent. Ce que Lady Booby ayant remarqué, elle tira la manche & les boutons de sa poche, & demanda en riant à qui ils appartenoient. Mylord les reclama sans hésiter disant qu'il étoit somnanbule : car loin de rougir de son avanture, il vouloit insinuer que la belle Slipslop avoit agréé son hommage.

Le déjeuné étoit à peine desservi, qu'on annonça Andrews & sa femme, qui furent reçus de Lady avec beaucoup de bonté. Elle attendoit en tremblant leur décision : Joseph & Fanny éprouvoient les agitations d'Œdipe, sur le point de voir son sort éclairci par Phorbas.

Monsieur Booby entama la matiere, en disant à son beau-pere, qu'il y avoit de ses enfans plus qu'il ne croyoit dans la salle. « Voici la fille qui fut enlevée » par des Bohemiens, ajouta-t-il, en » présentant au vieillard Fanny qu'il te» noit par la main. » Je vous assure, Monsieur, répondit celui-ci avec surprise, que je n'ai jamais eu d'autres enfans que Joseph & Pamela. Ces mots comblerent les deux amans de joie, & Lady de tristesse. Aussi-tôt elle fit appeller l'Irlandois, qui répéta son récit Quand il eut achevé, la vieille bonne femme Andrews prit Fanny dans ses bras. C'est ma fille, s'écria-t-elle, oüi c'est ma fille. On fut fort surpris d'entendre cette femme avouer une fille, dont son mari ignoroit la naissance. Les deux amans se crurent perdus, & le

le vieillard ne ſçavoit que penſer, quand ſa femme lui parla de la ſorte: « Vous pouvez vous reſſouvenir, mon » cher mari, que j'étois enceinte dans » le tems que le Régiment dans lequel » vous étiez Sergent, fut envoyé à » Gibraltar; j'accouchai pendant votre » abſence qui dura trois ans & à ce » que je crois de cette fille que vous » voyez, & que je dois reconnoître, » puiſque je l'allaitois encore, quand » elle me fut elevée, quoiqu'elle eût » déja dix-huit mois. Deux Bohemien- » nes, dont une portoit un enfant en- » tre ſes bras, me vinrent un jour of- » frir de me dire ma bonne avanture. » Je leur demandai ſi vous reviendriez » ſain & ſauf; comme elles me répon- » dirent qu'oui, je laiſſai mon enfant » dans ſon berceau pour leur aller tirer » à boire; Mais pendant que j'étois à » la cave elles ſe ſauverent. J'eus peur » qu'elles ne m'euſſent volée, & je fis » une recherche exacte de tout ce que » j'avois, ſans penſer à l'enfant que je » croyois endormi. A la fin j'entendis » pleurer: je levai les rideaux du ber- » ceau croyant prendre ma fille: Ah

» que

» que je fus surprise de trouver à sa
» place un garçon qui paroissoit prêt à
» rendre l'ame ; au lieu que ma fille
» étoit saine & robuste. Je courus après
» elle, en m'arrachant les cheveux &
» faisant des hurlemens épouvantables
» Mais ce fut inutilement, car jusqu'à
» ce jour je n'en ai point entendu par-
» ler. Quand je revins chez moi, le
» pauvre Joseph (car c'étoit lui) me
» regarda d'un air si touchant, que je
» ne pus me résoudre malgré la rage
» dont j'étois possédée, de lui faire au-
» cun mal. Un Voisin, que mes cris
» avoient attiré me conseilla d'en avoir
» soin, disant que Dieu me récom-
» penseroit un jour de cette charité,
» en me rendant ma fille ; je levai l'en-
» fant, & lui offris mon sein, qu'il
» prit, & dans la suite je me sentis la
» même tendresse pour lui, que j'avois
» eue pour celle que j'avois mis au mon-
» de. Les vivres étoient fort chers :
» j'avois deux enfans à nourrir de mon
» ouvrage ; mais cela ne suffisant point
» je demandai la contribution de la
» Paroisse. Loin de me l'accorder, on
» m'enleva avec mes enfans par l'or-
» dre

» dre des Commissaires, & je fus me-
» née au Village où nous demeurons,
» qui est, comme vous sçavez, éloi-
» gné de l'autre de 15 milles. Joseph
» (car c'est le nom que je lui ai don-
» né, & Dieu sçait s'il a jamais été bap-
» tisé,) me parut âgé de cinq ans, dans
» le tems que vous revintes d'Espagne.
» Quand je vous présentai ce petit gar-
» çon, voilà un bien venu, me dites-
» vous sans vous mettre en peine de son
» âge. Voyant que vous ne soup-
» çonniez rien, j'ai gardé le secret jus-
» qu'ici, de crainte que vous ne l'eus-
» siez pris en haine. Voilà la vérité du
» fait, de quoi je prêterois serment en-
» tre les mains d'un Commissaire s'il
» en étoit besoin.

Le Porte-balle qui avoit écouté la vieille Andrews très-attentivement, lui demanda si son fils supposé n'avoit pas quelque marque sur la poitrine. « Oüi,
» répondit-elle ; il a la plus belle fraise
» qu'on puisse voir. » La Compagnie demanda à la voir, & Joseph s'étant déboutonné l'exposa à leurs yeux. Hé bien, ma femme, dit le vieillard, qui étoit charmé de se voir déchargé d'un

enfant.

enfant. Vous avez prouvé la ſuppoſition du garçon ; mais je ne vois pas que la fille ſoit auſſi ſurement la nôtre. Le Miniſtre pria l'Irlandois de repeter encore une fois toutes les circonſtances de cet échange, dont le ſein de Joſeph étoit une preuve convaincante. Le mot de fraiſe ayant été répété pluſieurs fois, notre diſtrait ſe frappa le front quatre ou cinq fois en diſant ; oüi je me rappelle quelqu'idée confuſe: cette fraiſe un enfant perdu..... mais je ne puis la démêler. Alors un valet vint appeller Adams, avant que ſa mémoire ne fût venuë à ſon ſecours.

Pendant ſon abſence le Porte-balle aſſûra Joſeph, qu'il n'avoit pas lieu de ſe chagriner de la perte de ſes parens ſuppoſés, puiſque ſa naiſſance étoit bien au-deſſus de la leur. Vous êtes Gentilhomme, lui dit-il : on vous enleva de chez votre pere ; les Bohemiens vous garderent pendant un an ; mais votre temperament n'étant point aſſez fort pour ſoutenir leur maniere de vivre, ils vous troquerent contre cette fille plus robuſte, & moins accoutumée à la délicateſſe.

ficateſſe. J'ignore le nom de votre famille ; ma femme ſi elle la ſçu, ne s'en ſouvenoit point. Elle m'a cependant aſſez dépeint la maiſon, la figure de votre pere, & la diſtance de ce pays à celui qu'il habite. Ainſi j'eſpere que la providence nous guidera dans notre recherche ; car je ne vous quitterai point que vous ne ſoyez reconnu.

La Fortune, dont ſouvent le caprice nous écraſe totalement, ou nous éleve au haut de ſa roue, ſans nous perſécuter, ou nous favoriſer à demi, leur épargna la peine de parcourir la province en leur préſentant d'elle-même un homme qu'ils auroient peut-être cherché inutilement ſans ſon ſecours. Le Lecteur peut ſe reſſouvenir, que M. Wilſon avoit promis de rendre une viſite à M. Adams. Il arriva chez lui, & ayant appris que ſon ami étoit au Château, il s'y rendit ; & le fit demander comme nous venons de voir. Adams lui rendit compte de ce qui l'avoit obligé de coucher hors de chez lui & venant enfin à parler de cet enfant marqué d'une fraiſe : Ah cher ami,

s'écria M. Wilson avec transport, au nom de Dieu, faites-moi entrer ou je me meurs. Le Ministre le conduisit. Wilson entra dans la salle, où, sans regarder la compagnie, il courut à Joseph tout tremblant, & d'une voix mal-assurée il le pria instamment de lui montrer sa poitrine; pendant que le Ministre en frappant des mains, crioit, *Hic est quem quæris, inventus est.* Wilson ayant vû le seing sur la poitrine de Joseph, l'enleva de terre avec des démonstrations d'une joie inexprimable, & s'écria tout en larmes : Mon Fils, mon cher Fils, que la Providence dispose de moi : je meurs content, puisque je t'ai retrouvé. Joseph, quoique très-ému, ne s'abandonna pas à des transports si violents. Mais quand on eut comparé les circonstances des deux enlevemens, & que son état fut reconnu, il se jetta aux pieds de son Pere, pour embrasser ses genoux & lui demander sa bénédiction. M. Wilson le releva, & ils s'embrasserent avec tant de tendresse d'un côté & tant de respect de l'autre, que tous les spectateurs en furent attendris jusqu'aux larmes.

mes. Lady Booby fut l'unique mécontente ; elle ne put soutenir en présence de tant de monde un événement qui détruisoit toutes ses espérances ; & sa retraite précipitée donna lieu à des conjectures peu avantageuses.

CHAPITRE XVI.

Conclusion de toute cette Histoire.

FAnny ayant témoigné à ses Parens sa joie de les avoir retrouvés, les assura d'une tendresse respectueuse. La vieille Andrews l'embrassa tendrement, en lui disant cependant qu'elle ne pouvoit l'aimer plus qu'elle n'avoit fait Joseph. Pour le Pere, il soutint son sang froid ; car dès qu'il eut fait la cérémonie de la reconnoissance en la baisant sur la joüe, & en la bénissant ; selon l'usage d'Angleterre, il se plaignit amérement de ce qu'il n'avoit point encore fumé sa pipe.

Monsieur Booby, qui ignoroit ce qui se passoit dans le cœur de sa Tante, crut qu'elle s'étoit retirée avec tant

de précipitation par un orgueilleux mépris de la famille à laquelle il s'étoit allié, & pour cette raison il voulut partir du Château à l'instant. Il félicita M. Wilson & son fils, puis après avoir embrassé Fanny, en la traitant de sœur, il la présenta en cette qualité, à Pamela sa chere épouse, qui l'embrassa avec l'humilité qui lui étoit naturelle.

M. Booby fit ensuite annoncer son départ à sa Tante, qui lui envoya souhaiter un bon voyage, & lui dire qu'elle étoit trop incommodée pour recevoir ses adieux. Il pria M. Wilson de lui faire l'honneur de venir avec lui. Pamela, Fanny & Joseph se joignirent à M. Booby, qui l'engagea enfin d'accepter son invitation, en lui promettant d'envoyer un exprès pour apprendre cette heureuse nouvelle à Madame Wilson. Car ce tendre époux ne pouvoit jouir d'aucun bien, sans le partager avec elle & comme il sçavoit que rien ne manquoit au bonheur de sa chere Henriette, que de retrouver ce Fils qu'elle pleuroit depuis tant d'années, il étoit fort empressé de lui faire part de la découv-

découverte qu'il venoit d'en faire.

On mit le vieillard & ſa femme, avec leurs deux filles dans le caroſſe. M. Booby, M. Wilſon, M. Joſeph M. Adams & l'Irlandois les eſcorterent à cheval, & ſans perdre de tems ils s'éloignerent du Château.

Pendant le chemin; Joſeph fit confidence de ſon amour à ſon Pere, ſans lui déguiſer ſon deſſein à l'égard de Fanny. M. Wilſon laiſſa apperçevoir de la répugnance pour ce mariage, qui lui paroiſſoit très-déſavantageux pour ſon fils. Cependant voyant qu'il y étoit réſolu, il dit, que ſi elle poſſédoit réellement toutes les vertus qu'on diſoit, elles réparoient l'inégalité de ſa naiſſance, & pouvoient lui être comptées comme une dot réelle; mais il exigea de ſon fils, qu'il ne ſe marieroit qu'après avoir conſulté ſa mere. Joſeph y conſentit avec reſpect; voyant que ſon pere le vouloit poſitivement. Adams ſe réjouiſſoit de ce retardement, parce qu'en gagnant quelques jours il avoit tout le tems de publier le troiſiéme ban, & par conſéquent de marier ſes deux Paroiſſiens ſans diſpenſe.

La joie qu'il en eut, (car ces cérémonies lui paroiſſoient d'une conſéquence infinie) fit qu'en ſe ſecouant ſur ſon cheval, il lui donna de l'éperon. L'animal étoit fier, & peu accoutumé à ſouffrir ces ſortes d'inſultes ſurtout d'un auſſi mauvais écuyer qu'Adams. Pour s'en venger, il ſe mit à courir & à badiner, juſqu'à ce qu'il ſe fût délivré d'un fardeau qu'il mépriſoit. Joſeph donna des deux, pour l'aller ſecourir ; Fanny le plaignoit, & les autres rioient, tandis que le cheval couroit vers ſon écurie, & que le cavalier ſecouoit la boue dont il étoit tout couvert.

Un homme à cheval qui venoit à leur rencontre, fit arrêter le cheval par ſon valet qui le mena par la bride pour le rendre à ſon cavalier. Adams en remerciant le Maître, le reconnut pour le Commiſſaire, chez qui ont l'avoit conduit avec Fanny. Celui-ci s'étant fait connoître à ſon tour, lui dit que l'homme qui les avoit accuſés, avoit été pris le lendemain ; & qu'il étoit actuellement écroué dans la priſon de Saliſbury, comme coupable de pluſieurs vols.

Les

Les complimens étant achevés entre le Ministre & le Commissaire, Adams remonta à cheval, presque fâché contre Joseph, de ce qu'il avoit offert de changer avec lui, parce que le sien étoit plus docile. Son bonheur plus que son adresse, quoiqu'il se vantât d'être le meilleur Ecuyer du Royaume; l'ayant garanti d'une seconde chûte, il arriva avec les autres chez Monsieur Booby, qui les traita selon l'ancienne regle de l'hospitalité Angloise, dont on voit encore les vestiges dans un petit nombre de familles, confinées dans des Châteaux aux extrêmités de l'Angleterre. Ils passerent le reste de la journée avec toute la satisfaction possible. Joseph & Fanny passerent deux heures tête à tête, à leur grand contentement.

Le lendemain matin, Monsieur Wilson proposa d'aller conduire son fils chez lui. Joseph auroit été charmé de voir sa mere; mais la pensée de quitter Fanny lui étoit insuportable. Enfin M. Booby le tira d'affaire en proposant d'envoyer chercher Madame Wilson. Pamela, qui souhaitoit fort de la

connoître, demanda cette grace à M. Wilson avec tant d'empressement, qu'il laissa partir le carosse à vuide, pour l'aller prendre.

Le Samedi, Madame Wilson augmenta les agrémens de cette heureuse compagnie, ou plûtôt sa présence couronna leur bonheur. Car après des transports de joie & de tendresse, que la vue de son cher fils fit éclater, cette complaisante Mére voulut bien donner son consentement au mariage de nos deux Amans.

Le Dimanche, M. Adams joignit leurs mains avec la permission du Vicaire du lieu, qui monta à cheval & fit 20 milles, pour officier dans la Paroisse de Booby à sa place, après avoir promis solemnellement à son confrere de publier le dernier ban.

Joseph prévint le Soleil qui devoit éclairer ce jour tant attendu. Il étoit vêtu d'un habit de drap uni, dont M. Booby lui avoit fait présent; car il avoit refusé un magnifique habit, aussi bien que Fanny, qui n'accepta de sa sœur qu'une robe de satin blanc, une jupe de même, & un garniture unie,

sur

sur laquelle elle mit au lieu de coëffe un chapeau de paille doublé d'un taffetas couleur de rose. Dans cet habillement elle sortit de sa chambre, ornée de tous les charmes de la beauté & de la jeunesse. Les roses de son teint étoient plus animées qu'à l'ordinaire, par une aimable pudeur, qui la rendoit adorable. Elle fut reçue à la porte du Château par Joseph, qui la mena en triomphe à l'Eglise, où Monsieur Adams les attendoit pour faire la cérémonie. La modestie de Fanny, la joie de Joseph, & la piété du Ministre parurent dans tout leur éclat. Ce dernier réprimanda à haute voix M. Booby & son épouse, de ce qu'ils rioient dans un endroit aussi respectable, & dans une occasion aussi solemnelle. Il avoit pour maxime, qu'étant le Ministre du Très-haut, il ne pouvoit rien relâcher de ce qui lui étoit dû, pendant l'exercice de ses fonctions. C'est pourquoi il ne toléroit rien, quand une fois il avoit endossé le surplis. Mais cette sévérité disparoissoit dès qu'il ne s'agissoit que de sa personne, & que son Ministére n'y étoit point interessé.

Après

Après la cérémonie, Joseph ramena sa nouvelle épouse chez Monsieur Booby, suivi de toute la compagnie à pied, l'Eglise étant fort près de la maison. Ils trouverent la table mise, & bientôt on servit un repas superbe, où M. Adams fut l'admiration de tous les conviés, quoique chacun fît son devoir, à l'exception de ceux pour qui la fête se faisoit. Leur imagination se repaissoit avec trop de vivacité, pour que les mets leur paruſſent dignes d'attention.

Toute la journée se passa dans une gayeté innocente; la liberté qu'on se donne quelquefois avec si peu de ménagement pour la pudeur, dans des occasions semblables, ne s'étendit que jusqu'où M. Adams le voulut bien permettre. Car tel est le pouvoir de la vertu; ceux qui n'auroient peut-être pas assez respecté les femmes, pour se gêner là-dessus, malgré la politesse dont ils se piquoient à l'égard du beau sexe, furent forcés de se tenir dans les bornes de la modestie, par la présence d'un homme vertueux. L'heure de se coucher étant venue, Fanny fut conduite

suite par sa Mere, sa belle-Mere, & sa Sœur dans la chambre où elle devoit passer la nuit. On l'eut bientôt deshabillée.

Il ne fallut qu'un instant à Joseph, pour se mettre auprès d'elle. Les Dames fermerent les rideaux, & l'amour le plus pur & le plus parfait, unique témoin de cette scene, ne fait confidence de ce qui s'y passa, qu'à ceux qui se rendent dignes de la renouveller.

Le troisiéme jour, Monsieur & Madame Wilson amenerent leurs enfans chez eux. Le généreux Booby fit présent de 15000 écus à Fanny, dont son mari en employa 12000 à l'achat d'une terre contigue à celle de son Pere. Là il jouit aujourd'hui des douceurs de cette heureuse médiocrité, tant vantée par les sages dans tous les siécles. Et pour surcroît de bonheur, son Pere, avec qui j'ai un commerce de lettres, me mande que son aimable Fanny est sur le point de mettre au monde le premier fruit d'un vertueux amour.

M. Booby ne crut point avoir assez fait, qu'Adams n'eût reçu la récompense de ses peines & de son zèle. Il avoit

à

à sa nomination un bénéfice de mille écus de rente, il le lui donna. Le bon Ministre ne pouvoit se résoudre à quitter ses chers enfans ; mais à la fin il accepta le bénéfice, à condition d'y nommer un Vicaire.

Le Porte-balle Irlandois, outre nombre de présens qu'il reçut, fut récompensé de ses soins par une petite charge, dans l'exercice de laquelle il s'est attiré l'amitié de tout le voisinage.

Lady Booby ayant appris le mariage, partit pour Londres, où un Capitaine de Dragons effaça bientôt Joseph de son cœur & de sa mémoire.

Nos heureux époux, Joseph & Fanny, toujours contens, toujours charmés l'un de l'autre, ne ressentent aucun de ces dégoûts, qui suivent ordinairement la possession d'un objet long-tems désiré. Joseph est toujours amant tendre & passionné. Le voisinage de son Pere ne contribue pas peu à leur bonheur. Fanny & lui se sont abandonnés à ses sages conseils, & son heureuse union avec Henriette leur a inspiré le même dessein d'une tranquille retraite.

FIN.

LETTRE
D'UNE DAME ANGLOISE
A MADAME ***
MAITRESSE DES COMPTES
DE MONTPELLIER.

POur reconnoître, Madame, toutes les bontés que vous m'avez témoignées durant mon séjour à Montpellier, & me renouveller dans votre souvenir (bien convaincuë que vous ne m'avez point oubliée, comme je ne vous oublierai jamais) j'ai l'honneur de vous envoyer la traduction d'un Livre le plus ingénieux & le plus agréable que notre Angleterre ait produit. Ce sont *les Avantures de Joseph Andrews & du Ministre Abraham Adams.* Ce Roman, dans sa briéveté, est égalé ici à celui de *Don-Quichotte*, & mis fort au-dessus de tous vos Romans François, sur-tout des Romans de ce siécle & de ces derniers tems, qui sont (je vous l'avouë) assez mépriſés de nos con-

connoiſſeurs. Car y a-t'il de la vraiſemblance dans l'Hiſtoire de *Cleveland* & du *Doyen de Killerine* ? Quel tiſſu de fadeurs & de riens, que *la vie de Marianne* ! Le *Payſan parvenu* vaut un peu mieux ; mais quels traits groſſiers, quelles baſſeſſes ! quelles images ! Les *Confeſſions du Comte de*..... ſont d'un homme d'eſprit & peignent bien les mœurs corrompues de toute l'Europe ; mais les femmes y ſont trop peu ménagées à mon gré, & ce Livre ingénieux depuis le commencement juſqu'à la fin ne reſpire que la volupté des ſens, & n'enſeigne que le libertinage du cœur. Votre *Madame de Luz* eſt dans le même goût. Je ne parle point de certains Romans vilains & infames, qui deshonoreroient la nation Françoiſe dans notre eſprit, ſi nous ne vous rendions juſtice, & ſi nous ne ſçavions que les honnêtes gens les ont en horreur chez vous, comme chez nous.

Le Roman que vous allez lire eſt un peu dans le goût de votre *Roman Comique* de Scarron, qui eſt regardé en Angleterre ainſi qu'en France, comme un chef-d'œuvre. L'Auteur eſt Monſieur

sieur *Fielding* un de nos bon Auteurs Dramatiques, & qui réussit principalement dans la scene Comique. Vous jugerez de son talent pour ce genre, par un grand nombre de traits répandus dans son Livre, & surtout par les Dialogues, dont il posséde l'art au suprême dégré. Mais ce que vous y estimerez le plus, est l'honnêteté de toutes ses images & de toutes ses expressions, & la sageſſe avec laquelle il traite un sujet qui auroit pû l'entraîner dans des descriptions licentieuses. Avec quelle décence il représente le penchant amoureux d'une Dame de qualité pour son Domestique, dont elle est tentée de faire son Epoux ! qu'il peint bien les combats de l'amour & de l'orgueil ! Qu'il soutient habilement jusqu'à la fin le caractére de fierté de cette Dame, qui condamne sa foibleſſe, sans néanmoins renoncer à ses desseins, & qui à la fin est punie, non de les avoir éxécutés, mais de les avoir seulement conçus. Si quelque Critique trouvoit à redire au fond de cette excellente fiction, qui est l'amour d'une Dame pour son Domestique, qu'elle a la pensée

penſée d'épouſer, penſée néanmoins qu'elle condamne & qu'elle n'exécute point, je lui demanderois ſi l'Hiſtoire de la femme de Putiphar, à l'égard du jeune Joſeph de l'Ecriture bleſſe la pudeur. Or le Joſeph Anglois a ici les mêmes ſentimens que le Joſeph Hebreu, la même ſageſſe, la même retenue; & la Dame n'eſt pas imprudente comme la femme du Seigneur Egyptien. Si quelqu'un eſt ſcandaliſé de cette Hiſtoire, qu'il efface donc tous les Tableaux des plus grands Maîtres qui la répréſentent. Mais votre Théâtre, ainſi que le nôtre, ne traite-t'il pas tous les jours de pareils ſujets? Votre Comédie des *Anonymes*, votre *Valet embaraſſé*, vos *Amans déguiſés* (c'eſt un bel eſprit Anglois, qui eſt ſouvent à Paris & y fréquente beaucoup votre Théâtre, qui m'a nommé ces piéces que je n'ai point lues) n'offrent-ils pas des Valets, objets de la complaiſance & du tendre penchant, ou de leurs maîtreſſes, ou de perſonnes de condition qui ont occaſion de les voir? J'ai honte de vous entretenir de cette ridicule objection, que quelques-uns m'ont

m'ont dit, que l'on s'aviseroit peut-être de faire en France. Mais je ne le puis croire d'une nation judicieuse. D'ailleurs, ce domestique est Gentilhomme.

Je ne veux point vous prévenir sur le mérite des caracteres de cet Ouvrage, parfaitement dessinés, depuis le commencement jusqu'à la fin. *Joseph* en est le Heros, & *Fanny* l'Heroïne. La Dame Booby en est le nœud; c'est la Didon de l'Enéide, ou si vous voulez la Junon, par les persécutions qu'elle suscite à nos deux Amans. Monsieur *Adams*, l'ami & le conseil de l'un & de l'autre, est un homme admirable. C'est un caractére vrai, & peint d'après nature. Car nous avons dans une de nos Provinces un Vicaire qui lui ressemble parfaitement, & il n'y a personne en Angleterre qui ne l'ait reconnu. Quelle Religion, quelle piété, quelle érudition, quelle philosophie! Mais en même-tems quelle simplicité de mœurs, quelle ignorance du monde! j'ai pensé dire: quel imbécille, homme d'esprit!

Ce qu'il y a de remarquable dans cet Ouvrage est, que comme le Ro-

man de Don-Quichotte, eſt la peinture des mœurs Eſpagnoles, celui dont il s'agit, eſt pareillement la peinture des mœurs Angloiſes, qui malgré le grand nombre d'Anglois qu'on voit à Paris, à Montpellier, & ailleurs, ne ſont gueres connus en France. Ce n'eſt point un Livre de ſimple amuſement pour les gens du monde : c'eſt un Livre de ſcience & de morale familiére, à la portée de tout le monde, & de plus un Livre, où l'on puiſe la connoiſſance de la maniére dont on vit en Angleterre. Vous y verrez nos principes, nos vertus, nos vices, notre façon de vivre, à la ville & à la campagne. Comme c'eſt un Roman Comique & familier, on y a introduit quelques bas perſonnages, comme dans la Comédie, ſur-tout des Aubergiſtes, hommes & femmes, peints d'après des originaux exiſtans, & que ceux qui voyagent voient ſouvent. La Demoiſelle *Slipſlop*, femme de chambre de *Lady Booby*, joue ici un grand Rolle : c'eſt la ſoubrette de la Comédie.

Je vais maintenant vous donner certains éclairciſſemens, par rapport à quel-

quelques endroits de cet Ouvrage.

LIVRE PREMIER.

Colley Cibber, eſt le plus célèbre Acteur pour le Comique que nous ayons. Il ne joüe gueres, depuis qu'il a été décoré par la Cour du titre glorieux de *Poëta Laureatus*, ou Poëte du Roi. Ce titre, ou cette charge, l'oblige de compoſer deux Odes par an à la louange de notre Roi, l'une pour le jour de ſa naiſſance, l'autre pour le premier jour de l'An. Ces deux Odes ſont chantées en grand concert, en préſence du Roi & de toute la Cour. Cibber réuſſit fort mal dans ces Odes, & M. Pope s'en eſt bien mocqué, ſurtout dans ſon fameux Poëme Epico-Burleſque, intitulé *The Dunciad*, comme qui diroit la *Sottiſade*. Il a eu de grandes diſputes avec M. Pope. Cibber eſt auteur de quelques Comédies célébres, ſurtout d'une qui a pour titre *The Careloſſ Husband* (le Mari ſans ſouci.) Il nous a donné auſſi l'Hiſtoire de ſa vie, écrite en forme d'Apologie, Ouvrage qui a fort diverti le Public. Il faut avouer que Cibber a beaucoup d'eſ-

prit, qu'il narre bien, & que ſes traits de plaiſanterie ſont fins & de bon goût. Mais il eſt mauvais Poëte, ſurtout dans le Lyrique. Vous ſçavez, & j'ai eu l'honneur de vous le dire autrefois, que toutes nos Comédies ſont en Proſe, & jamais en vers. Nous n'imitons pas les François, qui mettent dans la bouche de Thalie de la meſure & des rimes, & lui font débiter des Vers Alexandrins, familiers à la vérité, mais de la même meſure que les Vers Héroïques; ce qui nous paroît étrange. Les Vers de Plaute & de Terence méritent à peine le nom de Vers, & nous croyons les imiter par une Proſe élégante & un peu de cadence, comme eſt la Proſe de Moliere.

Le Miniſtre Adams eſt un Vicaire fort pauvre, comme le ſont la plûpart, étant aux gages du Recteur ou du Curé, qui tirant quelquefois dix milles liv. de revenu de ſon Bénéfice, donne à peine 50 ou 60 piſtoles par an à ſon Vicaire, lequel eſt ſouvent marié, & a 9 à 10 enfans, tandis que le Curé, quelquefois non-marié, regorge d'argent. C'eſt un vrai déſordre chez nous, auquel notre feue

feue Reine Anne tâcha d'apporter quelque remede, qui a eu peu d'effet.

Si, prévenue de vos nobles idées Françoises, vous trouvez dans ce Livres quelques images qui vous semblent petites, je vous prie de faire réflexion que tout ce qui représente la Nature n'est jamais mépriſé parmi nous. Les Ouvrages d'esprit sont pour nous des tableaux. Tout tableau qui peint fidélement la nature, quelle qu'elle soit, est toujours beau; il n'y a que le sale & le dégoutant, qui est banni de nos Ouvrages, comme il l'est de la Peinture. N'estime-t'on pas les Tableaux de *Heemskirk*, & d'autres Peintres Hollandois, quoique les sujets soient des plus vils? Suivant les préjugés de votre Pays, il y a du bas dans Don Quichotte, dans votre *Roman Comique* de Scarron, dans *Guzman d'Alfarache*, dans *Lazarille de Torme*, dans votre *Gilblas de Santillane*. Suivant les préjugés du nôtre, il y a du guindé, du métaphyſique, du froid, du plat, dans la plûpart de vos Romans les plus à la mode à Paris.

Les *Croniques de Baker*, dont il est

fait

fait mention au commencement du Livre, eſt une Hiſtoire d'Angleterre par le Chevalier *Baker*.

Vous ſerez ſurpriſe de voir un Miniſtre comme *Adams*, voyager & boire dans tous les cabarets ſur ſa route, avec deux de ſes jeunes Paroiſſiens, amoureux l'un de l'autre. La ſimplicité & la droiture de ſon caractére excuſent cette conduite. D'ailleurs ce qui ſcandaliſeroit chez vous, ne ſcandaliſe pas également chez nous. Le ſcandale eſt une choſe bien arbitraire. Par exemple j'ai vû à Paris des Eccléſiaſtiques à la Comédie & à l'Opera. Cela révolteroit à Londres, où jamais les Eccléſiaſtiques ne paroiſſent aux Spectacles.

Dans l'original, la Demoiſelle *Slip-slop* parle un jargon ridicule, eſtropiant beaucoup de mots, ſurtout les mots ſçavans, dont elle affecte de ſe ſervir, ſans en ſçavoir bien la ſignification, & affectant de tems en tems un langage ſublime, qui dans la bouche d'une ſoubrette eſt très-comique. Il m'a fallu chercher des équivalens dans votre langue, pour rendre à peu-près ſon langage impertinent.

Chez

Chez nous les Laquais entrent à l'Opera, & leur place eſt au Paradis. C'eſt un uſage très-mauvais. Souvent ils font un tintamare horrible, & je les ai vus ſouvent interrompre le Spectacle, même le Roi étant préſent. Plût à Dieu que la Police des Spectacles fût auſſi bonne à Londres qu'à Paris, où elle eſt excellente! Cependant il y a toujours dans nos Spectacles des Soldats de la Garde du Roi; mais ils n'impoſent point ſilence, & ils craignent plus le peuple, que le peuple ne les craint. Nous reſpectons plus l'autorité civile, que la force militaire.

Le Vicaire Barnabas, qui boit de la biére dans un cabaret de ſa Paroiſſe, vous ſcandaliſera, ſi je vous laiſſe ignorer, que chez nous il eſt permis aux Eccléſiaſtiques d'aller au cabaret & d'y boire du ponche & de la biére, pourvu qu'ils ne s'enyvrent point. Cependant lorſqu'ils vont au cabaret, leur coutume eſt de prendre un ſurtout gris par deſſus leur robe ou ſoutane, qu'ils retrouſſent. Depuis environ 20 ans, ils ne paroiſſent pas beaucoup dans le monde avec leur ſoutane. Auſſi ſont-

ſont-ils moins conſidérés qu'autrefois.

Le Seigneur Anglois qui mene lui-même ſon caroſſe au chap. XVI. L. I. vous fera connoître qu'il y en a pluſieurs en Angleterre qui ont cette manie, ils menent un caroſſe le plus ſouvent en étourdi. Il y a eu un Pair du Royaume qui ayant fait faire un Coche, dans le goût de nos voitures publiques, ſe mit à le conduire lui-même, ſes Laquais étant dedans en qualité de voyageurs. Le Pair étoit habillé en cocher, avec un mouchoir autour du cou, de petites bottes, & un grand fouet à la main. Il aimoit la ſocieté des Cochers de profeſſion. Il ſe croyoit auſſi eſtimable dans ſon talent, qu'un de ſes ancêtres, qui avoit conduit le timon de l'Etat. Et il n'y trouvoit d'autre différence que celle qui eſt entre le Phyſique & le Moral. Ses chevaux, ſa voiture, & ceux qui l'occupoient, lui paroiſſoient un Etat, dont il étoit le Miniſtre. Le Dialogue entre le Mylord cocher & ſes amis qu'il a voturés, eſt une critique des diſcours ordinaires de ces jeunes Seigneurs, qui n'ont aucune culture dans l'eſprit,

aucun

aucun fond, & qui ne s'entretiennent que de fadaises, que de mauvaises plaisanteries, que de chiens de chasse, que de chevaux, &c.

Whitfield & *Westley*, dont il est parlé au chapitre 17. sont deux Prédicateurs de l'Eglise Anglicane, qu'on ne laisse point prêcher dans les Eglises, qui sont interdits, & qui pour cette raison prêchent dans les carrefours & dans les ruës, à Londres & dans nos Provinces. Ils prêchent en plein air & dans les champs. Le sujet ordinaire de leurs discours est la matière de la Prédestination & de la Grace, & ils déclament contre le luxe du Siécle. *Whitfield* a été prêcher jusque dans l'Amérique. Il y en a qui les estiment des Saints, d'autres les jugent foux, & d'autres les croient des fripons. Selon moi, leur doctrine est également contraire au sens commun, & à l'Evangile. J'ai supprimé dans ce chapitre plusieurs traits qui auroient peu intéressé en France, par rapport au célébre Docteur *Benjamin Hoadley*, aujourd'hui Evêque de Winchester. Ce Prélat fit beaucoup de bruit sous le regne de

George I. & ſes Sermons furent fort cenſurés. Il y avoit un parti dans la haute Egliſe, qui prétendoit qu'il étoit Hérétique. Il eut de grands démêlés avec le Docteur François Atterbury, Evêque de Rocheſter, mort à Paris il y a environ dix ans. Ce qu'il y a de certain eſt que l'Evêque *Hoadley* eſt un Prélat ſçavant, honnête-homme, & très-charitable. *Wolſton*, dont il eſt fait mention encore en cet endroit, a écrit des Traités fort hardis, contre les miracles de Jeſus-Chriſt, qui l'ont fait regarder comme un ſçavant inſenſé, & enfermer dans une priſon.

Au même chapitre, le mot que dit la *Houſpille* contre ſa ſervante, eſt des plus injurieux en Anglois, & on n'a oſé l'écrire tout au long dans l'original. Cependant ce n'eſt rien en François, puiſqu'il ne ſignifie que *chienne*, mot aſſez ordinaire dans votre langue. L'idée Angloiſe attachée à ce mot vous fera comprendre la raiſon des cris de Nanon, lorſqu'on le lui applique, & le ſens de ſa réponſe. Il y a dans le texte, *Je n'ai rien fait que de naturel.* J'ai mis à la place : *Je n'ai rien fait que*

d'humain, qui m'a paru mieux & plus intelligible pour un François.

LIVRE SECOND.

Il y a dans le premier chapitre une plaiſanterie relative à une certaine façon de publier les Livres, qui a été en uſage dans ces derniers tems, & dont on eſt autant dégoûté aujourd'hui, qu'elle étoit agréable & commode pour les Libraires; c'eſt de publier ſucceſſivement des portions ou membres d'un Livre, par cayers de quatre ou ſix feuilles in fol. ou in 4°. Les 8 feuilles ſe vendoient un cheling ou 24 ſols de votre monnoye. C'eſt de cette façon que s'eſt débité la Traduction du Dictionnaire de Bayle & de l'Hiſtoire d'Angleterre par Rapin. Deſorte que quelquefois un gros Ouvrage, dont on publioit une partie tous les huit jours, étoit dix ans avant que de paroître en entier. Ordinairement on commençoit bien & on finiſſoit mal.

Pour avoir droit de chaſſe en Angleterre, il ſuffit d'avoir un certain revenu en fond de terre dans le Pays.

Nos douze Juges de Londres, par-

courent deux fois par an, deux à deux les Provinces du Royaume, pour instruire les procès civils & criminels. Lorsqu'ils passent dans un endroit, tout le beau monde & le peuple s'y assemble. Les procès sont plaidés & jugés pendant le jour; le soir il y a des bals & autres divertissemens. Ce mêlange de tristesse & de joie, de tragique & de comique, d'affaires & de plaisirs dure 4 ou 5 jours; après lesquels les Juges vont ailleurs.

Vous sçavez qu'il y a chez nous deux Partis en politique; l'un qui est dévoué à la Cour, & l'autre qui tient pour la Patrie. On entend ce que cela signifie. Ce dernier parti est toujours opposé au Gouvernement, & pour cette raison on ne lui donne jamais de charges. Un emploi, une charge, une pension font souvent abandonner le parti de la Patrie.

Les Oraisons Funebres sont très-communes en Angleterre. Le Panégyriste mesure son encens à la rétribution qu'il espére. Les Poëtes sont moins menteurs, que ces faiseurs d'Oraisons Funébres. Ce ne sont pas des Bossuets, ni des Fléchiers.

Ne

Ne ſoyez point ſurpriſe de l'empreſſement de cette troupe dont il eſt parlé dans ce même Livre. Par un Acte du Parlement on donne une récompenſe de 8. liv. ſterlings à celui qui arrête un voleur de grand chemin. Lorſqu'il eſt pris par pluſieurs perſonnes, la ſomme eſt partagée entr'elles.

Chez nous, lorſqu'une femme eſt condamnée à mort, on fait examiner par des Matrones, ſi elle n'eſt point enceinte : auquel cas on renvoye le ſupplice après l'accouchement. Mais on lui fait grace ordinairement, lorſqu'elle a accouché. Auſſi les femmes ou filles, qui s'attendent à être condamnées à mort, tâchent de ſe mettre en état d'avoir un enfant. Cela eſt naturel. Cet enfant à qui elles donnent la vie, la conſerve à ſa mere.

Il y a quelques Siécles, que pour exciter les Anglois à étudier, on accordoit la grace à un criminel, qui ſçavoit lire & écrire. Cela s'appelloit *Bénéfit of the Clergy*, le bénéfice de la cléricature.

On aſſure que celui qui eſt peint ici ſous le nom de *Trulliber* a autre-

fois enſeigné le Latin à l'Auteur de ce Livre. Si cela eſt, il n'eſt guéres reconnoiſſant, ou le maître ne s'eſt pas fait eſtimer & aimer de ſon éléve. Une infinité de Vicaires ou Miniſtres dans nos Provinces font le métier de Trulliber, étant chargés d'enfans & leur honoraire ne pouvant ſuffire pour leur entretien ; pluſieurs même tiennent des cabarets à biére, où ils jouent du violon pour amuſer leurs pratiques. Quelle indécence !

Nos payſans ſe divertiſſent beaucoup les Fêtes & Dimanches, à ſe battre à coups de bâton long d'une aûne. Celui des deux champions qui le premier a la tête caſſée, eſt cenſé vaincu. Ces combats ſont un ſpectacle qui aſſemble tout le Village : cela paroît inſenſé, mais ſert à entretenir l'humeur courageuſe & guerriere de la Nation.

C'eſt une miſérable & extravagante coutume en Angleterre, que quand on mange chez une perſonne de diſtinction, on paſſe en ſortant au milieu d'une haye de valets, poſtés pour attendre le convive, obligé de leur payer ſon repas, comme on paye les cartes

en

en France dans les maisons où l'on joue; ce qui a aussi quelque chose d'indécent. Le moins qu'on puisse donner à chacun est un cheling, c'est-à-dire 24 sols de votre monnoye. Ce qu'il y a de singulier est que les personnes d'une certaine distinction ne payent rien. Cependant il y a bien des gens qui défendent à leurs domestiques, de rien recevoir de ceux qui mangent chez eux.

On appelle *Draving room* un grand Cabinet d'Assemblée chez le Roi, où le beau monde se rend deux fois la semaine, depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit. On y voit le Roi, la Reine, les Princes & les Princesses, qui y joüent. On y parle de toutes sortes d'affaires, & pour cette raison ce *Drawing room* est comme le grand Caffé du Royaume.

A Londres, les Poëtes Dramatiques ont pour leurs nouvelles piéces tout le profit du Théâtre, à la 3e. 6e. & 9e. représentation, les frais prélevés. Si la piéce ne se joue qu'une ou deux fois, il n'a rien : elle ne va pas toujours jusqu'à la 6e. ni jusqu'à la 9e. après

la

laquelle il n'a plus rien à prétendre. Le Poëte prend des billets pour ces jours-là, qu'il va porter & préſenter à des perſonnes de diſtinction, & qu'il envoye à tous ſes amis, qui ne manquent pas de les payer d'avance. Ce qui eſt fort bas. Mais c'eſt l'uſage. Vous avez de même des pratiques fort mauvaiſes en France, que la ſeule coutume peut juſtifier à l'égard de chaque particulier qui s'y ſoumet baſſement. Tel eſt l'uſage de ramper, pour s'élever à certains honneurs de la littérature & du bel eſprit, & d'employer pour cela des ſollicitations, des brigues, des baſſeſſes, qui flétriſſent ces honneurs, & rendent ridicules, du moins à nos yeux, ceux qui y parviennent par ces voies indignes, plus ouvertes aux ſots qu'aux gens de mérite.

Nous appellons *Baillif*, un Sergent qui arrête les gens pour dettes. Quelquefois ces Baillifs, après avoir arrêté un Débiteur, lui laiſſent la liberté pour 7 ou 8 jours, ſur ſa parole d'honneur, en conſidération des guinées qu'il donne au Sergent. Ceux qui ſont arrêtés pour dettes, & qui ont quelque

que argent, sont conduits dans la maison du Sergent qui les a saisis ; ils y peuvent loger 8 ou 10 jours, pour voir s'ils pourront payer avant que d'être menés en prison. Les Sergens vendent bien cher ce séjour dans leur maison. Cette prévarication étoit montée à un tel dégré il y a quelques années, qu'il a fallu un Acte du Parlement pour réprimer l'avidité de ces gens-là.

LIVRE TROISIEME.

J'ai supprimé dans ma Traduction un endroit qui fait allusion à Monsieur *Henley*, & qui n'eût point été compris en France, si je l'eusse laissé dans le texte. Ce M. *Henley* est Ministre de l'Eglise Anglicane. Après être sorti de l'Université de Cambridge, il se fit connoître par ses écrits. Ayant été trompé dans ses espérances, par rapport à son élévation dans l'Eglise, il ouvrit une petite Eglise à part. Là il se mit à faire des prieres publiques, & à prêcher tous les Dimanches. Il avoit dressé & fait imprimer un Formulaire de prieres, qu'il faisoit lire dans son Eglise. Les autres jours de la

ſemaine, il prononçoit des diſcours profanes ſur la Littérature & la Morale, où il embraſſoit l'encyclopedie. Il voulut faire de ſa ſalle, où il prêchoit les Dimanches, une eſpèce d'Académie, ou chacun payeroit un cheling pour entrer. Enfin il fit frapper une eſpèce de Médaille d'argent, qui donnoit l'entrée perpétuelle à tous ceux qui l'avoient achetée. On l'appelle ordinairement *l'Orateur Henley*. A la fin ſes diſcours furent entremêlés de traits comiques & burleſques dans le goût de votre Scarron. Il continue encore aujourd'hui ſes prônes les Dimanches; mais on ne parle pas autant de lui qu'autrefois. Il prononce toujours ſes diſcours, quelque burleſques qu'ils ſoient, avec la robe de Miniſtre: contraſte riſible. Il a eu de grands démêlés avec notre Evêque de Londres, qui a voulu l'empêcher de jouer de pareilles Comédies; mais il a été ſoutenu, & a enfin remporté la victoire, en vertu d'un Acte du Parlement, qui permet aux perſonnes de toute ſorte de Religions de tenir des aſſemblées religieuſes & de prêcher. Tout cela

doit

doit vous paroître bien extraordinaire.

M. Mallet dont il s'agit en ce Livre eſt un bon Poëte, Auteur de Tragédies bien reçuës. Il a publié la vie du Chancelier Bacon ; à la tête de l'Edition de toutes les œuvres de ce grand homme, qui a paru ici en 1740. en 4 vol. in-fol. Cette vie eſt très bien écrite, & je vous l'envoyrai inceſſamment, traduite en François. Comme les lettres menent ici quelquefois aux emplois & à la fortune, il eſt actuellement Sécrétaire des commandemens du Prince de Galles.

La vie de Ciceron, dont il eſt queſtion ici, eſt l'Ouvrage du Docteur *Middleton*, Bibliothécaire de Cambridge. On a beaucoup écrit pour & contre ce Livre, qui n'eſt pas univerſellement eſtimé. On prétend que l'Auteur y a fait beaucoup de fautes.

Shakeſpear & *Otway*, ſont les deux plus célébres Poëtes Tragiques d'Angleterre. La belle Tragédie d'*Otway* eſt *Veniſe préſervée*, ou *le complot découvert*. Otwai étoit ſans conduite ; après avoir été fort careſſé des Grands, il mourut miſérablement dans un Cabaret

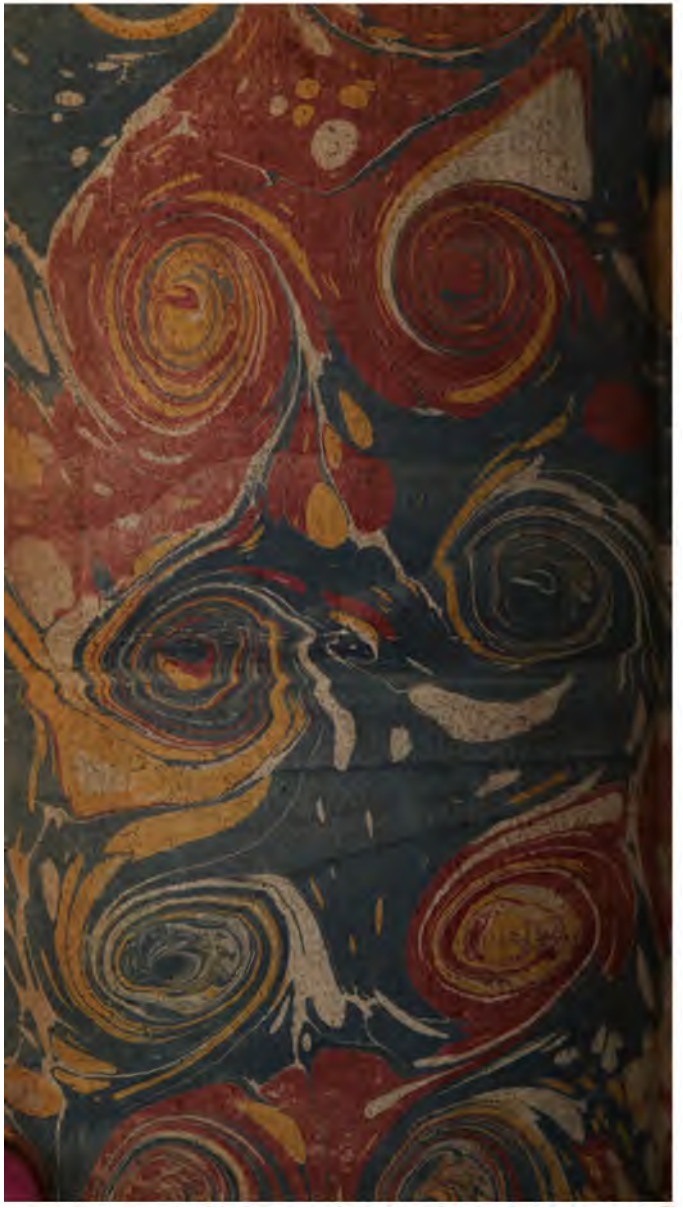
baret à biére. *Lée* eſt un autre Tragique célébre. Il a compoſé une ou deux piéces, de concert avec notre illuſtre *Dryden*. Il y a de fort beaux traits dans les Tragédies de Lée, mais il eſt trop empoullé. Il devint fou, fut mis à l'Hôpital, & mourut dans les rues de Londres, une nuit qu'il s'étoit échappé.

En Angleterre, lorſque ceux qui occupent des maiſons dans une ville, dans un Bourg, dans un village, meurent pauvres & ne laiſſent rien, la Paroiſſe où eſt ſituée cette maiſon, eſt obligée de nourrir le pere, la mere, & les enfans du défunt, & avoir ſoin de ces derniers, juſqu'à ce qu'ils puiſſent être mis en apprentiſſage de quelque métier ou profeſſion.

Nos Dames de qualité s'habillent ſouvent en payſannes, & paroiſſent ainſi en public dans leurs équipages & dans les promenades. Cela vous paroîtra auſſi étrange, qu'il nous le paroît que vos Dames ſe couvrent le viſage de rouge; ce qui eſt inoui en Angleterre & paroîtroit du dernier ridicule.

Ces différentes remarques, Madame, vous

vous donneront la clef de plusieurs endroits du Livre, que j'ai l'honneur de vous envoyer. J'ai fait beaucoup de changemens dans ma traduction, parce que le long séjour que j'ai fait à S. Germain, à Paris, puis à Montpellier, m'a donné la connoissance du goût François. Ainsi j'ai supprimé certaines choses, qui n'auroient pas plu en France; j'ai même osé faire quelques additions que j'ai cru convenir. Comme les François aiment les idées nettes, précises, & liées, j'ai pris aussi la liberté de faire quelques corrections à la Préface, qui, traduite littéralement, auroit eu peut-être de la peine à se faire lire en France. Je souhaite que dans l'état & dans la langue où j'ai mis l'Ouvrage de M. Feilding, il soit gouté des François qui ont si bien reçu l'Histoire de Pamela, malgré la négligence du stile, & la longueur de la narration. Cet Ouvrage-ci est d'un goût bien différent, & dans un genre entierement opposé.

Je vous prie de faire mes complimens à..... *Je suis &c.*

FIN.